B. GOORDEN PRESENTE



S F CUBAINE

SF CUBAINE (anthologie établie, traduite et présentée par Bernard GOORDEN)

Préface: "La SF cubaine: une histoire de 25 ans",
par B. GOORDEN, d'après A. ARANGO & D. CHAVIANO

-"Où vont les céphalhommes?", par Angel ARANGO p. 3
("Adonde van los cefalomos?")

-"Le labyrinthe de Mnes", par Miguel COLLAZO p. 15
("El laberinto de Mnes")

-"Ne me caresse pas, Vénusien", par Juan Luis HERRERO p. 20
("No me acaricies, venusino")

-"Assassinat au musée", par José MARTINEZ MATOS p. 33
("Asesinato en el museo")

-"Les montagnes, les bateaux et les eaux des cieux", p. 39
("Las montanas, los barcos y los rios del cielo")
par German PINIELLA

-"La faille", par Chely LIMA et Alberto SERRET p. 46
("La falla")

-"Les séquestrés", par Rosendo ALVAREZ MORALES p. 51
("Los secuestros")

-"Planète amoureuse", par Daina CHAVIANO p. 56
("Planeta amoroso")

-"Premier contact", par Félix LIZARRAGA p. 78
("Primer contacto")

-"Béatrice", par Félix LIZARRAGA p. 87
("Beatrice")

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume N° 60
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Traductions: Bernard GOORDEN
René L.-F. DURAND pour le texte de CARPENTIER

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert Ier:
D/1989/3141/1

ISSN: 0772-3784

Imprimé en Belgique
Réalisé sur ordinateur Apple II-e (logiciel Apple Writer)

LA SF CUBAINE: UNE HISTOIRE DE 25 ANS.

par Bernard Goorden
d'après Angel ARANGO et Daina CHAVIANO

Après avoir consacré en janvier 1975 un premier article intitulé "Para-littératures à Cuba" au sein de Fictions d'Amérique latine ("IDES...ET AUTRES N°3), qui contenait déjà 3 textes de SF cubaine, nous avions inclu plusieurs poètes cubains en mars 1976 dans Nouveau Monde, mondes nouveaux , programme du spectacle qui devait être présenté en septembre de la même année à la XIIè Biennale Internationale de Poésie, à Knokke.

En raison du caractère particulier de la production locale de SF -bien moins politique et bien plus poétique que l'on pourrait croire-, proportionnellement abondante si l'on compare la population cubaine à celle de Belgique ou de France, il nous semblait injuste que sa qualité reste méconnue (cf. Encyclopédie (...) de la SF de Pierre VERSINS, page 215, en 1972), malgré les efforts de la revue française ANTARES (1), par exemple.

S'il faut reconnaître que la création culturelle y est encouragée par les pouvoirs publics, comme dans d'autres pays socialistes (l'URSS accueille la SF dans Lettres soviétiques et la Roumanie dans La Revue roumaine , publications éditées en plusieurs langues), en ouvrant largement les colonnes de revues comme UNION et CASA DE LAS AMERICAS , il faut aussi admettre qu'il n'y a pas d'anthologies sans auteurs et que l'on ne peut pas artificiellement produire une "génération spontanée" de talents, même si l'encadrement de jeunes au sein d'"ateliers littéraires" (comme celui dirigé par Elisabeth VONARBURG au Québec) peut constituer un coup de pouce à une telle efflorescence. Comme le souligne Daina CHAVIANO, "la SF dans le Tiers monde est également un indice de développement".

On peut situer les débuts de la SF cubaine en 1964, assez récemment donc, lorsque deux auteurs, Angel ARANGO et Oscar HURTADO, ont publié plusieurs livres touchant à la SF. La Ciudad muerta de Korad d'Oscar HURTADO est plutôt une symphonie poétique centrée sur une princesse martienne (hommage à Edgar Rice BURROUGHS), captive de vampires en provenance de Jupiter, alors que sa compilation Cuentos de ciencia ficcion (reprise en Espagne, en 1971, sous le titre Introduccion a la ciencia ficcion) contient 13 textes de 3 auteurs locaux: Carlos CABADA, Juan Luis HERRERO (qui a émigré aux Etats-Unis) et Agenor MARTI. Le recueil d'Angel ARANGO, Adonde van los cefalomos? , contient le texte qui ouvre notre propre anthologie.

El libro fantastico de Oaj , de Miguel COLLAZO, écrit avec un humour créole, typique des pays d'Amérique latine et parfois noir, paraît en 1966. Oaj est le nom d'un habitant de Saturne, écrivain de profession, qui narre différents épisodes de la vie sur deux mondes, et cette oeuvre peut se lire comme un roman ou des nouvelles indépendantes. Il est à noter que l'auteur s'efforce d'intégrer la vie quotidienne cubaine dans la SF, démarche qui sera poursuivie par CESPEDES en 1982 et SOTO en 1983. La même année sont publiés Asesinato por anticipado d'Arnaldo CORREA et El planeta negro d'Angel ARANGO, qui publiera un autre recueil en 1971, El fin del caos llega quietamente .

Une des premières anthologies, compilée par Rogelio LLOPIS, s'intitulait Cuentos cubanos de lo fantastico y lo extraordinario (1968) et contenait pas moins de 32 textes. Elle était admirablement structurée -7 sections: "SF", "réalisme magique", "ludique et onirique", "macabre", "perte d'identité", "satire, fable, humour noir", "tall history"- et servit de tremplin aux écrivains qui confirmèrent ultérieurement: Angel ARANGO, Miguel COLLAZO, Arnaldo CORREA, Manuel HERRERA, Juan Luis HERRERO, José Martinez MATOS et German PINIELLA, presque tous présents dans notre propre sélection, pour ne citer qu'eux. L'anthologiste y qualifiait la production locale de "perception anormalement développée de ce qui se cache derrière les apparences".

Le rôle et le succès d'Alejo CARPENTIER, un des pères latino-américains du "réalisme magique", a indubitablement stimulé toute une génération de jeunes prosateurs. On peut considérer qu'au moins son recueil Guerra del tiempo (1958) relève de la SF avec trois chefs-d'oeuvre sur les thèmes de la solitude et du temps: "El Camino de Santiago", "Semejante a la noche" et, surtout, "Viaje a la semilla", datant de 1944 et admirablement traduit pour les Editions Gallimard par René L. F. Durand sous le titre "Retour aux sources".

Un autre stimulant d'écriture a été la sélection de textes cubains dans des revues (par exemple, Nueva Dimension en Espagne, à partir de 1969) ou anthologies étrangères: en Argentine, Primera antologia de la CF latinoamericana (1970) ou Narraciones de ciencia ficcion (1971), plus internationale, publiée sous l'impulsion d'Oscar HURTADO, en Espagne.

1978 apparaît comme une année charnière dans la mesure où Siffig y el Vramontono 45-A d'Antonio Orlando RODRIGUEZ est la première oeuvre cubaine de SF à s'adresser aux enfants. Publié tardivement quoique primé sept ans plus tôt lors du concours national "La Edad de Oro", un autre livre intitulé De Tulan...la lejana , de Giordano RODRIGUEZ a, lui, introduit le thème indo-américain dans la jeune SF locale: il prétend être la traduction d'un vieux codex maya dont l'auteur, "le vieux Chac-Le, Gagavitz, Gucumatz, Nacxil, Tepeuh, Topiltzin... Quetzalcoatl fils de Tulan la lointaine, elle-même fille de (l'étoile) Tau de la constellation du Serpent", avertit l'Humanité qu'elle doit être attentive à l'arrivée d'autres hommes en provenance de terres "au-delà des mers". Le protagoniste parle de sa race originaire des étoiles et de ses compagnons de voyage, "naufragés définitifs sur cette île (de l'espace)". Bien que l'auteur ne respecte pas la chronologie historique par rapport à l'époque réelle où ont vécu ses personnages, on devine facilement qui se cache derrière certains noms:

Ho-Merotz (Homère), Zitz-Hartha (Siddharta), Xezuh-Naz-Aretz (Jésus de Nazareth), Tmah-Homatz (Mahomet), etc.

Daina CHAVIANO considère que cette période de 14 ans, allant de 1964 à 1978, constitue "la première étape de la SF cubaine, qui s'est caractérisée par les aspects suivants:

a) dans la majorité des cas, la SF proprement dite s'est davantage appuyée sur le décor ou l'atmosphère qui entourait ses personnages plutôt que sur l'argument de l'oeuvre;

b) le contenu en était paradoxalement centré sur des questions sociales plus immédiates ou se réfugiait dans de lointains avenirs. L'argument était pourtant froidement et sobrement exposé, dans certain cas comme un rapport et dans d'autres comme un récit, qui pouvait être formellement beau ou simplement divertissant. Bref, il manquait presque toujours de complexité et de profondeur;

c) le portrait des personnages manquait de profondeur psychologique;

d) on a ébauché -dans certains cas- et laissé entrevoir -dans d'autres- les caractéristiques du genre à Cuba: la préoccupation consciente de l'avenir; l'humour sous toutes ses formes (humour noir, satire, ironie); le conflit entre des êtres soumis à des tensions en raisons de causes extérieures et extraordinaires; l'intérêt pour le passé historique et archéologique, notamment précolombien; l'élaboration de nouveaux mythes, de fables et de légendes, à partir de ceux qui existaient déjà; ainsi que d'autres caractéristiques de moindre importance;

e) les auteurs et oeuvres de cette étape ont contribué à la naissance d'un public avide de lire davantage de livres axés sur ces thèmes; ils ont préparé la voie pour les oeuvres et les auteurs de la deuxième étape, ainsi que les deux facettes de style que l'on a développées par la suite (...)"

C'est à partir de 1979 qu'à l'initiative de l'UNEAC (Union des Ecrivains et Artistes de Cuba) le concours national "David" -d'abord annuel puis biennal depuis 1984-, incluant une branche SF, joue son rôle de stimulant déterminant, couronnant les livres et auteurs suivants:

-en 1979: Los mundos que amo , recueil de nouvelles de Daina CHAVIANO;

-en 1980: Espiral , roman d'Agustin C. de ROJAS ANIDO, qualifié par Angel ARANGO de " Cent ans de solitude de la SF cubaine: il part d'un postulat catastrophique total (la destruction de la Terre) pour introduire un plaidoyer-choc contre le danger de la destruction atomique mais il finit sur le triomphe de la justice, grâce à la fraternité entre les hommes. Signalons une mention pour le roman La llamada del infinito de Jorge H. SUARDIAZ PARERAS;

-en 1981: Beatrice , novella de Félix LIZARRAGA (traduite dans notre sélection); mentions pour le recueil Mares cosmicos de Rolando BUENAVILLA TAPANES, le roman humoristique Con perdon de los terricolas de Félix MONDEJAR et le conte "El intruso" de Pedro Gonzalo CABALLERO TORRES;

-en 1982: La nevada , roman de Gabriel CESPEDES BORRELL, qui a pour grande qualité de se situer dans une zone limitrophe de la littérature dite réaliste et réalise le tour de force de créer une atmosphère d'expectative à l'aide d'un prétexte (la neige), qui ne se concrétise pas dans l'oeuvre mais relève de la SF parce que tout simplement il n'y a pas de précédent historique à Cuba. Des mentions pour la novella Luisa de Julian PEREZ RUIZ de UGARRIO, les romans El primer y ultimo hombre de Luis Alberto SOTO PORTUONDO et Trenco de Roberto ESTRADA BOURGEOIS, ainsi que pour le recueil Punto de contacto de Bruno HENRIQUEZ, tout en recommandant pour publication en tant que littérature pour enfants la novella El pequeno capitan de la galaxia de José Silvino PEREZ ALBUQUERQUE;

-en 1983: Eilder , roman de Luis Alberto SOTO PORTUONDO, qui a réussi à lier la SF pure avec la réalité quotidienne de la Révolution cubaine, le tout avec un tel réalisme que les chapitres captivent le lecteur comme de la SF pure tout en brossant un tableau très fidèle de la société cubaine contemporaine;

-en 1984: Amor mas aca de las estrellas , roman de Rafael MORANTE, qui, débutant comme un polar, traite des mésaventures d'un extra-terrestre doré qui a choisi comme destination sur notre planète le Cuba révolutionnaire de nos jours. Des mentions ont en outre été décernées à Exodo d'Ignacio PEREZ ABRIL, Los imprescindibles d'Arnoldo AGUILA (qui publiera en 1987 un recueil intitulé Serpiente emplumada , où le récit du même titre est très original), Cuentos de ciencia ficcion de Raul AGUIAR ALVAREZ, Planeta de yerbas de Lionel LEJARDI RAMOS et Todo es cuestion de tiempo de Ricardo POTTS;

-en 1986: Mas alla del sol , recueil de 15 nouvelles d'Eduardo Frank RODRIGUEZ. Le récit donnant son titre au recueil et "Ya se ha olvidado" exploitent le thème de possibles contacts des peuples égyptiens et mayas avec des cultures extra-terrestres, préservés dans la mémoire collective par les religions et les activités des prêtres, tandis que "Los pequenos mundos azules" propose une histoire d'amour entre un couple d'êtres génétiquement différents, qui attendent avec anxiété un enfant. Notons que le recueil De las manzanas y las prosas de Sergio ACEVEDO SOSA a mérité une mention.

La quantité de titres publiés entre 1979 et 1984 s'est accompagnée d'un bond qualitatif de la production, où l'on pourrait, d'après Daina CHAVIANO, distinguer les principales caractéristiques et les traits communs suivants:

a) de plus en plus fréquemment, les éléments propres à la SF cessent de n'être qu'un décor pour s'intégrer de façon indissoluble à l'intrigue; il existe cependant certains cas où l'atmosphère SF n'est que prétexte à l'exposition d'idées;

b) on observe une plus grande complexité structurelle. Cela devient désormais commun de rencontrer le mélange de différentes personnes grammaticales, des actions parallèles, des monologues qui abondent, surtout dans des situations périlleuses, etc.;

c) les personnages ont plus de profondeur psychologique,

sont plus introspectifs et leurs actions se muent en faits soigneusement étudiés;

d) une subtile division s'opère entre deux styles littéraires: le premier se réfère aux canons classiques de l'ère Campbell qui florissait aux Etats-Unis des décennies 30 et 40; le second, tout en offrant d'importantes variantes, consiste en une recherche formelle et conceptuelle de caractère plutôt expérimental, où les tensions psychologiques, l'emphase structurelle, la suggestion poétique et l'exaltation des sentiments semblent être les dénominateurs communs.

Il est intéressant de souligner que la SF cubaine est donc plutôt centrée sur la "relation à l'autre" -quoi de plus étonnant dans ce creuset de fusions raciales!- comme en témoigne, par exemple, la démarche consciente de Daina CHAVIANO: "De mon point de vue, pour définir la SF, la seule variante possible consiste à tisser les liens qui unissent des êtres pensants avec d'autres et avec leur milieu ambiant. En l'occurrence, il n'existe que deux façons dont un récit peut évoluer vers de la SF:

1) quand des êtres rationnels ou non d'un espace et/ou d'un temps déterminé entrent en contact avec des êtres rationnels ou non, mais d'un autre espace et/ou temps; peu importe que ce contact ait lieu sur leur propre monde ou ailleurs;

2) quand des conflits affectent des êtres ou des objets d'un espace et/ou d'un temps déterminé -sans intervention d'êtres ou d'objets d'un autre espace et/ou temps-; conflits qui sont provoqués par des anomalies ou des conditions sociales, biologiques, physiques, technologiques, chimiques, cosmogoniques, etc. (qui apparaissent étranges, extraordinaires ou exceptionnelles à l'auteur, au moment où il écrit son récit) et qui constituent une menace ou un péril pour leur stabilité physique et/ou émotionnelle. La plupart du temps, ces nouvelles conditions ou anomalies débouchent sur l'altération de l'habitat, de l'environnement social ou même des organismes vivants.

Quel que soit le conte, poème ou roman, et ses objectifs, son système social ou l'anecdote qu'il raconte, s'il s'inscrit dans une des deux catégories décrites supra, nous pourrons affirmer que nous avons affaire à une oeuvre de SF, même si l'intrigue est développée dans un contexte qui n'a rien à voir avec les classiques voyages interstellaires ou la science."

Actuellement, après un quart de siècle seulement de production, on peut parler d'une "école" de SF cubaine, ayant donc engendré ses caractéristiques propres et qui, en qualité et quantité d'écrivains, se situe juste après l'école argentine teintée, elle, davantage de fantastique.

Bernard GOORDEN, d'après
Angel ARANGO et Daina CHAVIANO

NOTES:

(1) La revue ANTARES (C/o Jean-Pierre MOUMON, La Magali, Chemin Calabro, F-83160 La Valette), a publié des textes cubains de SF dans ses numéros 1 et 23 (ARANGO) ainsi que 17 et 19 (CHAVIANO) et des articles ou compte-rendus critiques dans les numéros 16, 19, 23.

BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES CRITIQUES:

-ARANGO (Angel), "Textos de ciencia ficcion: el optimismo natural", in UNION N°3/82; La Havane; 1982, pp. 70-74. (C.D.E.)
-ARANGO (Angel), "La joven ciencia-ficcion cubana (Un lustro dentro del concurso "David")", in UNION N°1/1984; La Havane; 1984, pp. 128-138. (C.D.E.)
-ARANGO (Angel), "SF à Cuba: le Prix David", in ANTARES N°16; La Valette; 1985, pp. 126-128. (C.D.E.)
-ARANGO (Angel), "Le Prix David SF", in ANTARES N°23; La Valette; 3ème trimestre 1986, page 129. (C.D.E.)
-CAMPOS (Jorge), "Fantasia y realidad en los cuentos cubanos", in INSULA N°268; Madrid; mars 1969 (24è année), p. 11. (C.D.E.)
-CHAVIANO (Daina), "La ciencia ficcion en Cuba", in PLURAL 2ème série N°154 (vol. XIII-X); Mexico; juillet 1984, pp.26-31. (C.D.E.)
-LLOPIS (Rogelio), "Recuento fantastico", in CASA DE LAS AMERICAS N°42; La Havane; mai-juin 1967 (7ème année), pp. 148-155. (C.D.E.)
-SCHWARZ (Mauricio-José), "Los Cubanos en la ciencia ficcion", in EXCELSIOR ; Mexico; 8/4/1984. (C.D.E.)

Bibliographie de livres cubains de SF présents au C.D.E.:

1) ROMANS OU RECUEILS.

AGUILA (Arnoldo), Serpiente emplumada ; 1987, 139 p.
ARANGO (Angel), El Arco iris del mono ; 1980, 202 p.
Coyuntura ; 1984, 121 p.
El fin del caos llega quietamente ; 1971.
Transparencia ; 1982, 115 p.
CHAVIANO (Daina), Amoroso planeta ; 1983, 181 p.
Historias de hadas para adultos ; 1986.
Los mundos que amo ; 1980, 143 p.
COLLAZO (Miguel), El Viaje ; 1968, 122 p.
LIMA (Chely) & SERRET (Alberto), Espacio abierto ; 1983.
LIZARRAGA (Félix), Beatrice ; 1982, 55 p.
MOND (F.), Con perdon de los terricolas ; 1983, 109 p.
MORANTE (Rafael), Amor mas alla de las estrellas ; 1987.
PINIELLA (German), Otra vez al camino ; 1971, 63 p.
ROJAS (Agustin de), Espiral ; 1982, 512 p.
SERRET (Alberto), Un dia de otro planeta ; 1986, 151 p.

2) ANTHOLOGIES.

Ciencia ficcion latinoamericana ; 1970, 135 p.
Cuentos cubanos , 1974, 281 p.
Cuentos fantasticos cubanos ; 1980, 346 p.
Cuentos fantasticos y de CF ; 1981, 170 p.
Introduccion a la ciencia ficcion ; 1971, 144 p.
Lo mejor de la CF latinoamericana ; 1982, 220 p.
Narraciones de ciencia ficcion ; 1971, 448 p.

Angel ARANGO est né le 25 mars 1926 à La Havane. Docteur en droit civil, il travaille à l'Institut d'Aéronautique Civile de Cuba. Il est incontestablement l'auteur local le plus prolifique et nous le considérons comme le chef de file de la SF cubaine. On lui doit les recueils Adonde van los cefalomos? (1964) -dont est extrait le texte suivant-, El Planeta negro (1966) -dont nous avions traduit "El Cosmonauta" en 1975 dans Fictions d'Amérique latine ("Ides...et autres" N°3)-, Robotomaquia (1967), El Fin del caos llega quietamente (1971) -dont le texte titulaire a été traduit par la revue française ANTARES dans son N°1 sous le titre "Dévoreur d'étoiles"-, Las Criaturas (1978) et El Arco iris del mono (1980), reprenant partiellement les livres antérieurs et dont le texte titulaire a été traduit par la revue française ANTARES dans son N°23 sous le titre "Connexion". Si nous avons choisi de vous présenter ce texte-ci, bien que peut-être mal représentatif du talent de l'auteur, c'est parce qu'il s'agit d'un des premiers textes cubains de SF pure mais surtout parce qu'il est l'ébauche du cycle romanesque de "space-opera" amorcé avec Transparencia (1982) et Coyuntura (1984), qui mériteraient d'être traduits.

OU VONT LES CEPHALHOMMES?

Rapport du Robot Cérébral R1-His-357 -"Machine historienne"- appartenant au céphalhomme Ocmar, concernant le destin des céphalhommes, habitants de la planète Transparence de la galaxie Rêve.

Présenté par le céphalhomme Ocmar au Conseil Suprême des Masses Intelligentes, par l'intermédiaire de son Robot Télépathique R2-Tel-42. (Cotes, notes en marge et commentaires incontrôlés, dus à R2-Tel-42.)

Traduction en langue espagnole de la Terre du vingtième siècle assurée par le Robot Téléglotte R2-Tel-25.

R1-HIS-357:

...An 2748 de l'Ere pré-transparente..., fusée XCC-42 en provenance de la planète Trema et ayant à son bord des terriens, parcourt l'espace cosmique intergalactique à destination de l'infini... On cherche la possibilité de retourner au point de départ en suivant n'importe quelle direction (théorie de Rotus)... L'équipage est composé de cinq hommes et de trois femmes... Ils disposent de moyens de survie pour une longue période et d'une petite bibliothèque... CRAC...

R2-His-357 rappelle que la bibliothèque est conservée au Musée "Terre" de la capitale de Transparence... On y trouve des informations intéressantes, bien qu'incomplètes, parce que le temps a dilué les idées, pardon, a délavé l'encre. R2-His-357 demande pardon à Ocmar pour avoir confondu l'encre avec les idées... Erreur corrigée... Poursuivons...

Le vaisseau XCC-42, à court de carburant, fut entouré d'une masse gazeuse et dense qui l'immobilisa. Les hommes et femmes y restèrent prisonniers pendant une période de près d'une année terrestre (s'ils devaient en croire leurs montres). La masse fut alors déchirée, probablement par le passage à proximité d'un autre corps, ce qui par friction sépara et libéra le vaisseau spatial XCC-42. Ils purent sur leur lancée initiale poursuivre un bon bout de leur route jusqu'aux abords de la galaxie Rêve, dont la planète la plus éloignée, Transparence, commença à exercer son attraction sur le vaisseau. En se posant sur le sol, tous étaient en bonne santé et leur nombre s'était accru de quatre enfants, conçus à l'époque où ils étaient réduits à l'inactivité par la masse gélatineuse.

R2-Tel-42:

Les grandes tourtes d'un demi-mètre de large (mesure terrestre) et d'un pied et demi de haut (idem) montaient et descendaient comme des soufflets. Leurs surfaces, recouvertes d'un nombre infini de pores d'un vert foncé, semblaient vouloir en finir avec nous. J'ai remarqué le silence qu'avait laissé s'instaurer R1-His-357 et j'ai craint pour son sort. A ma manière, j'ai craint pour son sort, cessant d'émettre ce qu'il me dictait et faisant ces commentaires à sa place. Je me suis rendu compte par la suite du danger que je courais, moi aussi, et j'ai effacé ces commentaires, que je reprends à présent. Les grandes tourtes ont légèrement frissonné quand j'ai cessé de leur transmettre l'information mais elles ne pouvaient rien faire car nous étions leur "mémoire" tandis que les R1 étaient leurs "cerveaux". J'ai renoncé à faire part de mon opinion aux céphalhommes mais pas à R1-His-357 et autres R1.

Chaque fois que les machines cérébrales émettaient quelque jugement ou se livraient à une analyse de ces notes, je coupais automatiquement mes circuits de transmission et les grandes tourtes ne pouvaient réagir que comme des soufflets de forge, avec une légère protubérance en leur centre, étalées de tout leur long à même le sol et disposées en arc de cercle.

R1-HIS-357:

Hommes et femmes ont trouvé Transparence habitable. Ils ont commencé par s'inoculer le traitement chimique d'adaptation, préparé par le laborantin officiel du bord. Ils ont suivi la diète préconisée, à la suite des analyses pratiquées dans leur environnement, rénovant de la sorte la composition de leurs tissus, et abandonné dans leurs excroissances et sécrétions les derniers vestiges de leurs

liens avec la Terre, en sachant pertinemment qu'ils avaient atteint une planète très éloignée, puisqu'ils avaient épuisé tout leur carburant tout en progressant en ligne droite et que leur vaisseau en avait emporté le maximum possible. Au bout de quelques mois, ils ont pu quitter les compartiments étanches et commencé leur quête sur la planète de toutes les ressources utiles.

Grâce à leur capacité d'adaptation, ces hommes sont devenus l'équivalent de natifs de notre planète. En mettant à contribution les équipements du vaisseau, ils ont réalisé des études et analyses du milieu et de ses composants. Ils ont établi une planification à long terme pour eux et leurs familles. Bien que les livres de la Terre signalent que là-bas le noyau familial de base est constitué d'un homme et d'une femme, ces hommes intrépides ont littéralement fondé une seule famille, constituant une unité, un tout. Les femmes n'ont pas choisi un homme, ni les hommes une femme car, dans cette éventualité, deux hommes, qui étaient indispensables, seraient restés célibataires. Il semble qu'ils aient même eu conscience du devoir moral de ne pas établir de préférences.

Au bout de quelques années terrestres, on comptait déjà trente Terriens de différents âges. En fait, les enfants étaient à proprement parler de purs "Transparents", produit total du milieu ambiant, car leurs parents s'étaient intégralement adaptés à la planète. Et les enfants ont encore mieux subsisté que leurs parents.

Le principe de non-exclusivité sexuelle s'est également transmis et l'effort a été réalisé en commun pour toutes choses.

Les premiers habitants de Transparence ont compris presque dès le début qu'ils étaient isolés de la Terre par une barrière infranchissable de gélatine gazeuse, celle que leur vaisseau avait traversée à la suite d'une circonstance exceptionnelle. Leurs télescopes et autres instruments cosmiques, de calcul, radars, rayons soniques et à base de bombardements d'atomes, leur ont permis de vérifier les

premières informations récoltées au sujet de la distance de la muraille, sa densité ou son degré d'impénétrabilité et, mettant à contribution les instruments de contrôle et l'habitacle du vaisseau, ils ont complété les calculs qui permettent de déterminer à quelle distance se situe la planète Terre, qui n'est connue de Transparence que grâce à ces données.

R2-TEL-42:

CRAC... Les céphalhommes écoutaient en silence. Ocmar tremblait superficiellement... C'étaient des épisodes connus... Mais R1-His-357 les présentait en vrac, avec force détails, ce qui rendait l'exposé abrutissant. "Que peuvent y faire les grandes tourtes?", me suis-je demandé. "Vont-elles pouvoir endurer un voyage aussi long, les menant du passé au futur?" R1-His-357 m'a fait parvenir un petit mot d'avertissement qui disait: "Il ne faut pas les abrutir. Pas les détruire. Elles sont notre volonté. Que sommes-nous sans volonté, frère?"

R1-HIS-357:

Comme on l'a signalé, les Terriens ont modifié leur composition chimique pour mieux s'intégrer à Transparence. Etant donné qu'il n'existe pas ici de vie organique, ils ont été obligés, dans les premiers temps, d'élaborer les matières indispensables au moyen de combinaisons artificielles, en les soumettant à l'action de processeurs chimiques. Cela se traduisit pendant un certain temps par quelques métamorphoses, qui ont été consignées dans les journaux de bord qu'ils ont laissés. Leur peau d'origine était, d'après eux, extrêmement fine et souple mais la composition chimique des aliments préparés les pourvut d'un épiderme plus dur qui les rendit résistants et leur permit de conserver la chaleur et leur énergie intérieure pendant

plus longtemps.

La nécessité les poussa également à développer et à produire la plus grande quantité possible d'instruments et d'outils de travail et d'étude, ainsi que de machines et d'équipements tant cybernétiques qu'automatiques. Ils n'étaient au début qu'à trente personnes et, aussi peu nombreux, ils ne pouvaient pas ravitailler raisonnablement la totalité de la planète. Par ailleurs, la fameuse conversion chimique des substances du milieu entraînait une grande perte de temps. C'est lentement que l'on oeuvrait à la production d'aliments, dans une course désespérée contre le temps qui en venait, parfois, à porter préjudice à la reproduction, nécessaire pour la survie de l'espèce. C'est ainsi que les circonstances ont amené les Terriens du XCC-42 à construire leurs premiers robots. D'abord, pour s'occuper des travaux manuels: ils les ont affectés au prélèvement des échantillons destinés à l'alimentation de leur laboratoire de conversion chimique. Ce travail était harassant parce qu'il fallait parcourir de grandes distances; aussi les Terriens ont-ils donné la possibilité à leurs robots de léviter afin de survoler et couvrir de grands espaces. Ultérieurement, ils se sont mis à perfectionner les machines analytiques, processeurs de données et protectrices de la mémoire, à l'image de celles qu'ils connaissaient sur leur planète d'origine. L'impulsion extraordinaie qu'ils donnèrent à la construction de ces équipements leur a fait créer le premier robot cérébral ou machine intellectuelle, dont la venue les a considérablement soulagés de leurs préoccupations. Complémentaire à d'autres robots, cette invention a facilité la fin de l'exploration de Transparence, permis de consacrer plus de temps aux rapports sexuels et rendu la vie des Terriens (alors au nombre de quatre-vingts) beaucoup plus confortable.

Nos ancêtres, les robots cérébraux des Terriens, se sont attelés à la tâche en se basant sur les données fournies par la bibliothèque du vaisseau XCC-42 et l'expérience de chacun des nouveaux habitants. A chaque nouvelle expérience,

ils accumulaient les nouvelles informations, les traitaient et les transformaient en raisonnements.

Les Terriens ont peu travaillé après avoir perfectionné leurs robots. On leur avait assigné des travaux manuels divers et ils se déplaçaient en se faisant porter par les robots... CRAC... C'est le seul travail intellectuel qui avait doublé, car les robots cérébraux réfléchissaient aux informations récoltées tandis que les Terriens ne pouvaient s'empêcher d'y penser également. Ces hommes avaient hérité de la Terre une qualité qu'ils appelaient imagination et qui n'a pas encore pu être analysée correctement par nous. Il s'agit d'un phénomène bizarre: c'est comme si un robot cérébral déduisait des informations en sa possession un résultat incomplet sur une ou plusieurs lignes, en raison du manque de données, mais qui serait cohérent si elles étaient obtenues. Il va de soi qu'aucune machine ne pratique de la sorte parce qu'elle ne présente de résultats qu'après avoir réuni tous les éléments. Mais le cerveau des Terriens opère de façon fort différente: il présente les résultats des diverses combinaisons possibles, même s'il manque un ou deux facteurs pour qu'ils soient réels, pour qu'ils existent.

Comme on le sait, cette qualité -l'imagination- n'existe plus. Nous autres, robots, ne fournissons que des résultats complets, exacts et vérifiés. CRAC CRAC CRAC.

R2-TEL-42:

A ce stade-ci, R1-His-357 fut victime d'un incident technique. Les céphalhommes secouèrent leurs carapaces sur un rythme de plus en plus rapide et Ocmar m'ordonna de communiquer par télépathie aux robots préposés aux travaux manuels l'ordre de réparer la panne survenue à R1-His-357. R4-Man-98 accomplit la tâche. Naturellement, je servis d'intermédiaire entre R1-His-357 et lui. Il découvrit aussitôt l'origine du problème et l'exposé se poursuivit.

Les Terriens de Transparence, contraints par les circonstances à se multiplier le plus rapidement possible, conférèrent aux robots le soin de féconder mécaniquement leurs femmes, d'abord afin d'avoir trois à quatre enfants; ils en vinrent ensuite à la reproduction artificielle dans des matrices synthétiques, où un ovule prélevé chez la femme était fécondé par un spermatozoïde et où le foetus croissait en incubation.

Ce fut un long processus mais plus court qu'en d'autres conditions. Les hommes de la Terre parvinrent à une plus grande symbiose avec Transparence, peut-être parce qu'ils avaient su se séparer irrémédiablement de leur planète d'origine. Quoi qu'il en soit, ils devinrent de plus en plus dépendants des machines. Bras, jambes et organes sexuels se révélèrent inutiles. L'alimentation se résuma à des concentrés chimiques de petite taille, qui leur étaient administrés par leurs robots. Les organes inutilisés s'atrophièrent et disparurent. L'estomac et, finalement, poitrine et tronc disparurent également, parce qu'inutiles. Mais ils conservèrent leurs organes de contrôle, sans lesquels ils n'existeraient pas: la volonté... Ils étaient réduits à des hommes-têtes: des céphalhommes...

R2-TEL-42:

Ocmar intima à R1-HIS-357 l'ordre d'en venir au vif du sujet. La question à l'ordre du jour était: Quel est notre destin? Où vont les céphalhommes?

R1-HIS-357:

CRAC... CRAC... Le préambule historique est nécessaire pour que nous nous fassions un jugement... Nous avons dit que les machines intellectuelles n'émettent pas de jugements incomplets... Nous suivons seulement la logique et les lois de probabilité, pour autant qu'il n'existe pas de preuves de la thèse contraire... En fonction de cela... le destin des céphalhommes réside dans leur passé... Il est nécessaire de commencer par le début... Pour ce faire, il faut encore analyser un élément pré-historique, qui est la vie sur la planète Terre et son origine... Nous n'avons encore rien dit à ce sujet... R1-His-357 apprécierait que vous lui fournissiez des éléments de réponse... L'Information est disponible au Musée "Terre", bibliothèque du vaisseau cosmique originel XCC-42... Il est urgent de disposer d'informations sur le passé antérieur pour se faire une idée sur les temps à venir. Ocmar, Ocmar, il est nécessaire d'envoyer une équipe mobile la chercher.

R2-TEL-42:

Ocmar fit parvenir par télécommunication l'ordre à R3-Mob-29, que je répétai à deux reprises... R3-Mob-29 fit entendre un "ZIP" et déposa les documents dans l'interprétateur électronique de la visionneuse de R1-His-357. Les céphalhommes firent une pause pendant qu'il digérait tout le matériel de la bibliothèque du Musée "Terre", extrêmement ancien, illisible par endroits, mais en tout cas, le seul outil de référence direct sur la Terre, notre planète d'origine, je veux dire celle des céphalhommes.

R1-HIS-357:

Le passé pré-transparent des Terriens comprend une longue chaîne d'êtres extraordinaires, équipés d'instruments dont est aujourd'hui constitué un robot ou toute machine intellectuelle. Les animaux et hommes de cette planète sont, s'il faut en croire les données en notre possession, des êtres très complexes qui peuvent jouer le rôle d'émetteurs-récepteurs sans intermédiaires, se mouvoir par eux-mêmes, se reproduire par union physique des sexes et penser. Ces êtres -même les moins complexes que l'homme, comme les quadrupèdes- disposent à l'intérieur d'eux d'une machine intellectuelle de leur propre matière. Cela paraît incroyable mais les livres certifient que c'est vrai.

R2-TEL-42:

Il se produisit une accélération soudaine des mouvements au niveau du dos ou de de la carapace des céphalhommes. Ils semblaient donner un concert d'expansions et de contractions... Quelle horreur! Ils avaient raison d'être préoccupés: je l'ai compris tout de suite.

R1-HIS-357:

Les données dont nous disposons nous obligent donc à déboucher sur certaines conclusions:

1°) Tant sur la Terre que sur Transparence, les formes de vie originelles ont, au fil du temps, subi d'importantes métamorphoses. Sur la Terre, les organismes unicellulaires ont évolué vers des animaux qui se déplaçaient par eux-mêmes dans les différents milieux: air, eau ou terre. C'étaient, en outre, des êtres qui percevaient directement les sensations et les élaboraient, échafaudaient des jugements, tiraient des leçons des expériences et faisaient

des calculs. Leur forme la plus évoluée, l'homme, était presque un robot. S'il n'avait eu quelques petites déviations et faiblesses, il aurait pu faire un excellent robot. Notre première conclusion découle de l'expérience transmise: sur la Terre, le processus d'évolution a toujours débouché sur des formes supérieures, toujours plus complexes... L'homme faisait tout.

2°) Nous sommes, sur Transparence, confrontés au processus inverse. L'homme perd toutes les fonctions qu'il avait acquises sur la Terre, en les utilisant personnellement, et les préserve en les déléguant à des machines et robots auxiliaires. En soi, le céphalhomme, descendant direct de l'"homo sapiens" qui a peuplé Transparence, est le seul maillon d'une chaîne d'atrophies, d'abandons de fonctions. Nous, les robots, accomplissons tout le travail physique, intellectuel, de reproduction.

R2-TEL-42:

R1-His-357 marqua une pause. J'entendis ensuite recommencer son CRAC CRAC CRAC.

R1-HIS-357:

CRAC CRAC CRAC. La question formulée est: Quel est le destin des céphalhommes? Où vont les céphalhommes? Eh bien, cela ne signifie pas que les céphalhommes devront parcourir le chemin en sens inverse et se retrouveront au stade de la cellule unique, originelle, pour finir par s'éteindre... Car l'union des céphalhommes et des robots est une alliance indissoluble puisque les robots se meuvent grâce à la volonté des céphalhommes. Nous réfléchissons, prenons en charge et transportons les hommes-têtes, nous préparons la reproduction d'autres céphalhommes mais, pour que cela se produise, nous devons d'abord en recevoir l'ordre, acte de

volonté, et celle-ci n'existe encore dans aucune machine. La volonté est donc l'essence du céphalhomme et il y aura des céphalhommes tant qu'existera la volonté. Un céphalhomme est un organisme hautement spécialisé qui pourra se perfectionner mais pas disparaître... Aucune information présente dans nos enregistrements ne nous le laisse du moins supposer... La conclusion finale est qu'un avenir de progrès existe pour les céphalhommes, en se servant des robots, des machines et de leur volonté.

R2-TEL-42:

Les tourtes bougèrent lentement; elles semblaient tranquillisées. Leurs carapaces d'un vert noirâtre se soulevaient et retombaient doucement, sereinement. Les paroles finales de R1-His-357 avaient été réconfortantes. Je le félicitai. Il avait fait un exposé brillant. Via l'onde inter-robot, que les céphalhommes ne pouvaient pas capter, il me déclara: "C'est ce qu'ils voulaient entendre. La vérité les aurait terrassés. Nous devons déterminer ce qu'est la volonté. Il est nécessaire d'apprendre à donner des ordres..." CRAC

Miguel COLLAZO, né à La Havane en 1936, est artiste plastique et narrateur. En tant qu'écrivain, il a publié de nombreux contes ainsi que les ouvrages <u>El Libro fantastico de Oaj</u> (1966), <u>El Viaje</u> (1968) -quête de formes supérieures de convivialité sur la planète Ambar-, <u>Onoloria</u> (1973) et <u>El Arco de Belén</u> (1976). En tant que dessinateur, il a exposé à plusieurs reprises également hors de Cuba, ce qui l'a notamment amené à l'étude de la langue chinoise. Il travaille au Musée National. "El laberinto de Mñes" a été publié dans <u>UNION</u> ("revista de la Union de escritores y artistas de Cuba"), dans la troisième livraison de 1982.

LE LABYRINTHE DE MNES.

La maison de Mñez était une forteresse à laquelle on ne pouvait accéder qu'en empruntant un labyrinthe qui passait sous les tunnels de Telj. Pourtant, vue de loin, elle semblait être une maison comme toutes les autres et, lorsque Mñes apparaissait à une fenêtre des étages supérieurs, lui aussi semblait être un citoyen comme tous les autres.

Wraa, le collecteur d'impôts, rôdait autour de la maison, armé de ses livres de comptes, car il n'était pas dupe de son apparence inoffensive. Il savait que s'aventurer là équivalait à échouer dans un monde complètement différent, rempli de surprises et de dangers. Mais Mñes était déjà redevable d'une dizaine de contributions fiscales et si Wraa ne parvenait pas à faire payer son dû à Mñes, il savait aussi ce qui l'attendait.

Aussi Wraa observait-il de loin la petite maison de Mñes, tout en se livrant à des conjectures. Mais, invariablement, il finissait par se décourager et s'en aller, la tête basse et rageur, tandis que Mñes, aux aguets derrière ses fenêtres, souriant, était aux anges.

Un jour de cette planète Saturne, Wraa se retrouva en face de la maison de Mñes et ne le vit pas à sa fenêtre.

Il se dirigea vers elle, tout doucement, en mesurant ses pas, et découvrit qu'elle s'éloignait.

Il se mit frénétiquement mais en vain à la recherche du labyrinthe et comprit que l'entreprise était encore plus ardue qu'il croyait. Mais il était venu jusque là et n'avait pas l'intention de faire marche arrière; par ailleurs, il eut l'impression qu'il était tout aussi impossible de reculer que d'avancer.

Il se rapprochait à nouveau de la maison, passait à proximité, mais celle-ci s'élevait et lui s'enfonçait, s'éloignait et se rapprochait. A un moment donné, il semblait être sur elle et, l'instant d'après, en contrebas et au-delà, puis la maison n'était plus qu'un point à l'horizon. Wraa écumait de rage.

Soudain, dans une dénivellation et dans une spirale de lumières, il se retrouva nez-à-nez avec Mñes, qui le regardait d'un air amusé.

-Par ici.

-Comment es-tu arrivé? -s'écria Wraa.

-Je me suis toujours trouvé ici -répondit Mñes-. Pourquoi tournais-tu autour de moi? Marche en ligne droite...

C'était la pièce de séjour de Mñes: un rectangle vert illuminé par une seule paroi verticale.

Et Wraa s'y trouvait enfin avec ses livres de comptes...

"J'ai réussi!", se dit en jubilant le collecteur d'impôts.

-Tu faisais et tu fais fausse route -lui déclara Mñes comme s'il lisait dans ses pensées, tandis qu'il lui servait une tasse de mirma, qui se révéla inaccessible pour Wraa.

Ce dernier s'efforça de se concentrer essentiellement sur les livres de comptes mais une pensée fugitive et absurde lui passa par la tête: "Je ne pourrai jamais sortir d'ici et si j'en sors c'est que je n'y suis jamais entré..." Mais il la chassa d'un geste et se raccrocha à la pensée de bourses débordant d'or, pensée logique d'un collecteur d'impôts, bien que sa vue errât dans la pièce avec perplexité et crainte.

Et Mñes, qui semblait deviner tout, lui expliqua:

-Il s'agit simplement d'un monde symétrique. Tout cela n'est-il pas beau? Les plans sont horizontaux et verticaux, sans plus. C'est la ligne droite.

-Absurde -balbutia Wraa.

Mñes sourit.

-C'est pourquoi nous n'atteindrons jamais les étoiles. Toi, par exemple, tu t'es perdu entre quatre lignes droites.

-Tu ne veux recevoir la visite de personne!

-Ma maison est ouverte. Il se fait que vous ne savez pas comment y entrer et je crois que vous n'apprendrez jamais. Vous expliquer ces principes ne servirait non plus à rien... Ils sont extrasaturniens. Par ailleurs, nous confondrons de la même façon tout être symétrique qui viendra nous rendre visite. Nous sommes isolés et le resterons tant que nous n'essayerons pas de comprendre la ligne droite. Pourquoi es-tu venu?

-Je viens te réclamer ton dû, tes impôts, tu le sais bien!

-Oui, je t'ai attendu. Tu étais le seul à tenter de parvenir jusqu'ici: c'est un intérêt matériel qui te motivait et, bien sûr, tu es arrivé à ton but. C'est une bonne occasion de te le dire, Wraa: je n'ai plus rien de commun avec votre monde, plus rien ne m'attache à vous. Je suis... un perfectionniste, j'ouvre mes portes à une race d'êtres parfaits.

-Je ne comprends pas ce que tu dis. Ta longue solitude t'a rendu...

-Ma solitude m'a amené à suivre la ligne droite et, à son tour, celle-ci m'a conduit à une infinité de découvertes.

-Tu es fou.

-Fou? Oui, ami Wraa, fou comme les Terriens.

-Les quoi...? De quoi parles-tu?

-Ne sais-tu pas, créature asymétrique, que les Terriens habitent la troisième planète? Mais comment pourrais-tu le savoir? Non, tu ne le sais pas et je crois qu'il ne te sera pas non plus facile de l'imaginer. C'est une question de symétries. Ce qui est en bas et ce qui est en haut,

l'infiniment grand et l'infiniment petit. La répétition et l'analogie. J'ai fait des calculs et, sans être un génie, je découvre ces choses.

Mñes se pencha en avant, pour être tout près du visage abasourdi de Wraa, et il ajouta:

-Les Terriens ont débarqué! Je le sais sans même avoir bougé d'ici.

-Ah mais tu as perdu la tête!

Mñes se déplaça sur le plan horizontal de sa maison sans cesser de le regarder et, de le voir, Wraa fut pris d'un vertige angoissant. Il enlaça ses sacs d'or et hurla.

-Il ne se passe rien -lui fit remarquer Mñes.

-S'il te plaît, règle tes dettes et laisse-moi sortir d'ici!

-Je n'ai pas d'argent... Du moins, d'argent de Saturne.

-Hypothèque la maison. Tu dois payer. C'est la loi!

-Ce n'est pas possible. Elle n'a pas d'assises réelles. Et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi je paierais le moindre impôt. Ma maison est située en-dehors de Telj bien qu'elle s'y trouve... et tu le sais.

Le visage de Wraa subit des altérations: il s'adoucit, se rétrécit quelque peu, se faisant enfantin.

Mñes eut envie de le toucher mais il savait qu'il se trouvait hors de portée.

Wraa disait:

-Tu sais que je perdrai mon emploi si tu ne me paies pas et que je ne pourrai plus jamais travailler nulle part. Plus jamais! Je mourrai de faim...

-Belle société que celle-là! Et tu la défends encore... Je regrette, Wraa, il n'existe pas de solution à ce problème. Mais, au fond, ne t'afflige pas: de toute façon, il est improbable que tu puisses repartir d'ici.

Wraa laissa tomber ses livres de comptes et se précipita vers la sortie, vers un lieu qu'il croyait être la sortie, bien que ce pût être l'entrée ou autre chose.

-Au secours!

Mñes marcha lentement à ses côtés tandis que le collecteur d'impôts courait avec l'énergie du désespoir.

-Calme-toi -lui disait-il-. Il n'est pas facile de sortir mais, si tu y parvenais, cela ne te servirait à rien car, comme je te l'ai dit, les Terriens ont débarqué sur Saturne et il faut logiquement supposer qu'ils vont implanter leur géométrie. Parce que cette maison si belle, Wraa, est une réplique d'une maison terrienne. Je l'ai établi d'après mes calculs... Attention à cette dénivellation, Saturnien.

Wraa vit Mñes monter et ensuite traverser tout près de lui, en agitant les mains comme pour lui signaler quelque chose au centre même d'une spirale de lumières. Il entendit la voix de Mñes:

-Par ici.

Juan Luis HERRERO (1939) a publié dès 1964 un recueil intitulé Cuentos de ciencia ficcion , qui comportait 5 textes et fut repris intégralement dans l'anthologie Introduccion a la ciencia ficcion d'Oscar HURTADO (1971), contenant en outre 5 contes de Carlos CABADA et 3 autres d'Agenor MARTI. Il s'adonne parfois au fantastique comme en témoigne la présence de son texte "Ese ruido como de piedras que caen" dans l'anthologie internationale Cuentos de horror y misterio , compilée par José RODRIGUEZ FEO et publiée par l'Institut du Livre de la Havane en 1967. Le texte suivant "No me acaricies, venusino" figure notamment dans la sélection Cuentos cubanos de lo fantastico y extraordinario , compilée par Rogelio LLOPIS, et dans la Primera antologia de la ciencia-ficcion latinoamericana (1970), déjà évoquée.

NE ME CARESSE PAS, VENUSIEN.

Et tout cela en raison d'un malheureux coup de dés. A six contre un. Et j'y ai joué ma vie.

Je me suis confié à Roberto:

-Tu n'imagines pas la haine que je ressens à leur encontre.

-Pourquoi? -m'a-t-il demandé.

-Eh bien, parce que nous sommes ici à cause d'eux.

-C'est plutôt à cause du Gouvernement, qui nous a envoyés ici.

-S'ils n'existaient pas, il y a longtemps que l'on nous aurait rapatriés, ne comprends-tu pas? Nous serions chez nous. Retire de ma vue ce répugnant pseudopode!

Rack, fort peiné, retira le tentacule sans oser insister.

-Allons, ils ne sont pas méchants: il voulait te caresser.

-Ce sont de répugnants poulpes analphabètes -dis-je en électrifiant toute la surface extérieure de ma veste, afin d'éliminer toute trace laissée par les tentacules du Vénusien.

-Analphabètes? Tu veux dire innocents -me dit Roberto-. Ils sont dotés d'intelligence et sont fort affectueux. Imagine

ce que cela donnerait s'ils ne l'étaient pas et qu'ils savaient que nos pistolets thermiques sont presque inoffensifs pour eux.

-Mais leur analyse structurelle a déterminé qu'un Vénusien ne résisterait pas à une décharge!

-Oui mais que ferons-nous si plusieurs Vénusiens s'unissent pour nous attaquer pendant que nos armes se rechargent? Ils nous anéantiront grâce à leurs tentacules.

-Tu as encore peur d'eux?

-Non, il n'y a pas de raison. Bien que nous ne disposions que de fort peu d'informations à leur sujet, nous sommes déjà sûrs qu'ils sont incapables de nous attaquer. Mais attention, Carlos: s'il se produisait un revirement dans leur attitude, nous serions en danger de mort.

-Bah! -répondis-je en regardant Rack qui faisait des cabrioles pour attirer notre attention.

Rack était, comme tous les Vénusiens, répugnant. Il était en permanence accroché à mes basques, attendant comme une récompense que je lui confie une tâche. Je me souviens du jour où je l'ai chargé de porter des pierres pendant presque vingt-quatre heures d'affilée. Il n'avait pas laissé transparaître le moindre signe de fatigue. Il éprouvait de la satisfaction d'exaucer mes souhaits. Ils n'étaient pas intelligents, comme le prétendait Roberto. S'ils l'étaient, accompliraient-ils scrupuleusement leurs promesses? Il est cependant exact qu'ils ont appris à s'exprimer maladroitement dans notre langue, reproduisant nos propres voix et, pour comble de malheur, c'est la mienne que Rack avait choisie. Dieu sait combien cela m'irritait d'entendre ma voix jaillir de ce poulpe vénusien.

C'est avec impatience que j'attendais la fusée amenant la relève de la Terre. Principalement parce qu'elle nous apporterait des armes à neutrons, efficaces contre les Vénusiens. Mais le vaisseau n'arrivait pas. Roberto se préoccupait de mon intérêt à posséder des moyens de défense mortels pour être à l'abri de ces créatures qui étaient incapables de nous attaquer.

Le jour où j'avais confié à Rack le labeur ingrat consistant à transporter près d'une demi-tonne de lourds blocs de silice vénusienne à un endroit différent de celui où je lui avais ordonné de les déposer la veille, au terme d'une semaine où je les lui avait fait charrier d'un coin à l'autre, j'essayais de trouver un nouveau terrain, plus accidenté, où je pourrais les lui faire transporter le lendemain. Rack caressait même la bienheureuse demi-tonne de pierres! Après les avoir portées pendant deux semaines, il s'était pris d'affection pour elles! Que fallait-il faire de cette créature flegmatique qui, après avoir lâché un jet verdâtre de bave sulfureuse -équivalant à notre sueur-, mettant à profit un léger répit dans son travail et me regardant langoureusement de ses grands yeux bleus et ronds, tentait subrepticement de me caresser? Ne pouvant en supporter davantage, j'ai dégainé mon pistolet et l'ai braqué dans la direction du Vénusien.

-Que fais-tu, es-tu devenu fou? -m'a crié Roberto, écartant le canon de mon pistolet de la tête de Rack.

-Laisse-moi tirer un coup, un seul, une toute petite décharge sur sa petite gueule...

-Assez! -a rétorqué Roberto, m'arrachant l'arme grâce à sa force.

-Fous-moi la paix! Va au diable!

-Si tu t'en prends à un Vénusien, nous n'aurons plus la moindre chance de salut.

-Un seul, laisse-moi en éliminer un seul, ce... -ai-je supplié en voyant Rack faire par jeu des bonds de joie, étranger à ce qui se passait.

-Carlos, tu es affecté d'une neurasthénie terrestre!

-Il ne s'agit pas de cela! Donne-moi mon pistolet, espèce de con!

-Il n'en est pas question tant que tu ne te seras pas un peu calmé -répondit fermement Roberto.

Avant d'aller nous détendre, j'ai jeté un regard à Rack. Ce dernier agitait amicalement ses tentacules, m'adressant un "au revoir" affectueux.

"Tu ne perds rien pour attendre; un jour, je te rendrai la monnaie de ta pièce, Vénusien de merde!", ai-je pensé avant de pénétrer dans la coupole de relaxation.

Nous avons ôté nos vêtements, non sans avoir au préalable réglé la pression, l'atmosphère et l'humidité de l'endroit. J'ai ressenti un peu de soulagement en quittant le scaphandre spatial. Je n'éprouvais aucune envie de discuter avec Roberto. S'il n'était pas intervenu, j'aurais enfin pu me débarrasser de Rack. Mais Roberto éprouvait toujours le besoin de manifester son autorité et de me donner des ordres. C'était lui le chef et il entendait bien maintenir cette différence entre nous. La seule qui était alors capable de juguler ma haine légitime était la machine qui se trouvait en face de moi, au milieu de la salle de relaxation. C'était une polysensitive, à deux places, dont celle de droite m'était réservée. J'y rencontrerais Julia, la Terre, l'oxygène naturel et pas l'ersatz de notre scaphandre, la vie joyeuse de ma planète... Les Vénusiens et même Roberto, et ses maudites recommandations, disparaîtraient. Je me suis dirigé vers elle sans mot dire.

-Carlos, à cause de toi, nous devons fréquenter beaucoup trop souvent la salle de relaxation. Je sais bien que c'est agréable mais imagines-tu ce qui se passerait si, pour l'une ou l'autre raison, nous ne pouvions pas bénéficier de repos pendant une longue période? Je ne veux pas ne fût-ce que songer à une façon de contrarier une psychose extraterrestre. Souviens-toi comment, avant d'inventer la "déspatialisation", Ricardo Carriri a dû un beau jour être interné en raison de sa manie de se mettre un bocal sur la tête.

"Je ne suis pas Ricardo Carriri", me suis-je dit. Ce dernier avait été un de ces esprits faibles, affectés par un long séjour loin de la Terre. "Psychose extraterrestre", c'était le nom sous lequel on connaissait une série de dérèglements psychiques, engendrés par la vie anormale que nous menions, nous les pionniers interplanétaires. C'est quelque chose d'analogue à la psychose de la guerre, à une

époque révolue. J'ai connu Ricardo Carriri à l'école militaire. Il était un garçon jovial quoi qu'un peu nerveux. Après son séjour de deux ans sur Mars, il lui avait été impossible de se débarrasser de certaines habitudes. Il était devenu anormal parce qu'il avait été confronté trop longtemps à un milieu anormal, sans disposer d'une machine de relaxation. Ce qui avait dépassé les bornes, c'est quand il avait éprouvé la nécessité de porter en permanence un casque d'astronaute pour se sentir sûr de lui, même s'il est vrai que l'on prend l'habitude de le bichonner puisqu'il assure notre survie dans des milieux où l'atmosphère est fatale aux humains. Et Carriri, ne disposant pas de casque à son retour sur Terre, commença à se coiffer de ce bocal. Les médecins avaient minimisé le phénomène en disant que c'était comme si on nous déclarait du jour au lendemain que nous devions aller en rue sans vêtements. Notre corps, habitué à la pression de l'équipement argenté, à la sensation de sécurité thermique qu'il représentait, se sentirait fort mal à l'aise sans lui.

C'est pourquoi nous devions faire le vide d'espace de temps en temps. Au prix d'une grande perte d'énergie, cela consistait à créer une atmosphère et une pression artificielles dans une coupole aux dimensions régulières, à revêtir des habits comme tout humain de la Terre et ensuite... -ah, ensuite!- mettre à contribution la polysensitive. Divine, magnifique, adorable petite machine, summum de la création scientifique de l'homme, peu importe qu'elle se composât de tubes, de vis et d'écrous: elle symbolisait quelque chose de vivant, de familier, d'humain.

Lorsque nous avons revêtu nos scaphandres spatiaux, Roberto m'a demandé:

-Ca va mieux?

-Oui -ai-je menti car, après avoir reconstitué le souvenir de Julia dans mon esprit, dans mes sens, j'éprouvais encore plus de haine pour les Vénusiens.

-Tu mets beaucoup la polysensitive à contribution. Sois prudent, cela va devenir un vice. Tu n'es plus un enfant

-m'avertit Roberto en souriant.

La merveilleuse polysensitive. Cette machine compliquée, centre vital de toute bonne salle de relaxation, me permettait de faire revivre Julia, rendant moins pénible notre séparation. A condition de disposer des stimulants adéquats, on pouvait recréer les sens de la vue jusqu'au toucher. En quittant cette machine, je pouvais presque dire que j'avais passé quelques minutes avec Julia. Et quelles situations intimes j'avais pu créer dans la polysensitive! Comme elle reproduisait bien jusqu'à la couleur des sous-vêtements féminins, sa peau, ses cuisses, son dos...! Comme ils avaient été stupides les moralistes qui, au début, avaient attaqué cette adorable machine! Tentant de la ridiculiser, ils l'avaient dénommée "polymasturbatrice". Mais l'expérience étant concluante, tout le monde désirait aujourd'hui en posséder une et il se révéla nécessaire d'en équiper les stations de pionniers interplanétaires. Les femmes avaient, elles aussi, protesté au début en se rendant compte qu'en imagination tout homme pouvait satisfaire avec elles n'importe lequel de ses désirs. Mais quand par la suite le quota de femmes avait augmenté dans les stations de pionniers et qu'elles avaient constaté qu'elles pouvaient, à leur tour, faire tout ce qu'elles désiraient avec les hommes, grâce à la fantaisie mentale de la polysensitive, elles cessèrent de protester.

Roberto et moi avons embarqué dans nos véhicules d'exploration individuels et gagné la chaîne de montagnes proches, où nous effectuions des prélèvements de minerais. Nous emmenions deux Vénusiens à titre d'assistants, pas à l'intérieur de notre habitacle réduit, bien sûr, mais à l'extérieur, accrochés à la carrosserie de viridium. Je voyais par le hublot les tentacules de Rack adhérant au véhicule.

-Carlos, suis-moi et ne fais plus de bêtises -me dit Roberto depuis son véhicule, grâce à nos émetteurs à ondes moyennes.

Après avoir abordé plusieurs arbustes épineux, heurté de

petits monticules, etc., je me suis remis dans le sillage de Roberto. Malgré tous mes efforts, Rack tenait bon sur la carrosserie. Je l'ai regardé longuement et il a détaché un tentacule pour me saluer.

Nos prélèvements terminés, nous avons regagné la petite base que nous avions installée au pied d'un bois touffu de zulfirites vénéneuses, où les Vénusiens s'ébattaient de façon insouciante. En quittant le véhicule d'exploration, j'ai jeté un coup d'oeil à Rack, qui s'enfonçait allègrement dans le bois pour aller se mêler aux jeux de ses congénères.

-Il y a également de l'or -m'a annoncé Roberto, déchargeant un petit sac contenant des échantillons de minerais; puis, regardant en direction du bois où disparaissait mon assistant, il a rajouté-: Carlos, tout serait parfait si tu cessais de le haïr. Ils sont foncièrement bons, sois-en convaincu. Aujourd'hui, tu as de nouveau tenté de t'en prendre à lui.

-Ce n'était que par amusement. J'aime les voir sauter à bas du véhicule lorsque je fonce sur un arbuste épineux puis s'efforcer d'adhérer à nouveau à la carrosserie.

-Non, ce qui te plairait c'est de le voir ne plus s'y raccrocher, parce que ses tentacules auraient été lacérés par les piquants d'un lugulu ou les arêtes d'un quartz géant.

-Cela ne s'est jamais produit.

-C'est bien malgré toi. Bien qu'innocents, les Vénusiens sont adroits et disposent de défenses naturelles.

"Un jour, il y aura une faille et je gagnerai", ai-je pensé.

La nouvelle m'avait anéanti. On avait décidé de nous relever plus tard que prévu et, pendant une période indéterminée, nous n'allions pas bénéficier de ravitaillement.

-Je te l'avais dit! -s'est exclamé Roberto.

-Ce n'est pas ma faute.

-Peut-être pas si ce n'est que les réserves pour la relaxation sont presque épuisées à cause de tes phobies vénusiennes. Sous peu, nous ne pourrons plus utiliser nos véhicules d'exploration faute d'énergie. Dès cet instant, nous devrons renoncer à la polysensitive.

-Pas cela, Roberto. Pas cela.

-Je t'avais prévenu.

-Mais la polysensitive, Julia...

-Julia est créée artificiellement par la polysensitive; la véritable Julia se trouve là-bas, sur la Terre, et tu risques fort de ne pas la revoir avant longtemps.

-Tu sais que j'ai besoin de Julia. N'élimine pas la polysensitive.

-C'est indispensable. C'est ta haine des Vénusiens qui a provoqué cette situation.

-Je t'ai déjà dit que je ne les hais pas. C'est parce que...

-Oh si tu les hais!

-Il n'y a pas de raison.

-Ah non? Eh bien je vais te donner la raison. Je sais pourquoi tu éprouves cette aversion à l'encontre de ces êtres qui ne nous ont rien fait, si ce n'est nous témoigner de l'affection et rester fidèles à leurs concepts désintéressés. Ce sont leurs bons sentiments qui te dérangent, parce qu'ils mettent en évidence une méchanceté qui existe potentiellement en toi. Chaque individu recèle une façon d'être particulière qui se traduit par un comportement déterminé. Et quel est ton comportement à l'égard des Vénusiens? Ils t'inspirent tout bonnement de la haine. Aimer un Vénusien difforme et monstrueux, dont le plus grand plaisir est de te caresser, relève de ton seul libre arbitre. Mais toi, en tant qu'humain, tu es habitué à considérer comme inférieur tout être que tu rejettes. Et pourtant ces créatures, que tu considères comme arriérées, donnent le meilleur d'elles-mêmes, sont moins vulnérables qu'il apparaît à première vue et n'ont pas été réduites en esclavage par la cybernétique comme c'est notre cas. Nous sommes esclaves de cette planète et eux sont libres. Et tu

enrages à devoir le reconnaître. Tu les envies même de pouvoir déambuler impunément parmi les bosquets de zulfirites vénéneuses, ce que tu ne peux pas faire toi. Les zulfirites sont-elles belles? Je crois que oui mais tu ne pourras jamais t'en approcher. C'est pour tout cela que tu les hais. Tu hais par ailleurs notre Gouvernement, qui t'a éloigné de Julia contre ton gré mais, comme tu crains que ce sentiment à notre égard soit révélé par le détecteur psychiatrique, tu retournes cette haine contre les Vénusiens, bien que ce ne soient pas eux les coupables. Bref, tu les détestes tout bonnement parce qu'ils sont bons et toi pas. Et c'est uniquement pour cela que tu as abusé d'eux, de nos réserves d'énergie et même de ma patience. Eh bien, mets-toi dans le crâne que la polysensitive et, partant, Julia, c'est fini. Nous sommes deux à avoir besoin de ces réserves qui à cause de toi, ont été gaspillées, comme si elles n'avaient été destinées qu'à toi seul.

-Elles seront désormais destinées à moi seul -dis-je, tandis que je lui déchargeais mon pistolet solaire en plein visage.

Les impulsions nerveuses de Roberto étant freinées par la décharge, il s'est écroulé mollement. En un instant il était mort et moi je restais seul sur Vénus.

Sur le seuil de porte, Rack me regardait fixement, vautré au ras du sol.

J'ai pris peur. Et s'il lui venait à l'esprit de se précipiter sur moi tandis que mon arme était en train de se recharger? Mais Rack n'a pas fait mine de bouger. J'ai nerveusement évalué le nombre de minutes qu'il faudrait à mon pistolet pour être à nouveau opérationnel, tout en observant les puissants tentacules qui étaient capables de transporter pendant vingt-quatre heures d'affilée une demi-tonne de rochers vénusiens d'un côte à l'autre.

-Comment ça va, Rack? -ai-je demandé pour gagner du temps.

-Bien -a répondu Rack, en imitant le timbre métallique de ma voix.

-Que fais-tu?

-Je pense.

Sa réponse ne m'a pas plus du tout.

-Roberto est endormi -ai-je dit, en désignant le corps étendu sur le sol.

-Oui, il est endormi -m'a-t-il répondu avec ma propre voix.

"Maudit Vénusien, tu vas voir", pensais-je. Je devais le vaincre, je devais l'éliminer. Pour le moment, j'étais désarmé. J'ai fait comme si j'étais très occupé à régler un ordinateur. Mais Rack, vautré sur le seuil de porte, continuait à m'observer fixement.

-Que font tes amis? -lui ai-je demandé, en désignant les Vénusiens qui gambadaient à l'extérieur.

-Ils jouent -m'a répondu ma propre voix.

Pendant que j'égrenais les dernières minutes qu'il faudrait à mon pistolet pour être rechargé, j'ai posé une nouvelle question au Vénusien, sans que ce dernier manifeste le moindre étonnement pour mon intérêt subit à converser.

-Aimes-tu jouer?

-Oui.

"J'ai trouvé!", ai-je pensé. Oui, j'avais la réponse que j'espérais. J'ai cherché autour de moi le vieux gobelet de Roberto. L'ayant trouvé, j'y ai mélangé bruyamment les cinq dés d'ivoire puis ai redemandé à Rack:

-Aimerais-tu apprendre un jeu de la Terre?

-Oui, oui -m'a-t-il répondu, en agitant ses puissants tentacules..

-Viens -lui ai-je dit.

Nous avons gagné un endroit éclairé. J'avais déjà échafaudé mon plan. IL était impossible qu'il ne fonctionne pas. Mon heure était venue et la dernière heure de Rack avait sonné. Ce dernier était derrière moi et quelques-uns de ses compagnons s'étaient joints à lui, probablement en se rendant compte qu'ils allaient apprendre un jeu de la Terre. Je souriais, faisant bruyamment ricocher les dés dans le gobelet. Je regardais au loin le ciel toujours couvert de nuages qui m'empêchaient de voir ma propre planète. De nouveaux spectateurs ont rejoint le groupe. C'était mieux car j'allais avoir besoin de témoins pour certifier que tout

ceci n'était qu'un jeu.

Nous nous sommes assis en constituant un cercle. Je me suis emparé du gobelet. Je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté pour expliquer à Rack comment cela se jouait.

-Sur Terre, nous misons toujours quelque chose. Qu'as-tu à miser? -ai-je demandé à l'innocent Vénusien.

-Moi...? Rien... Nous, les Vénusiens, ne possédons rien... -et sa voix, c'est-à-dire la mienne, était fort peinée de n'avoir rien à miser.

-Mais tu ne possèdes rien, absolument rien?

-Non, nous n'en avons jamais eu besoin. Ce qui est à moi appartient à tous; je ne possède rien qui m'appartienne exclusivement.

Je souriais dans mon for intérieur car je connaissais la réponse avant même de poser la question à Rack.

-Etant donné que tu ne possèdes rien, nous ne pourrons malheureusement pas jouer.

Rack, cet être dépossédé de tout, a tristement laissé retomber ses tentacules, désormais sans consistance. Il a soudain commencé à s'humidifier. Les Vénusiens pleurent intégralement, c'est-à-dire de tout leur corps. Ses compagnons se lamentaient également de ce que Rack n'ait rien à miser. C'est alors que je lui ai tendu le piège.

-Cher Rack, tu vois bien que je veux partager avec toi ce divertissement de la Terre mais il semble que cela soit impossible à moins que... Dis-moi: si tu avais quelque chose à miser, tu le ferais?

-Oui, oui... -a répondu Rack, plein d'espoir, en agitant un tentacule mais sans oser me caresser.

-Eh bien, toute réflexion faite, tu possèdes quelque chose...

-Quoi? -a-t-il demandé doucement.

-Ta vie!

J'ai jeté un regard autour de moi. Les Vénusiens n'ont pas bronché. Tout cela n'était qu'un jeu. Ils ont fini par manifester leur joie. Rack possédait quelque chose qu'il pouvait miser.

Nous avons commencé à jouer. Ma vie contre celle de Rack. J'étais certain de gagner puisque le Vénusien n'avait aucune expérience. Tous étaient enthousiasmés. Et moi j'allais le tuer.

Néanmoins Rack était intelligent et il le prouvait. A un moment donné, nous étions à égalité de 8 points; celui qui en ferait 2 de plus gagnerait, pouvant dès lors disposer de la vie de l'autre. J'ai maudit ma hâte car j'aurais dû choisir un jeu où n'intervenait pas le hasard. Bien que mon scaphandre spatial me garantît une température agréable, j'étais en train de suer. J'ai agité le gobelet et lancé les dés... Un as, deux rois et deux reines. Si je parvenais lors des deux coups suivants à glaner deux rois supplémentaires, cela me ferait un carré, donc deux points, et j'aurais partie gagnée. Au coup suivant, j'ai obtenu un autre roi. Rack, entouré de ses compagnons, regardait attentivement ma main qui agitait le gobelet pour le coup suivant. On y entendait résonner le dernier dé, qui allait bientôt rouler sur le sol vénusien.

Et le dé de rouler... La première face d'ivoire a présenté la figure d'une reine, puis d'un valet et, enfin, accomplissant un tour complet, celle d'un as. Full aux rois par les as!

-Tu as perdu, Rack -ai-je dit, en me redressant, tandis que je portais la main à mon pistolet solaire.

Rack m'observais, encore vautré sur le sol. Il m'a caressé les bottes. Ses compagnons n'ont pas exprimé le moindre déplaisir. J'ai dégainé mon arme et, la pointant sur sa tête haïe, j'ai tiré. J'ai épuisé toute l'énergie solaire de mon pistolet sur Rack. Ce dernier n'a pas bronché si ce n'est que ses yeux ronds s'humidifiaient. Un simple frémissement et il est retombé en arrière. J'ai vérifié pour la forme: il était mort.

J'ai promené un regard circulaire. Aucun Vénusien n'avait fait mine de bouger. Je n'ai décelé chez eux aucune attitude critique.. J'ai électrifié ma botte droite, celle que Rack avait caressée quelques minutes plus tôt, et j'ai tourné

les talons pour jouir seul de ce moment. Je me rendais à la salle de relaxation pour rejoindre Julia et j'allais pouvoir recréer pleinement ma victoire sur les affectueux Vénusiens, sans avoir Roberto ni Rack dans les pieds. Je saurais expliquer la mort de mon chef quand je recevrais des nouvelles de notre relève. Il allait être difficile de convaincre les inspecteurs qu'un être aussi doux, inoffensif et bon que Rack, avait tué Roberto. Mais peu importait: c'était ma parole contre celle de ces êtres stupides. Ma panique en découvrant l'habileté des Vénusiens pour le jeu de dés avait déjà disparu. J'avais risqué gros avec ce jeu. Je n'allais plus jamais le proposer à un autre Vénusien car ils avaient vu lors de la partie en question comment devaient se regrouper les dés. Rack, le Vénusien affectueux, celui qui me regardait de ses yeux humides, tandis qu'il me caressait les bottes de ses tentacules, celui-là même que je n'étais jamais parvenu à précipiter dans les épines d'un lugulu, était mort, le système nerveux détruit par mon pistolet solaire. J'étais heureux à présent et j'ai fait plusieurs pas en direction de la salle de relaxation, où m'attendait la polysensitive. J'ai levé les yeux. Bien que j'aie tué Rack, il m'était toujours impossible de distinguer ma planète, à cause des nuages qui entouraient Vénus.

J'ai soudain entendu une voix qui me hélait.

-Carlos..., Carlos...

-Quoi? -me suis-je exclamé, tandis que, les yeux exorbités, je constatais comment le corps inanimé de Rack, que j'avais tué quelques instants plus tôt, se redressait.

-Mais je t'ai tué, je t'ai tué!... -ai-je hurlé, terrifié.

-Oui -m'a répondu Rack-. Mais, ne le sais-tu pas? Nous autres, Vénusiens, avons sept vies. Nos organismes nerveux peuvent se régénérer autant de fois. Il va de soi qu'il nous faut quelques minutes pour y parvenir. Pardonne-moi le temps que je t'ai fait perdre pour le jeu.

-Non, non! -ai-je crié, épouvanté, en voyant les vigoureux Vénusiens qui m'entouraient joyeusement.

-Si, si, on continue à jouer! -a dit Rack, sentencieusement.

José MARTINEZ MATOS (1930), né à Guantanamo, dans la province orientale de Cuba, a fait des études de linguistique en Bulgarie et est poète et conteur. Ses textes ont commencé à paraître à partir de 1959 dans les revues cubaines et il a publié La Sonrisa del pueblo pequeño (1961), Para tratar acerca de tu risa , La Llanura , Dias de futuro (1964) -qui a obtenu une mention au concours annuel de la Casa de las Américas-, Los Oficios , Juracan et l'anthologie Cuentos fantasticos cubanos (1979), dont nous extrayons d'ailleurs le texte suivant, qui pose un problème éthique: il vaut mieux ne pas faire le mal car il est difficile de l'extirper par la suite.

ASSASSINAT AU MUSEE.

IL venait de s'éveiller quand il entendit un cri qui provenait des salles des statues. Le jour ne s'était pas encore levé sur le musée et normalement, à cette heure, tout le monde devait dormir.

On appelait ce lieu "musée" mais il s'agissait en fait d'une cité que l'on avait construite à l'est des centres automatisés et destinée à meubler les loisirs de ceux qui n'étaient pas préposés à la surveillance des machines.

On avait pensé que beaucoup de gens s'y rendraient, ne fût-ce que pendant les vacances d'été, et que, par exemple, les pensionnés ou les malades, y viendraient assez régulièrement. Les espoirs furent déçus. La majorité préfère tuer le temps en effectuant de longs et silencieux voyages stellaires. Ce qui est aujourd'hui à la mode c'est un satellite habité par des géants muets, qui vivent perchés dans des arbres.

Un homme peut vivre ici vingt ans sans en avoir fait le tour: les salles des statues, les machines que l'on n'utilise plus, les instruments chirurgicaux, les armes. Il n'aura pas mangé dans tous les restaurants où l'on sert des mets de civilisations désormais disparues. On y trouve des eaux thermales pour toutes les maladies et, à certaines

époques de l'année, on peut s'y baigner dans de l'eau importée de la lune. On y projette des films du cinéma passé et contemporain. On peut y voir Hamlet ou nos plus jeunes dramaturges. On y trouve des peintures de Picasso fort bien conservées.

Il entendit quelque chose tomber et des pas qui s'éloignaient rapidement. Cela lui parut extrêmement bizarre et il se mit en quête.

La femme gisait sur le sol, complètement nue. Un filet de sang s'écoulait entre ses seins généreux. Il trouva un stylet que l'on avait jeté à terre et dont la lame avait préalablement été essuyée dans les cheveux de la victime.

-Un crime -s'écria-t-il.

Le brouillard commença à lui couvrir le visage.

Quand il rapporta cet incident au Conseil de Direction du Musée, personne ne voulait y croire. Mais ils durent bien se rendre à l'évidence, en voyant le cadavre de cette femme et le stylet. Et le brouillard commença à leur couvrir le visage.

Il ne manquait plus que cela: un crime précisément ici. Maintenant, les détracteurs du musée, les ennemis occultes de cette idée qui avait marqué une nouvelle étape, le décybernétisation, allaient applaudir. Peut être même allaient-ils se mettre en campagne.

Le crime battait en brèche des règles établies des siècles plus tôt. Il fallait recourir à des détectives, aux gardiens; on avait besoin de juges, d'avocats et, en cas de condamnation, d'une prison ou d'un bourreau.

Avec les visages sombres, les yeux écarquillés, les sourcils froncés, les paroles murmurées, la grande salle que l'on avait choisie pour délibérer revêtait un aspect lugubre.

Plus personne n'avait le souvenir de la précédente assemblée ou réunion. Quand il fallait prendre une décision, le président empoignait son téléphone: où que fussent les membres du Conseil, une sonnerie spéciale se faisait aussitôt entendre et les écrans s'allumaient; c'est ainsi

qu'ils maintenaient le contact. Ils délibéraient, se mettaient d'accord puis chacun retournait à ses occupations habituelles.

-Nous ne pouvons pas mettre en doute le fait que l'on ait commis un crime -déclara le président d'une voix tremblante.

Le mot fit à nouveau frissonner tout le monde.

-Il est nécessaire d'adopter des mesures d'urgence -ajouta le président.

Il attendit que quelqu'un prenne l'initiative. Mais le soir tomba et personne n'apportait quoi que ce fût de concret. Il se risqua seulement à dire:

-Etant donné les dimensions du musée, il faudra au moins 48 heures à l'assassin pour en sortir.

Les membres du Conseil, qui attendaient une solution, eurent un mouvement d'embarras.

La voix du plus âgé d'entre eux s'éleva au fond de la salle:

-Monsieur le président, veillez à ce que personne n'apprenne ce qui s'est passé ici!

-Vous pouvez être sûrs qu'aucune information ne filtrera. Il n'est pas utile d'effrayer ceux qui viennent se délasser ici.

Malgré leurs efforts, personne ne trouvait la formule salvatrice.

Un homme de moins d'un mètre de haut, dont le brouillard n'atteignait jamais le visage et qui, pour cette raison, portait un chapeau aux énormes bords qui le lui dissimulait totalement, prit la parole:

-J'ai foi en l'homme, j'ai confiance dans la pureté de la race humaine. Attendons un peu et je vous assure que l'assassin viendra, contrit, se livrer à nous.

Le petit homme releva les bords de son chapeau pour que l'on pût apercevoir son visage puis il les rabaissa.

Les 48 heures s'écoulèrent et l'assassin ne se présenta pas. Le Conseil se mit à passer le musée en revue. Ils avaient la conviction qu'en dévisageant les gens, ils découvriraient la culpabilité gravée sur un visage. Pour ne

pas éveiller les soupçons, ils se mirent à inspecter systématiquement salles, cours d'eau, bibliothèques, ponts, thermes, restaurants, mais en vain. Ils comprirent que l'homme se cachait parmi eux et cette perspective les remplit d'effroi. "C'est plus horrible que le crime lui-même", se dirent-ils. Ils devaient le démasquer. Il pouvait tuer une nouvelle fois. Une indiscrétion pouvait franchir le cercle du Conseil et alors tout serait perdu.

L'homme au grand chapeau, qui était responsable des robots, fit une proposition qui apparut géniale aux yeux de tous: "Remettre les robots en fonctionnement." Ceux-ci occupaient une infinité de salles et poursuivraient les recherches. On dirait qu'il était nécessaire de les faire fonctionner pour éviter qu'ils s'oxydent. On faisait, en agissant de la sorte, d'une pierre deux coups: tranquilliser ceux qui pourraient penser que les robots allaient de nouveau remplacer les hommes, éviter que surgisse le moindre soupçon en rapport avec le crime.

Une nuit, pendant que tous dormaient, les robots furent retirés de leurs salles et placés aux différents points stratégiques: thermes, restaurants, dortoirs, bref tous les endroits que l'homme devait fréquenter pour des raisons vitales.

Les membres du Conseil dormirent un peu mieux cette nuit-là.

Le lendemain matin, un brouhaha réveilla tout le monde. Les membres du Conseil furent les premiers à bas de leurs coussins d'air. On percevait un bruit métallique de roues, de ferraille, d'hélices, d'une troupe qui progressait vers la salle de réunion.

-Que se passe-t-il? -s'enquit le directeur, horrifié. Il songeait à quelque chose de monstrueux: que la nouvelle soit parvenue à la cité des usines et qu'elle ait déclenché la panique. Il se rendit compte que c'était impossible et se dit que les robots avaient capturé l'assassin et qu'ils l'amenaient par la peau du dos.

-Les robots ont organisé une chasse à l'assassin -annonça le petit homme, qui avait passé la nuit aux côtés du président.

-Personne n'a autorisé les robots à une telle chasse.

Le responsable des robots trembla des pieds à la tête.

-En tant que responsable des robots, vous aurez des comptes à rendre -déclara le président sur un ton mi-alarmé mi-violent.

-Cela fait un certain temps que les robots n'ont plus fonctionné et quelque chose a dû se dérégler dans leur contrôle. Je vais donner l'ordre de les immobiliser -répliqua le petit homme tandis que son chapeau tremblait comme s'il était ballotté par une vague.

Des gens commencèrent à apparaître, le visage bouffi de sommeil, des gens qui s'enquéraient de la cause de ce brouhaha. Une femme se plaignit de ce qu'un robot avait pénétré dans sa chambre à coucher et lui avait touché le visage.

Les robots s'étaient emparés des pièces du musée, notamment de vieilles bagnoles à roues, telles qu'elles apparaissaient sur les tableaux d'un peintre du vingtième siècle, grâce auxquelles ils se déplaçaient à grande vitesse. Un de leurs groupes s'était rendu à la salle des armures, s'en était emparé et, brandissant épées et hallebardes, il ratissait la forêt. Celui qui avait pénétré dans la salle d'aviation volait à basse altitude à bord d'hélicoptères, de soucoupes, de grands insectes métalliques, reproductions d'espèces désormais éteintes. D'autres s'emparaient des roues de moulins. Un robot de taille moyenne se livrait à des cabrioles sur une bicyclette à rétropropulsion.

Les résidents du musée, médusés, ne savaient que penser. S'agissait-il d'un simulacre de carnaval pour susciter l'intérêt ou plus vraisemblablement de la rébellion des robots? Jamais rien de pareil ne s'était produit au fil de la longue histoire du musée.

Soudain les robots furent frappés de paralysie. Ensuite, peu à peu, ils regagnèrent les salles qu'ils occupaient comme pièces d'exposition.

Il fallut fournir de fausses explications, remettre en place les pièces empruntées par les robots. On finit par établir un inventaire de toutes les pièces et on se retrouva avec une statue de trop. Un robot avait retiré du réservoir où on déversait le plâtre le corps d'un homme transformé en statue.

Après une longue délibération, le Conseil arriva à la conclusion que l'assassin dans sa fuite était tombé dans le plâtre ou s'était suicidé.

Ces messieurs de la direction quittaient déjà leurs sièges, monsieur le président ne transpirait plus à grosses gouttes, le brouillard avait dégagé leur visage, ils souriaient.

Le petit homme, qui n'avait pas élevé la voix lors de toute cette réunion, releva le bord de son chapeau et demanda:

-Et s'il ne s'agit pas du cadavre de l'assassin mais du corps d'une autre victime?

Ayant exprimé sa pensée, il se dissimula à nouveau sous son grand chapeau.

Un fin brouillard pénétra dans la salle de réunion et se mit à encercler les visages des personnes présentes.

Le premier recueil de SF de German PINIELLA, né en 1935, Poligafos , a été finaliste lors du premier concours DAVID, organisé sous les auspices de l'UNEAC en 1967. Le texte suivant, repris très souvent dans les anthologies internationales comme Primera antologia de la ciencia-ficcion latinoamericana (1970) ou représentatives de la littérature locale comme Cuentos cubanos (1974), voire dans ses propres sélections ultérieures (comme Otra vez al camino datant de 1971), en est extrait.

LES MONTAGNES, LES BATEAUX ET LES EAUX DES CIEUX.

Je m'appelle Juan, j'ai onze ans et suis orphelin de père. Tous mes amis ont un père et une mère. Je suis le seul du quartier à ne pas être comme eux. Il y a bien un petit garçon dont un oncle est mort mais un oncle ce n'est pas la même chose qu'un père.

Ma mère est très gentille avec moi et je sais qu'elle m'aime beaucoup. Elle croit toujours tout ce que je lui dis et elle ne me gronde jamais. Quand je lui ai parlé du bateau volant, elle a regretté de ne pas l'avoir vu elle aussi et m'a demandé de l'appeler la prochaine fois qu'il passerait pour qu'elle puisse le voir. Mon père s'est fâché quand elle m'a dit cela et il s'est mis à lui crier dessus en lui déclarant qu'elle ne devait pas faire attention à moi quand je commençais à raconter des bêtises parce qu'elle allait faire de moi un menteur. Ce qui se passe, en fait, c'est qu'en grandissant les gens cessent de voir certaines choses. Ce n'est, bien sûr, pas le cas de maman. Parfois, quand mon père était retenu plus tard à son travail, nous nous installions sur le seuil de porte et nous regardions les étoiles. Ma mère me racontait alors des histoires sur le ciel et les planètes; elle me disait qu'en traçant des lignes de certaines étoiles à d'autres on dessine des constellations, c'est-à-dire comme le corps d'un personnage dont les étoiles sont les bras, les yeux, etc. Je ne me souviens jamais des noms de ces figures mais je sais que

certaines ressemblent à des bateaux et d'autres à des montagnes et qu'il y en a même une qui ressemble à un cours d'eau. Nous passions parfois beaucoup de temps à regarder ces constellations mais, quand mon père rentrait, ma mère m'abandonnait pour aller lui préparer son repas et je ne voyais plus alors les montagnes ni les bateaux ni rien.

Ma mère me prévenait de ne rien dire de cela à papa, que c'était un secret à nous deux. Mais le jour où j'ai vu le bateau volant, je n'ai pas pu me retenir et je suis allé le lui dire sans me rendre compte que papa était à ses côtés. Ils ont alors commencé à se disputer et maman a même pleuré à cause de lui. Quand je l'ai vue pleurer, j'ai donné un coup de pied à papa et je lui ai dit que j'allais le tuer; lui, au lieu de me frapper, n'a fait que me regarder puis a quitté la pièce. Ce soir-là, avant d'aller dormir, maman m'a dit que ce n'était pas bien ce que j'avais fait et que mon père était très triste. Mais je savais que mon père jouait la comédie, qu'il voulait la tromper.

Les jours qui ont suivi, ils m'ont laissé faire tout ce que je voulais. Je pouvais même courir sans souliers dans le patio. Je savais qu'ils avaient un plan parce qu'un jour je les avais entendu dire dans la cuisine qu'ils allaient m'envoyer pendant un certain temps chez ma tante de La Havane. Mon père disait que c'était pour mon bien, que là-bas je pourrais jouer à tout ce que je voulais. Mais c'est parce qu'il était jaloux, parce qu'il savait que maman m'aimait plus que lui. Et je me rendais compte que mon père me détestait. Et moi je le détestais.

Je devais faire quelque chose pour qu'il ne me sépare pas de ma mère et je me suis assis dans le patio, pour réfléchir en-dessous de la frondaison du petit arbre. C'est à ce moment que j'ai découvert la boule.

Je ne sais pas comment elle est arrivée car je ne l'avais jamais vue jusqu'alors. Elle était comme du verre, brillait beaucoup et bougeait très vite. Elle roulait d'un côté à l'autre du patio, comme à la recherche de quelque chose et, peu à peu, elle s'approcha de l'endroit où j'étais. Sans

m'en rendre compte, je me suis levé et j'ai couru jusqu'au garage. Je savais que papa y avait rangé un hameçon pour ses parties de pêche et que je pourrais attraper la boule en l'utilisant, sans trop de difficultés.

Quand j'ai regagné le patio, j'ai marché très lentement pour ne pas l'effrayer. J'ai alors constaté que la boule était, elle aussi, en train de chasser. Il y avait sur le tronc du petit arbre un lézard, la tête tournée vers le bas. La boule devenait plus brillante au fur et à mesure qu'elle s'approchait de lui mais le lézard ne prenait pas la fuite, tout en gonflant sa collerette. Je ne sais pas pendant combien de temps j'ai regardé; la seule chose dont je me souviens est que le lézard a soudain disparu et que la boule s'est alors calmée, devenant plus grosse puis plus petite, comme si elle mâchait, et je pouvais même l'entendre broyer les petits os du lézard.

Quand j'ai lancé l'hameçon dans sa direction, il s'en est fallu de peu qu'elle me l'arrache des mains mais j'ai tenu bon et, au bout d'un moment, elle a cessé de bondir et de bouger. J'ai fini par pouvoir en faire le tour et la boule s'est retrouvée au fond de l'épuisette. En voyant sa luminosité augmenter et diminuer, je me suis rendu compte qu'elle était fort fatiguée. J'en ai donc profité et j'ai regagné la maison en courant pour la cacher.

Ma maison est une vieille maison qui a un grenier où on se rend en gravissant une échelle à partir du deuxième étage. C'est là que l'on conserve les vieilles affaires et parfois, quand mon père était à la maison, je m'y réfugiais pour jouer. J'y ai amené la boule et l'ai mise dans une ancienne boîte à souliers, après l'avoir tapissée d'ouate et de quelques chiffons pour qu'elle soit bien installée. Comme je ne savais pas si elle avait encore faim, je suis redescendu dans le patio et j'ai capturé deux ou trois lézards. Quand je les lui ai jetés dans la boîte, ils ont disparu de la même façon que celui qu'elle avait attrapé. J'ai alors eu une drôle de sensation dans ma tête. C'était comme si on me parlait mais je n'entendais rien. J'ai pensé

qu'on m'appelait et je suis descendu mais mon père et ma mère étaient en conversation dans la cuisine et ils se sont tus quand je suis entré. Ma mère s'est approchée de moi et m'a embrassé, en me demandant si je ne m'ennuyais pas seul à la maison. Je lui ai répondu que non et j'ai failli lui parler de la boule mais je me suis retenu parce que papa était présent et qu'il était capable de la mettre à la porte.

-N'aimerais-tu pas aller passer quelques jours chez ta tante? -m'a demandé papa.

-Je ne veux aller nulle part. Je suis très bien ici.

Maman m'a dit que là-bas je pourrais jouer avec mes cousins, faire du cheval et aller à la plage. Je lui ai demandé si elle m'accompagnait et elle m'a répondu qu'elle devait rester pour s'occuper de papa.

-Alors je n'y vais pas -ai-je dit à mon père.

-Tu dois y aller parce que ta mère et moi nous partons en voyage.

J'ai regardé maman et me suis rendu compte que c'était vrai. Papa l'emmenait avec lui et voulait m'avoir hors des pieds. Je suis sorti de la cuisine en courant et remonté au grenier. Je devais faire quelque chose. Je ne pouvais pas le laisser me voler ma mère.

Lorsque j'ai pénétré dans le grenier, la première chose que j'ai faite a été de chercher la boule. Elle ne se trouvait pas dans la boîte à souliers et j'ai pensé qu'elle s'était échappée mais je l'ai alors aperçue dans un coin. Elle avait atteint presque le double du volume qu'elle faisait quand je l'avais quittée et cela m'effraya beaucoup. J'allais sortir en courant quand j'éprouvai la même sensation qu'avant. Une impression très bizarre à l'intérieur de ma tête. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé que cela avait un rapport avec la boule. Je me suis approché d'elle et rendu compte qu'elle me parlait. Elle n'employait pas des mots mais ce qui était dans ma tête. Elle m'a remercié pour les lézards et m'a dit que sans moi elle serait morte de faim parce qu'elle n'avait presque plus la

force de chasser. Elle venait de loin et s'était perdue. Elle n'était pas venue seule mais ses compagnes étaient mortes lors de leur arrivée et elle ne savait plus quoi faire à présent. Je lui ai dit qu'elle pouvait rester si elle le voulait, que je continuerais à lui apporter des lézards, que nous pourrions être des amis et jouer ensemble.

J'ai profondément senti comme cette chose me manifestait sa reconnaissance et sa tendresse, en oubliant presque ce que m'avait dit papa. Je m'en suis soudain souvenu. Qu'est-ce que ma boule allait bien pouvoir faire pendant que je serais chez ma tante? J'ai alors pensé que, dans le pire des cas, je ne reviendrais plus jamais et qu'alors je ne reverrais plus ni ma mère ni ma boule. Elle a semble se rendre compte de mes pensées. Elle s'est mise à briller toujours plus fort au point que j'ai cru qu'elle allait éclater. La question est venue: pourquoi allaient-ils m'envoyer loin d'ici? C'était la première fois que je pouvais parler de mes problèmes à quelqu'un. Je lui ai raconté comment mon père voulait me voler ma mère et qu'il ne croyait jamais rien de ce que je lui disais. Il voulait maintenant m'envoyer chez ma tante pour être débarrassé de moi et alors nous n'allions plus pouvoir jouer ensemble et je ne pourrais plus lui apporter des lézards.

La boule a semblé grandir de plus en plus. Je sentais en moi la haine qui augmentait en elle à l'égard de mon père. "Tue-le, tue-le", disait la boule dans ma tête. Elle semblait vouloir tout casser. Elle était agitée dans son coin et détruisait, rien qu'en les touchant, les vieux chiffons et morceaux de bois à sa portée. "Tue-le, tue-le", répétait-elle. C'est alors que j'ai entendu qu'on m'appelait. J'ai dit à la boule que je revenais et je suis descendu en courant à la cuisine.

Papa et maman m'y attendaient, tout souriant.

-Nous avons réfléchi et pensons qu'il vaut mieux que tu viennes avec nous en voyage -dit papa.

Je savais que c'était un truc pour me tranquilliser. Nous

partirions probablement tous les trois jusqu'à La Havane mais, une fois là-bas, ils m'abandonneraient chez ma tante et gagneraient un autre endroit où je ne pourrais pas les retrouver. Je me suis dit qu'il valait mieux ne pas rouspéter. J'ai regardé maman et j'ai vu qu'elle était très contente. J'ai compris que papa l'avait complètement roulée.

-Je peux emporter ma boule? -ai-je demandé à papa.

-Tu n'en as pas besoin. Tes cousins ont toutes sortes de jouets.

-Ma boule n'est pas un jouet. Elle est vivante.

Mes parents se sont regardés et maman a baissé les yeux, cessant de sourire.

-Voilà que tu recommences à mentir -s'est écrié papa.

-Ce n'est pas un mensonge -ai-je dit en pleurant-. Je l'ai trouvée dans le patio et lui ai donné des lézards à manger, et si tu m'envoies à La Havane elle va te tuer.

Quand maman a entendu cela, elle a redressé la tête et dit à papa qu'il m'avait énervé et qu'il devait me laisser tranquille: j'avais probablement trouvé un objet quelconque dans le patio et ça me passerait.

-C'est bon, tu peux emporter ta boule -a-t-il dit.

Je ne pouvais pas y croire. Mon père me souriait et maman était aux anges.

-Viens la voir. Elle se trouve au grenier.

Papa ne se décidait pas mais maman lui a souri et lui a dit quelques mots à l'oreille.

-C'est bon, allons-y.

J'ai gravi les escaliers au pas de course et attendu papa au deuxième étage. Quand je l'ai vu venir et que je l'ai regardé dans les yeux, je me suis rendu compte qu'il m'avait dupé une fois de plus. Il ne croyait pas à l'existence de ma boule ni à rien d'autre. Il n'agissait de la sorte qu'afin de tromper maman.

-Tu ne crois pas que ma boule existe, n'est-ce pas?

-Mais si, mon garçon, mais si, bien sûr.

Mais je savais qu'il mentait.

"Boule, boule", ai-je pensé, "il ne me croit pas. Il m'a trompé."

-C'est ici? -a-t-il demandé en continuant à jouer le jeu.

-Non, c'est au grenier. Monte -lui ai-je dit-, là, par l'escalier.

Il est monté. Je l'ai suivi. Dès qu'il a pénétré dans le grenier, j'ai refermé la trappe qui y donnait accès. J'ai retiré l'escalier mobile. Je l'ai entendu m'appeler mais je n'ai pas répondu. Et c'est alors que j'ai perçu ma boule. Je l'ai sentie comme si c'était moi. "Tue-le, tue-le", disais-je. Lui courait à travers le grenier mais je sentais comme nous grandissions et brillions toujours davantage. "Tue-le", disait la boule. Mon père criait mais on n'entendait pas ses cris en bas. Et la boule et moi nous pensions "tuons-le, tuons-le, tuons-le".

J'ai soudain su que tout était terminé. Je n'irais plus à La Havane et mon père n'emmènerait plus maman. Je suis redescendu dans la cuisine et je l'ai trouvée en train de préparer le repas. Elle m'a demandé où restait papa et je lui ai dit qu'il arrivait. Je lui ai demandé d'aller sur le seuil de porte pour regarder les étoiles.

Nous sommes sortis et nous sommes assis comme nous en avions l'habitude. Elle m'a alors montré les montagnes, les bateaux et les eaux qu'il y a dans les cieux.

-Mami -lui ai-je dit-, demain je vais te montrer ma boule. Elle va beaucoiup te plaire.

Elle m'a serré contre elle, m'a embrassé et je me suis endormi.

Le texte suivant, "La Falla", variante d'un thème connu, est le fruit de la collaboration de Chely LIMA et de Alberto SERRET, collègues comme conseillers littéraires au "Sectorial de Cultura del Municipio Boyeros", et est extrait de leur recueil commun, Espacio abierto (1983). Les livres Tiempo nuestro et Monologo con lluvia de Chely LIMA (1957) ont été respectivement couronnés en 1980 du prix de poésie "13 de marzo" et du prix "David" du conte; elle est licenciée en Histoire de l'Université de La Havane. Alberto SERRET (1947), ingénieur civil de formation, compte en outre à son actif: Jaula abierta -couronné du prix de poésie "La Edad de Oro" en 1979-, Figuras soñadas y cantadas (1981) -honorablement classé lors du concours de l'Encuentro Nacional de Talleres Literarios en 1980- et Un dia de otro planeta (1986), recueil de SF.

LA FAILLE.

I.

Le médecin se penchait légèrement sur son équipement.

-Gladys, s'il vous plaît, faites entrer la personne suivante.

Une jeune fille aux grands yeux marrons apparut à la porte.

-Entrez et asseyez-vous.

La patiente prit place au bord d'une chaise tout en se tordant les doigts.

-Bonjour -dit-elle à voix fort basse.

-Bonjour. Dites-moi ce qui ne va pas.

-Docteur..., je suis venue parce qu'en me réveillant dans ma chambre il y a deux jours, j'ai senti que ce n'était pas ma chambre. Tout était pareil: les meubles, les livres, le linge..., mais je sentais qu'il y avait une différence. -Elle déglutit avec nervosité.- Ce fut pire ensuite: ma famille était celle de toujours, mais elle était différente.

Ce fut ensuite le cas de la maison, de la ville, de la classe où je poursuis mes études.

-A quoi est-ce dû, à votre avis? -demanda-t-il, intéressé.

Elle devint rouge comme une pivoine.

-Vous allez me rétorquer que je lis trop de science-fiction.

-Et c'est le cas? -demanda le médecin en souriant.

-Oui, mais...

-Ne soyez pas préoccupée et poursuivez votre récit.

-J'en suis arrivée à penser que, durant le sommeil, j'étais passée d'une dimension à une autre. Je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler des dimensions qui...

-Bien sûr, bien sûr, coupa-t-il. Et je lis, moi aussi, de la science-fiction.

-Eh bien, pour en avoir le coeur net, je me suis mise à la recherche d'un argument qui me prouve que j'avais raison, d'un détail qui varie d'une dimension à l'autre.

Le médecin cessa de trifouiller ses papiers et leva les yeux:

-Vous l'avez trouvé?

Elle resta pensive et, pendant quelques secondes, donna l'impression de ne pas avoir entendu la question, absorbée par les bruits de charrettes, d'oiseaux et de voix qui pénétraient à la salle de consultation par la fenêtre.

-C'est pour cela que je suis venue -finit-elle par dire tristement-. En fait, je n'étais moi-même pas très convaincue de toute cette histoire mais j'ai trouvé une faille et je me suis mise à douter.

-Une faille?

-Oui, vous savez ce que je veux dire: ce détail...

Elle recommença à se tordre les doigts.

-Allons, allons -lui dit le médecin pour la tranquilliser.

-Voilà -soupira-t-elle-: à l'université, nous avons un professeur de Littérature qui est la coqueluche de toutes les étudiantes. -Elle hésita un peu avant de poursuivre.- Il est jeune, bien fait de sa personne..., bref il est très beau? -Elle rougit à nouveau.- Je le regardais chaque jour de ma place. Son menton ainsi que son profil sont

parfaits... Je vous assure, docteur, qu'il était toujours rasé de près.

Le médecin attendait patiemment la suite:

-Et?

-Il se fait que hier il portait une barbe qui lui arrivait à la poitrine. -La jeune fille, affligée, secoua la tête.- Or une barbe ne pousse pas à ce point en une seule nuit, n'est-ce pas? Et il ne s'agissait pas d'une barbe postiche! J'ai failli me faire renvoyer de l'université pour avoir voulu le vérifier.

Il s'établit une pause au cours de laquelle tant le médecin que sa patiente firent mine de porter un ongle à leur bouche.

-Vous en avez parlé avec les autres étudiants? -s'enquit l'homme, qui reprit le premier la parole.

-Très prudemment.

-Et qu'est-ce que cela a donné?

-Tous leurs avis convergeaient pour prétendre que le professeur avait toujours porté la barbe. C'était la faille!

Le docteur regarda avec tendresse les efforts que la patiente faisait pour ne pas pleurer. Les yeux marrons étaient identiques à ceux de sa fille aînée.

-C'est un cas relativement bizarre et la seule chose qui est vraie, c'est que vous êtes fatiguée, fort fatiguée.

-Vous me croyez?

-Vous allez vous octroyer un petit repos de... quinze jours -annonça-t-il.

-Mais... et l'université?

-On va vous arranger cela avec un certificat. -Le médecin eut un petit rire discret.- Vous imaginez-vous un examen d'Histoire Universelle dans une dimension où Napoléon aurait gagné la bataille de Waterloo?

La jeune fille sourit et entreprit de se moucher.

-Allons, jeune dame, portez ce papier à l'infirmière: elle vous établira le certificat. Revenez me voir dans quinze jours, d'accord? -Avant que la patiente ne franchisse le seuil de porte, il ajouta-:

-Il va de soi que les lectures de science-fiction sont proscrites.

II

Le médecin s'éveilla avec une sensation inhabituelle et il parcourut du regard les objets de la chambre.

-Est-ce que j'aurais contracté la grippe?

-Mon Antonio chéri -appela sa femme-, le café.

L'épouse qui lui tendait la tasse fumante était la même, bien sûr, mais elle était simultanément différente. Comme c'était le cas pour sa maison, sa voiture, l'hôpital et Gladys, qui, ce matin, le regardait avec plus d'attention que d'habitude.

-Vous ne vous sentez pas bien, docteur?

-Rien de l'autre monde. Il semble que j'ai contracté la grippe.

-Voulez-vous une aspirine?

-Non, Gladys, je vous remercie. Faites entrer le premier patient.

C'était la jeune fille qui était venue le trouver, quinze jours plus tôt, avec son histoire de dimensions. Elle était rayonnante à présent.

-Comment allez-vous?

-Je me sens parfaitement bien, docteur. Grâce à vous.

-Et tous les symptômes ont disparu?

-Je me sens bien -soupira-t-elle, troublée, tout en jouant avec ses mains.- Comment ai-je pu imaginer le professeur de Littérature un jour sans barbe?

Le médecin eut un geste de complaisance et sourit aux yeux marrons de la patiente. Mais... ces yeux marrons étaient-ils en réalité aussi bleus que l'onde pure? N'avait-il pas précisément fait le rapprochement avec les yeux de sa fille aînée? Et sa fille, avait-elle bien les yeux marrons?

-Il y a quelque chose qui ne va pas, docteur?
-Non! Pourquoi?
-Vous êtes devenu si pâle!
-Ce n'est rien... Un peu de migraine. Avec votre permission, je vais prendre une aspirine.

Dans la pièce d'à côté, le médecin composa un numéro de téléphone d'une main fébrile.
-Marta? Marta, c'est moi. Je voulais te poser une question: de quelle couleur sont les yeux de Martica?
-De quelle couleur pourraient-ils être? -s'exclama sa femme, surprise-: Ils sont bleus! Pourquoi?

Le médecin regagna la salle de consultation en titubant. Il ne sut jamais comment il parvint à se débarrasser de sa patiente. Mais, se retrouvant seul, tout en regardant fixement un point sur le mur qui lui faisait face, il balbutia, consterné:
-Mon Dieu..., la faille!

Rosendo ALVAREZ MORALES (1935) est docteur en Sciences Physico-Mathématiques et travaille comme secrétaire scientifique à l'Institut de Météorologie local. Il a publié plusieurs récits dans 15 cuentistas, l'anthologie primée lors du concours "Casa de las Américas" en 1974, ainsi que deux recueils de nouvelles El nuevo canto de las sirenas et Juegos planetarios, comprenant des récits de SF policière. Le texte suivant, "Los Secuestros", est extrait de l'anthologie Cuentos cubanos de ciencia ficcion, sélectionnée par Juan Carlos RELOBA, pour Editorial Gente Nueva. Il s'agit peut-être du texte le plus "politique" de cette sélection, quoique le thème soit traité non sans humour.

LES SEQUESTRES.

Premier jour

Les vendeurs de journaux se précipitèrent sur la rue dans un grand brouhaha. L'information publiée dans le New York Times était sensationnelle. C'était ce que l'on appelle un "scoop" en langage de journaliste. L'affaire constituait la manchette de la "une": quinze financiers réputés de Wall Street avaient mystérieusement disparu tandis qu'ils tenaient une importante réunion sur les prix à imposer l'année suivante aux produits, après avoir analysé en profondeur les bénéfices obtenus lors de l'année précédente par les consortiums.

On pouvait lire après l'intitulé, en caractères plus gras que d'habitude, les détails de l'affaire: la réunion avait commencé à 13h30, à huis clos, dans la grande salle de conférences qui occupait le dernier étage de l'immeuble Rockefeller et la préposée reçut comme instruction de ne laisser personne les déranger sous quelque prétexte que ce fût. A 14h15, se déclara un étrange orage, dont les éclairs

se déchargèrent sur le paratonnerre de la terrasse de l'immeuble. Craignant une coupure de courant en pleine conférence, la préposée entrouvrit la porte et constata qu'il n'y avait plus personne autour de la table. Intriguée, étant donné que la salle n'avait pas d'autre issue que celle qu'elle surveillait, elle pénétra dans le local et y trouva en revanche tant les documents que les portefeuilles, à leur place habituelle, en face des fauteuils, ainsi que, dans certains cendriers, les cigares des magnats, encore fumants et à peine entamés. La disparition ayant été signalée en bonne et due forme, on vit débarquer le lieutenant Smith de la police de New York qui, en raison de l'importance des personnes impliquées et de l'étrangeté de l'affaire, devait ultérieurement la transmettre au Bureau Fédéral d'Enquêtes (FBI), qui entreprit l'enquête.

Deuxième jour

Extrait d'une colonne de la "une" du New York Times :

"Jusqu'à présent le FBI n'a pas pu découvrir l'endroit où se trouveraient les quinze hommes d'affaires qui ont disparu hier. La première hypothèse, selon laquelle ils auraient pu être désintégrés par un rayon, a été écartée étant donné qu'il n'y a pas le moindre indice tendant à prouver qu'un rayon aurait balayé la pièce."

Troisième jour

Autre extrait d'un article publié dans le New York Times :

"Nous avons pu apprendre, de source bien informée, que l'enquête menée conjointement par le Bureau Fédéral d'Enquêtes (FBI) et l'Agence Centrale de Renseignements (CIA) débouche sur l'hypothèse suivante: la disparition des quinze éminents hommes d'affaires, survenue il y a trois jours, serait liée à une nouvelle arme secrète, installée

par les Russes à Cuba et destinée à éliminer les personnalités de premier plan de notre Gouvernement, bien que l'on ignore la raison pour laquelle les castristes et les Soviétiques ont choisi comme premières victimes ces honorables citoyens. La même source nous apprend que notre représentant aux Nations Unies a reçu des instructions précises et drastiques de notre Gouvernement pour saisir le Conseil de Sécurité de l'incident. On a simultanément mis en état d'alerte les forces aériennes et navales de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN) ainsi que de tous les pays d'Amérique qui ont signé un accord militaire avec notre pays.

Quatrième jour

"Scoop" faisant l'objet de la manchette, pleine page, de la "une" du New York Times :

"L'interphone de la préposée de la HP Cie (Health and Power Company) a inexplicablement résonné hier après-midi. En ouvrant la porte de la grande salle de réunions, elle y a trouvé les quinze disparus, assis dans leur fauteuil comme si de rien n'était. Après s'être remise de ses émotions, elle a pu prévenir le FBI. Monsieur Howard Gambler, directeur du FBI, s'est déplacé en personne pour interroger les intéressés, qui n'ont pas pu lui apporter le moindre complément d'informations concernant leur mésaventure. On suppose que leur réapparition est liée à l'état d'alerte décrété pour nos troupes dans le monde entier. Il est indubitable que la panique qu'il a engendré dans les rangs des castristes et des Soviétiques a contribué à la libération de ces illustres hommes d'affaires, bien qu'ils aient probablement été soumis à un traitement à base de narcotiques qui leur a fait perdre la mémoire au sujet de tout ce qui leur est survenu lors des trois derniers jours."

Ce même quatrième jour

Rapport au Conseil d'Etat de la planète Altaïr relatif au contact avec des êtres pensants de la troisième planète du système 17 (ou système solaire):

"Conformément au Programme de Recherches Cosmiques, élaboré par notre Conseil Scientifique pour les cent prochaines années, nous avons concentré tous les surplus d'énergie et avons braqué notre rayon de télétransportation sur un point de la troisième planète du système 17, au moment où elle était la plus proche de nous. L'hypothèse, échafaudée sur base d'émissions radio et d'explosions thermonucléaires détectées sur une planète non-active, selon laquelle cette planète était habitée par des êtres évolués, a été confirmée par l'arrivée chez nous de quinze bipèdes parlants de configuration symétrique bilatérale. Après un huitième de révolution de la planète, notre machine à traduire a pu interpréter le langage des bipèdes et nous avons établi la communication.

Le choc du voyage surmonté, ils se sont mis à parler de sujets que nous n'avons pas pu appréhender, alors qu'ils étaient parfaitement traduits par la machine, précisément en raison du grand nombre de mots complètement inconnus que nous entendions et qui, transcrits littéralement, donnent plus ou moins ceci: "argent", "magnat", "trust", "politique des prix", "transactions", etc. Les bipèdes ont fait part de leur mécontentement quant à leur voyage sur notre planète. Ils ont allégué des "pertes sèches", autre mot dont nous n'avons pu comprendre la signification.

Au terme d'une révolution complète de la planète, les bipèdes ont commencé à réagir de façon bizarre. Primo ils ont obligé tous nos concitoyens qui vivaient dans l'édifice où on les avait logés à déménager, s'appropriant chacun quelque 800 mètres carrés d'espace pour usage personnel. Secundo ils se sont ensuite emparés chacun de trois transporteurs personnels, d'une couleur différente, de telle sorte qu'ils les utilisent l'un après l'autre et qu'il en reste toujours deux en stationnement. Tertio ils ont sollicité chacun quatre femelles pour s'occuper des travaux ménagers sans se rendre compte qu'ici ils sont pris en charge par des robots. Quarto, en leur faisant visiter la ville, nous sommes passés à proximité de l'entrepôt du combustible jaune pour la production d'énergie et ils ont sauté à bas du transporteur en commun, au péril de leur sécurité biologique, couru jusqu'au métal et, tout en faisant des bonds et en se livrant à des pirouettes, ils criaient "de l'or", que nous suposons être le nom du métal jaune sur leur planète. Pour leur faire quitter l'entrpôt, il a fallu recourir aux rayons téléhypnotiques.

Après avoir effectué une analyse en profondeur de cette situation, le Conseil Scientifique comprend que les bipèdes de la troisième planète n'ont pas atteint un stade d'évolution suffisant pour prendre contact avec d'autres mondes et, par conséquent, nous vous suggérons de les renvoyer à leur lieu d'origine le plus tôt possible. Pour éviter des problèmes ultérieurs, nous suggérons également d'effacer de leur esprit toutes les images enregistrées ici durant leur séjour.

Approuvé à l'unanimité, ce rapport est contresigné par tous les membres, à un sixième de révolution de la planète et aux 17/25 de la rotation autour du centre du système (...)."

Réponse (ce même quatrième jour) du Conseil d'Etat de la planète Altaïr au Conseil Scientifique relativement aux bipèdes de la troisième planète du système 17:

"Après avoir lu et analysé votre rapport, on en a débattu et, au terme d'un vote, votre proposition a été adoptée à l'unanimité pour exécution immédiate.

(Signé:) Le Président du Conseil d'Etat."

Daina CHAVIANO, née à La Havane le 19 février 1957, compte déjà plusieurs oeuvres de SF à son actif: Los Mundos que amo , avec laquelle elle obtint le Prix "David" en 1979; Amoroso planeta ((1983) -recueil de 12 nouvelles dont est extraite "Amoroso planeta" et dont la revue française ANTARES avait publié "La Dama del ciervo" et "Niobe", respectivement dans ses numéros 17 et 19- et Historias de hadas para adultos (1986), recueil de 3 novellas. Licenciée en philologie anglaise, elle a encore été finaliste du concours de poésie organisé en 1984 par la célèbre revue mexicaine PLURAL avec son livre Confesiones eroticas y otros hechizos , tout en collaborant, notamment comme critique, à diverses publications tant cubaines qu'étrangères.

PLANETE AMOUREUSE.

> Elle s'agita. Quelque chose avait perturbé son équilibre et sa nature la poussait à le rétablir. Elle était sourde, aveugle et muette mais percevait et s'exprimait mieux que pourvue des cinq sens.. Elle trembla doucement. Après le chaos, vient l'ordre et, après l'ordre, le chaos.

On distinguait vaguement deux rangées de végétaux à l'horizon. Des végétaux et non des arbres parce qu'il était évident que les éponges rondes qui poussaient à ras de terre n'étaient pas des arbres ni, encore moins, des animaux.

Des oiseaux au plumage fantastique et aux ailes pourvues de ventouses adhéraient à la fusée, rendant la vision malaisée par le hublot de la proue. Ils semblaient fascinés par la silhouette de la femme qui les observait depuis l'engin arrivé récemment des cieux. Ils s'appelaient en poussant des cris inarticulés et d'autres oiseaux, répondant à l'appel, affluaient du bois proche pour examiner l'inconnue dans son énorme oeuf métallique.

Une demi-heure plus tard, le tumulte avait cessé. Les

oiseaux s'en allèrent et Vie put admirer la prairie. Elle enfila ensuite son scaphandre et sortit.

La prairie s'étendait aussi loin que portait la vue. Des groupes d'éponges rouges parsemaient l'herbe bleue de leur coloris. C'est parmi elles que les oiseaux de l'endroit construisaient leurs nids.

Vie ne prit cependant pas le temps de contempler le paysage. Une avarie était survenue à son vaisseau et elle se mit à la recherche du seul élément qui permettrait de réparer: des diamants. En s'aidant du détecteur, il serait facile d'en trouver.

Elle marcha au hasard, évitant la proximité des végétaux. Un liquide épais et jaunâtre, dont se nourrissaient les oiseaux, pétillait entre leurs pores en bruissant agréablement.

Devant elle s'ouvrait la large vallée bordée d'énormes rochers et, pleine d'espoir, elle s'en approcha. Le bruit d'un animal qui s'ébrouait dans son dos la fit s'arrêter. En se retournant, elle découvrit une licorne.

La femme et la bête s'observèrent pendant quelques instants, aussi surprises l'une que l'autre.

"Je dois être devenue folle", songea Vie, épouvantée. "Où ai-je été chercher qu'il existe des créatures mythologiques dans l'espace?"

"Elle est étrange... Belle...", se dit la licorne dans sa propre langue.

Aucune d'elles n'entama une manoeuvre d'approche; mais aucune d'elles ne fit, non plus, mine de fuir.

La licorne était un animal d'un gris bleuté et aux yeux tellement doux, qu'ils semblaient pleins de larmes. Vie put à peine soutenir son regard. Sa corne était cependant encore plus belle que sa tête ou son pelage: c'était une pointe striée de cristal qui brillait de mille feux sous les rayons du soleil.

Un bruit rompit l'enchantement mutuel. Deux autres licornes sortaient en trottant d'une grotte.

-Qu'est-ce que c'est? -demanda l'une d'elles.

-Je ne sais pas, mais c'est beau -répondit l'autre.

Les nouvelles-venues firent le tour de Vie, l'examinant sous toutes les coutures avant de faire demi-tour et de se mettre à galoper en direction de la prairie.

La licorne d'un gris bleuté lui lança un dernier regard et poussa un profond soupir. Elle se mit ensuite à galoper derrière les autres.

Incapable pendant quelques instants de prendre la moindre décision, Vie les regarda se perdre derrière un bouquet d'éponges. Elle finit par recouvrer ses esprits et résolut de regagner le vaisseau.

Après avoir ôté son scaphandre, elle prépara son repas. Pendant qu'elle mangeait, elle ne cessa de penser à cette étrange rencontre, dont elle mettait encore la réalité en doute.

Elle entendit soudain le bourdonnement de l'émetteur-récepteur et alla prendre position en face du tableau de contrôle.

-Titan à Zodiaque, répondez...

-Zodiaque à Titan, je vous capte parfaitement... -répondit-elle.

-Nous terminons les calculs. Nous pourrons vous rejoindre dans cinq jours terrestres.

-C'est bon -soupira-t-elle avec soulagement-. Les coordonnées ne posent pas de problèmes?

-Aucun. Nous avons modifié notre cap hier. Tout est en ordre. Dans quelles conditions te trouves-tu?

-Eventualité de type quatre. J'ai de la nourriture et de l'eau pour deux mois. Il me reste 2/3 du carburant. La planète ne semble pas dangereuse. Du moins, je n'ai vu que de la vie végétale et animale, cette dernière de type B... Je n'ai pas vu d'êtres intelligents ni découvert de traces d'eux... Mon problème est une avarie au système d'équilibre gravitationnel. J'ai besoin de diamants pour remplacer les pièces endommagées.

-Bon, ne te mets pas martel en tête si tu ne parviens pas à en trouver. Nous en avons une provision. Un seul conseil:

essaie de rester à bord du vaisseau. Souviens-toi que cette planète n'a pas été explorée.

-Il n'y a aucun danger. Et comme je ne peux pas rester cinq jours à me croiser les bras, j'envisage de l'explorer. Je trouverai peut-être quelque chose d'intéressant.

-Comme tu veux. Tu es responsable de ton propre équipage... Une dernière question: où en es-tu au point de vue oxygène?

-Pas de problèmes. L'atmosphère de la planète est de type terrestre et je dispose de deux stérilisateurs... Me recontacterez-vous?

-Seulement quand nous serons en orbite, pour localiser ta position.

-Rien d'autre.

-Non. Nous te souhaitons équilibre et santé.

-Equilibre et santé.

-Fin de la communication.

-Terminé.

Vie déconnecta les appareils puis se rejeta en arrière dans le fauteuil. Elle fit mentalement l'inventaire des instruments d'exploration dont elle disposait à bord. Il n'y en avait pas beaucoup car le "Zodiaque" n'était pas un vaisseau d'exploration mais de surveillance. Cependant, grâce à sa manie d'empiler tout ce qui pouvait lui être utile, à elle et aux accidentés qu'elle ne manquait jamais de rencontrer en cours de route, elle possédait un équipement d'exploration rudimentaire.

Elle se leva et descendit dans la soute. Elle y trouva ce qu'elle cherchait: un bioradar pourvu de son détecteur acoustique, le convertisseur de matière-énergie et une microcaméra qui pouvait simultanément jouer le rôle d'émetteur-récepteur. Elle n'avait pas besoin de ce dernier mais il lui fut impossible de le séparer de l'autre pièce d'équipement. Elle finit par hausser les épaules et emporta l'ensemble. Elle se mit ensuite à la recherche d'un sac à dos et y entassa des tubes nutritifs. Elle n'emmena pas de réserves d'eau car le convertisseur de matière-énergie pouvait la ravitailler en cas de nécessité.

Elle quitta le vaisseau puis progressa pendant une heure à travers la plaine en ne s'arrêtant qu'au bord de la vallée, où elle déposa son équipement sur le sol et se mit à travailler.

Elle installa d'abord le bioradar à proximité de rochers où poussaient des éponges et régla de façon optimale le compteur biothermique; ensuite, elle réalisa la même opération, à une certaine distance, avec le détecteur acoustico-cellulaire. Elle consulta ensuite les deux cadrans... Et elle fronça les sourcils, déconcertée: les paramètres ne coïncidaient pas.

Elle fit mine de se gratter la tête mais sa main heurta le casque. Cet incident lui remit les idées en place.

"Il ne peut y avoir qu'une solution", conclut-elle. "Le détecteur acoustique a enregistré un autre organisme vivant à proximité des éponges. Peut-être s'y trouve-t-il un de ces nids d'oiseaux qui abondent tellement dans la vallée."

Elle passa soigneusement en revue le massif d'éponges mais n'y trouva rien. Elle considéra, indécise, la masse spongieuse. L'herbe ne pouvait pas être à l'origine de ce phénomène anormal puisque le détecteur acoustique était pointé vers le haut, en direction des rochers...

-C'est cela! -s'exclama-t-elle, en ouvrant les yeux.- Ce sont les rochers!

Elle consacra le reste de l'après-midi à photographier et à ausculter les organismes récemment découverts. Elle rassembla tous les renseignements possibles et remit leur analyse complète au lendemain.

Mais ce n'est pas ce phénomène-là qui fut le plus curieux. Les échantillons d'eau, d'air et de terre recueillis révélèrent inexplicablement un taux extrêmement bas, voire presque nul, de microorganismes.

A la tombée de la nuit, elle ouvrit le sac à dos, en retira deux tubes nutritifs et fit fonctionner le convertisseur de matière-énergie, qui lui fournit aussitôt de l'eau. Quand elle eut fini de manger et de boire, elle s'installa pour dormir. Elle disposa ses appareils près

d'elle, non sans avoir pris la précaution de brancher l'alarme du détecteur, pour l'éventualité où une bête approcherait.

La nuit se déroula sans incidents, à l'exception d'un étrange cauchemar, dont elle ne devait pas se souvenir par la suite.

> Elle frissonna à nouveau. Tout devait être harmonieux mais l'équilibre s'était altéré et il était de son devoir -c'était indispensable- de le rétablir. Ordre, équilibre, harmonie: vie, amour, évolution. Quelque part, quelque chose s'effritait; cela resurgissait ailleurs. Elle se secoua avec inquiétude. Elle devait favoriser son propre besoin. Le cycle naturel ne pouvait pas attendre.

Le lendemain matin, Vie déjeuna tranquillement avant de débrancher l'alarme du détecteur et, alors qu'elle s'apprêtait à poursuivre l'analyse des roches, elle entendit des pas derrière elle.

-Ah! Te voici à nouveau? -dit-elle en souriant.

-Que tu es belle! D'où es-tu? -demanda la licorne.

-Je jurerais que tu me parles mais je ne comprends pas ta langue.

-Pourquoi chantes-tu dans cet étrange langage au lieu de me répondre? -soupira la licorne.

-Je suis désolé, ma jolie, mais je dois travailler. Aussi, si tu n'y vois pas d'inconvénients, retourne à tes jeux et laisse-moi.

-Elle me tourne le dos! Oh, pauvre de moi...

Vie se retourna pour la regarder.

-Allons, pourquoi ne cesses-tu pas de chantonner?

> -Sage Sris, où es-tu?
>
> -Pas très loin, Slany. Que désires-tu?

-J'ai besoin de te parler. Pourquoi ne viens-tu pas? Je dois te montrer quelque chose.
-Je suis à toi dans un instant.

-Ah! Tu as fini par te taire! -déclara Vie à la licorne quand elle finit par se rendre compte que cette dernière ne proférait plus le moindre son depuis un moment.

La licorne ne répondit pas. Elle continua à observer Vie avec une expression mélancolique tandis qu'elle retournait à ses appareils.

Un instant plus tard, on perçut le trot sourd de Sris. Mais Vie ne prêta pas la moindre attention au pas majestueux de la licorne noire.

-Que désires-tu me montrer? -demanda cette dernière.
-Cela..., elle... -bégaya Slany.

Sris observa la femme avec attention.

-Elle est..., elle semble..., elle est... -murmura Sris, sans parvenir à aucune conclusion.
-Belle -compléta Slany.
-Etrangère -précisa finalement le vieux Sris.
-Peut-être a-t-elle quelque chose d'étranger -admit Slany-, mais c'est une belle étrangère.
-C'est tout ce que tu voulais me montrer?

Slany semblait étourdi. Sa belle corne de cristal se mit soudain à lancer des éclairs.

-JE L'AIME! -cria-t-il, épouvanté et euphorique à la fois.

Son cri sauvage se répercuta dans la plaine. Vie leva les yeux, un peu effrayée.

-Tu ne peux pas l'aimer -répondit tranquillement Sris-. Cela va à l'encontre de la deuxième loi.
-Je le sais bien mais la troisième loi m'attire vers elle.
-Tu sais bien qu'on ne peut déroger à une loi d'ordre inférieur si ce n'est par une loi d'ordre supérieur.
-Ah bon! Mais qu'importe? C'est mon problème et je ne peux l'éviter.
-Cela va à l'encontre de l'évolution -dit sentencieusement Sris.

Slany regarda autour de lui, subitement alarmé.

-Pas encore! -murmura-t-il. Je dois d'abord apprendre à l'aimer..., et elle à m'aimer.
-Par Jupiter! Pourquoi n'allez-vous pas discuter ailleurs?

Les deux licornes sursautèrent. La femme les regardait, le visage empreint d'une légère contrariété.

-Vous pourriez...

Mais elle ne parvint pas à formuler sa suggestion.

Quelque chose avait attiré l'attention de la femme et les deux licornes se retournèrent pour voir de quoi il s'agissait... Oui. C'était finalement arrivé.

La petite sphère sombre progressa en direction de l'animal noir et ne s'arrêta qu'à proximité de son visage.

Sris entonna un beau et dernier hymne à la vallée où il vivait, avant de s'approcher de la sphère.

Tandis qu'il le faisait, Vie était paralysée d'étonnement et d'épouvante.

"Ce n'est pas vrai! Je dois être en train de rêver...", se dit-elle.

La licorne gris bleu restait là, immobile, en face d'elle. La petite sphère sombre flottait tout près, seul témoin de la disparition de la licorne noire.

Slany regarda Vie un instant avant de s'éloigner d'un pas lent et triste. Peu après, la petite sphère se volatilisa.

Vie se laissa tomber dans l'herbe. Elle se serait volontiers grattée la tête mais le maudit casque l'en empêchait. Elle en défit les sangles d'un geste rageur et le retira.

"Je n'ai pas besoin de me protéger contre les stupides virus...!"

Elle ferma les yeux et tenta de se calmer.

"Voyons. Ces deux animaux chantaient... Chantaient-ils?..."

Elle ouvrit les yeux. Elle n'en fut soudain plus aussi sûre.

"Bah! Ce qu'ils faisaient était chanter ou hurler ou miauler... Je ne sais pas comment on pourrait qualifier cela

mais il est indubitable qu'ils ne pouvaient pas être en train de parler... Tous deux chantaient et moi je me suis retournée comme une idiote pour leur demander de se taire. C'est alors que je l'ai vue. Elle n'est pas apparue brusquement mais progressivement. Elle a pris forme peu à peu jusqu'à sembler... matérielle. Ensuite, la licorne s'est approchée. Elle ne s'est pas écroulée, foudroyée par un rayon, n'est pas devenue invisible, ne s'est pas métamorphosée en quelque chose de différent. La licorne a été absorbée par la sphère. Absorbée. Et si rapidement que je n'ai pas pu le remarquer. Sa corne a disparu d'abord, puis sa tête, puis son corps. La sphère l'a.... l'a engloutie et la licorne n'a pas résisté. Elle a provoqué sa propre mort en touchant la sphère avec sa corne. Et, de surcroît, elle le savait! Elle savait qu'elle mourrait. Elle a entonné son plus bel hymne. Elle a présidé à ses propres funérailles et n'a pas fait mine de résister. Elle n'a rien fait pour fuir... Pourquoi n'a-t-elle pas lutté pour sa vie? Pourquoi a-t-elle touché la sphère si elle savait qu'elle mourrait? Pourquoi n'a-t-elle pas tenté de fuir? Pourquoi? POURQUOI?..."

Elle se releva, tremblant, et entreprit de rassembler les appareils. Elle n'était pas très effrayée mais désirait atteindre le vaisseau le plus tôt possible.

Elle termina de ranger ses affaires et se mit en route sans absorber quoi que ce soit. Loin, très loin sur la plaine, se dressait la silhouette protectrice de son vaisseau; chemin faisant, elle se promit de ne plus le quitter.

Le soir tombait mais elle ne vit aucun être vivant. Les licornes, qui folâtraient de ce côté, avaient disparu.

Elle arriva à proximité du vaisseau et s'apprêtait à y monter quand il se produisit un léger tremblement de terre. Elle marqua un temps d'arrêt, attendant qu'il augmente en intensité ou se répète; mais il ne se produisit ni l'un ni l'autre. Elle agrippa alors l'échelle mais, guidée par un inexplicable instinct hérité de ses ancêtres, regarda vers

le haut avant d'entreprendre l'ascension. Une petite sphère sombre, voletant comme un papillon, se laissait bercer par la brise.

Horrifiée, elle s'écarta de la fusée et recula.

"Elle me cherche", se dit-elle.

Elle balaya les environs d'un coup d'oeil. Sans réfléchir plus longuement, elle se mit à courir en direction des rochers. Presqu'aussitôt, l'air se mit à vibrer dans ses oreilles et, folle de terreur, elle regarda par dessus son épaule. La seule chose dont elle devait se souvenir, c'était qu'avant de tomber évanouie elle avait vu disparaître les supports du vaisseau, absorbés par la petite sphère...

D'étranges stimulants avaient surgi dans sa conscience. Elle percevait des besoins confus et d'amers désirs. Des rêves d'autrui se matérialisèrent dans son subconscient, la torturant; mais elle ne put rien faire pour les favoriser. Elle ne pouvait pas aller à l'encontre de l'évolution. De toutes façons, elle aussi souffrait.

Elle n'était cependant pas un être humain bien qu'elle ne fût pas non plus une bête. Une créature primitive, dotée de peu d'intelligence, l'aurait appelée dieu ou déesse mais elle était plus que cela. Les dieux -s'ils avaient été réels- n'auraient qu'existé; elle, de surcroît, était vivante.

L'aube se levait quand Vie rouvrit les yeux. Elle se sentait très faible et son esprit conservait une désagréable sensation de vide.

Indifférentes à tout désir ou à toute affliction humaine, les étoiles continuaient à émettre leurs signaux de lumière aux quatre coins de la Galaxie. Etendue dans l'herbe, la jeune fille vit les constellations se diluer à la clarté

montante du jour nouveau. Elle resta ainsi un bon moment avant de se relever et de parcourir du regard les alentours.

Solitude et quiétude.

Le sol brûlé lui rappela la perte du vaisseau. Il ne restait que les traces de son atterrissage, sur la déclivité, à quelques pas d'elle. Elle vérifia le fonctionnement de son convertisseur de matière-énergie, dont dépendait sa survie et elle se mit ensuite en marche sans destination précise.

Elle ne pouvait qu'attendre. Attendre et tenir le coup pour les trois jours qui restaient avant l'arrivée du "Titan".

A présent, elle ressentait tout le poids de la solitude.

Elle remarqua pour la première fois le léger parfum qui flottait dans la vallée. Son contact frais et doucereux lui flatta les narines et s'empara de ses sens.

Elle soupira.

Sans cesser d'observer le ciel, comme si l'autre vaisseau allait par miracle apparaître plus tôt que prévu, elle progressa dans la vallée. Elle l'avait déjà traversée -trois, quatre, cinq fois?- depuis son arrivée mais en parcourant toujours la même zone.

Elle approchait maintenant d'un endroit exceptionnellement tranquille et silencieux. D'étranges écheveaux fibreux s'élevaient jusqu'aux nuages, défiant toutes les lois de la gravitation universelle.

"Jean et les haricots magiques", se dit-elle en se souvenant d'un conte pour enfants.

Une illustration de l'histoire lui revint en mémoire. Un enfant redescendait le long de l'écheveau, en emportant les trésors qu'il avait volés au géant endormi: une poule aux oeufs d'or et une harpe magique.

-Allons, petite poule, ponds-moi un oeuf d'or! -ne put-elle s'empêcher de murmurer tandis qu'elle tentait d'apercevoir le sommet de l'interminable écheveau.

Elle se repentit presqu'aussitôt de l'avoir dit. Une silhouette ailée descendait des nuages, tout en rebondissant

le long de l'écheveau.

Elle passa près de Vie à grande vitesse, avant de se poser sur un arbre proche. Son corps paraissait fait de lambeaux. Il était court, petit et dégageait une douce luminescence. A chaque mouvement de l'air, il tintait délicatement et les rubans cristallins qui le constituaient s'agitaient au moindre souffle de brise, lui donnant l'aspect d'un être surgi d'un rêve ou d'un conte de fées.

Soudain, un bruit, semblable à celui de la mer à l'intérieur d'un coquillage, fit irruption dans l'esprit de Vie.

-Tu as fini par venir -murmura l'écho.

Vie secoua la tête et regarda, étonnée, l'être ailé qui, impassible, l'observait de son arbre.

-Tu me parles? -demanda-t-elle, en s'adressant à la silhouette à moitié transparente.

-Je ne suis pas en train de parler. Je ne possède pas de gorge. C'est l'apanage des seuls oiseaux et licornes.

-Ah oui, je sais. C'est de la télépathie.

-Ce n'est pas ça non plus. La télépathie est une émission directe, captée par un récepteur mental , qui ne la transforme pas, car il la comprend grâce à des images et des souvenirs induits. Dans mon cas, il s'agit d'une interprétation mentale.

-Je ne vois pas la différence.

-La télépathie est le degré le plus superficiel de la transmission de pensée. L'interprétation mentale requiert une plus grande maîtrise de l'esprit.

-Mais je ne suis pas...

-Tu y parviens grâce à moi. Je connais les centres vitaux de l'interprétation et je sais comment les activer. Les licornes, par exemple, ne sont que des télépathes du premier degré.

-Les licornes? Peut-être parlent-elles également?

-Parfaitement mais elles ne peuvent transmettre leurs pensées à des êtres d'autres espèces que si elles disposent d'un brahm.

-Qu'est-ce qu'un brahm?
-Une créature comme moi.

Elle resta songeuse pendant quelques instants et finit par dire:
-Je crois que l'une d'elles a besoin d'un brahm pour le moment.
-Nous sommes parfois très occupés et ne pouvons servir d'interprètes.
-Les licornes sont donc moins intelligentes que vous?
-La télépathie n'est pas un signe d'intelligence, pas plus que ses degrés. Ce n'est qu'une question... d'intérêt pratique.
-Quel intérêt pouvez-vous avoir à la développer?
-Nous devons veiller à ce que les lois soient bien interprétées. Sans quoi, la 2 cessera de régir et nous disparaîtrons.

Vie fut estomaquée par la réponse.
-Allons -répondit-elle quand elle se fut ressaisie-, si vous vous exprimez toujours par énigme à l'adresse de ceux qui doivent respecter les lois, je crois que personne ne les comprendra.
-Tu dis cela parce que tu ne connais pas les lois.
-Non, je ne les connais pas et je ne sais pas non plus pourquoi la 2 est tellement importante qu'elle doit continuer à régir. A régir quoi?
-La vie? Est-il possible que tu ne saches pas cela?
-Sur ma planète, les chiffres ne servent qu'à résoudre des équations. Ils ne régissent rien. Nous vivons en respectant nos lois, pas nos chiffres.
-Comment est-il possible que vous viviez alors? -s'émerveilla le brahm-. Si le 2 ne régit pas sur votre monde, comment pouvez-vous respecter les lois?
-Je te répète que les lois sont indépendantes des chiffres.
-Peut-être n'existe-t-il pas deux sexes sur ton monde?
-Bien sûr que si. Mais quel est le rapport avec les lois?
-Le 2 est la perfection. Les sexes qui perpétuent une espèce sont au nombre de deux. Les soleils qui illuminent notre

monde sont au nombre de deux. Nos yeux sont au nombre de deux. Les membres des êtres rationels et des bêtes existent par paires: deux ou multiples de deux... Sans le 2, le développement et, par conséquent, la vie n'est pas possible. Le nombre minimal d'éléments à s'unir pour que la matière croisse ou se transforme est de deux. L'union et donc l'évolution se compose au minimum de deux éléments. L'atome le plus simple de l'Univers est également constitué de deux éléments...
-Attends! -l'interrompit-elle-. Depuis mon arrivée, je n'ai rien vu de semblable à une cité et encore moins à un laboratoire. Comment avez-vous vérifié pour les atomes?
-Vérifier? -s'étonna le brahm-. Il n'est pas nécessaire de vérifier quoi que ce soit. Nous l'avons toujours su.
-Il n'est pas possible de connaître le nombre d'éléments d'un atome comme ça! Ce n'est possible qu'après formulation mathématique, des expériences ou... en le voyant.
-Je te répète qu'il n'est pas nécessaire de vérifier quoi que ce soit. Ne faisons-nous pas partie de la nature? Ne sommes-nous pas constitué de la même matière que le reste de l'univers?
-Cela n'explique rien.
-Cela explique tout.

Ils se considérèrent en silence.
-Tes sens sont différents des nôtres -finit-il par dire-; certains d'entre eux, du moins. C'est pourquoi tu ne comprends pas non plus l'importance des lois.
-Auxquelles te réfères-tu?
-A trois d'entres elles, sans lesquelles la 2 serait frappée de nullité et l'évolution sur notre monde réduite à néant.

Vie secoua la tête, sans comprendre.
-S'agit-il de lois biologiques ou sociales?

Le brahm hésita avant de déclarer:
-Il s'agit d'un mélange des deux. Elles doivent s'appliquer à l'instinct naturel des habitants de la planète en fonction de leur comportement social. Si leur application n'avait pas été rendue obligatoire, nous serions tous morts.

-Pourquoi?
-Parce qu'il s'agit de lois de survie.

Vie fronça les sourcils, ne comprenant toujours pas, et le brahm poursuivit son explication:

-Notre monde est la planète la plus amoureuse de toute la Galaxie. C'est quelque chose que nous savons bien que nous ne l'ayons jamais vérifié, comme tu dis. Il existe depuis les origines trois lois qui nous protègent contre nos propres instincts...

-Je ne comprends pas quel danger l'amour peut présenter.

-Il peut en présenter un et un très grand. Si tu aimes sans discrimination à tel point que tu ne distingues pas qui est réellement l'être aimé, tu cours le risque de t'auto-détruire. Si les licornes aimaient les oiseaux et que les oiseaux aimaient les brahms, les espèces de la planète finiraient par s'éteindre. Nous n'aurions plus de descendance. C'est ce qui justifie la deuxième loi.

-Quelle est-elle?

- Je respecte l'égalité biologique.

-Et personne ne la transgresse?

-Cela arrive parfois...

-Et quelle est la troisième loi?

- J'évite ce qui m'est semblable parce que cela me limite; je recherche ce qui est différent parce cela m'enrichit.

-C'est absurde! Elle contredit la deuxième loi.

-Absolument pas. La deuxième loi se réfère à l'instinct de procréation des espèces tandis que la troisième en appelle à l'intellect. L'évolution animale a besoin de la deuxième loi; sans elle, les espèces s'éteindraient. Mais ce qui apparaît bénéfique dans un cas, peut être préjudiciable dans un autre. Le développement de l'intelligence ne pourrait pas être maintenu si la troisième loi n'existait pas car, avec elle, seules la nouveauté, la rénovation constante sont les causes du développement. Quant à la première loi...

Un bruit soudain derrière eux interrompit le dialogue.

-Ma belle, je te cherchais! -dit la licorne de sa voix

chantante.

-Il s'adresse à toi -dit le brahm à Vie.

-Je le sais. Mais je ne comprends pas ses paroles quoique...

Elle n'acheva pas car elle eut l'impression que toute sa boîte crânienne se fissurait. Un vent froid balaya sa surdité mentale.

-Sris ne peut plus me réprimander parce que je veux être près de toi -murmura la licorne.

Vie frissonna en se souvenant de l'étrange mort.

-C'est épouvantable -dit-elle-. Je ne sais pas comment vous pouvez vivre ici.

-Que dis-tu? -cria Slany.

-Tu es folle! - s'exclama le brahm.

-Aucun autre monde de la Galaxie n'est aussi beau que le nôtre -chanta le licorne.

-Votre planète est horrible! -s'exclama Vie, hors d'elle.

-En vérité, tu es une créature étrange -dit la licorne-. Je ne sais pas comment je peux t'aimer.

-M'aimer? -interrogea-t-elle dans un murmure.

-Tu vas à l'encontre de la deuxième loi! -s'exclama le brahm, horrifié-. Sais-tu à quoi tu t'exposes par cette transgression?

-Je n'ai rien transgressé -protesta Slany.

-Le désir est la première phase de la transgression d'une loi.

-Il n'est pas encore consommé -souligna la licorne. Et elle ajouta avec tristesse-. Et je ne crois pas qu'il sera jamais consommé: elle ne semble pas éprouver le même sentiment.

-Bien sûr que non! -s'exclama Vie, avec vivacité-. Comment pourrais-je aimer une bête même si elle était la meilleure des créatures?

-Slany n'est pas une bête!

L'indignation du brahm l'ébranla.

-Et qu'est-il alors? -demanda-t-elle timidement.

-Ne vois-tu pas qu'il parle, sotte? Ne vois-tu pas qu'il peut aimer?

-Son apparence... -commença le femme mais elle n'alla pas plus loin.

"Oh, je suis stupide!", songea-t-elle. "J'ai tout le temps été la proie de mes préjugés. Qu'importe l'apparence extérieure à l'intelligence? C'est l'esprit qui rend un être rationnel, pas son corps. Ne suis-je pas moi-même un animal pourvu de raison?... Comment ai-je pu raisonner de la sorte?"

-Je regrette -se lamenta-t-elle-. Je regrette, Slany.

-Cela n'a pas d'importance -répondit-il tristement.

Vie l'observa en cachette.

"L'aimer? Serais-je capable de l'aimer?"

Elle se sentit envahie par un mélange d'horreur et de fascination.

-Je..., je te trouve beau et noble, Slany, mais je crois que je ne pourrais jamais t'aimer. Tu es trop différent de moi.

-Je ne prétends pas non plus te connaître -rétorqua-t-il doucement-. Pour moi, tu n'es qu'une jolie étrangère mais cela me suffit pour t'aimer. Je crois que tes rêves ressemblent aux miens, bien que je ne puisse pas en être sûr... Tu me parais belle, noble, un peu timide peut-être. Je te crois intelligente et à l'esprit curieux, bien que tu ne le reconnaisses pas. Peut-être tentes-tu de dissimuler tes sentiments, par crainte, mais peu importe. Je t'aime. C'est la seule chose que je sais avec certitude.

Elle sentit son pouls s'accélérer. Elle dit pourtant:

-Mais je ne pourrais pas t'aimer. J'en suis presque sûre.

-Presque?

-C'est une façon de parler -répondit-elle, irritée, en constatant son faux-pas-. Cela ne signifie rien.

-Ah! -s'exclama-t-il faiblement.

-Pardonne-moi, Slany. Je n'ai pas voulu te blesser mais je suis en proie à la confusion...

-C'est bon, Vie. Je ne te parlerai plus de cela. Tu te tourmentes trop par ma faute et cela me fait mal.

Il redressa la tête et son regard brilla soudain.

-Mais cela me ferait plaisir de t'emmener en promenade dans

la plaine. Tu chevaucherais si doucement que tu aurais l'impression de voler.

Il la regarda bizarrement.

-C'est une proposition? -demanda-t-elle.

-C'est une prière.

Vie parut hésiter.

-Cela ne sert à rien de te faire prier -intervint le brahm-. Tu vas l'accepter de toutes façons.

Elle le regarda avec une certaine surprise mais, au lieu d'ouvrir la bouche, elle enfourcha la licorne, qui sentit à peine le corps de la femme sur son dos et se lança dans une course folle à travers la plaine.

Avec la tombée de la nuit, la région recouvrait sa couleur bleu foncé. Slany galopait avec sa cavalière, sous les yeux étonnés des habitants de la vallée. Les oiseaux et les licornes interrompaient leurs occupations pour contempler l'étrange couple, qui filait avec frénésie, dans un paroxysme qui ne pouvait être le fruit que de l'amour.

-Que va-t-il arriver? -murmuraient les oiseaux.

-Le chaos! Le chaos! -se lamentaient les licornes.

Mais Vie et Slany oubliaient l'Univers et ses lois. Plusieurs heures durant, ils sillonnèrent la plaine, ivres de nature.

Vie serrait ses jambes contre les flancs de Slany. Suffoquée, elle ferma les yeux très fort. Son corps frémit, en proie à de chauds instincts.

-Slany, arrête! -cria-t-elle, au bord de l'épuisement.

-NON!

L'écho sauvage se répercuta dans toute la région.

L'après-midi touchait à sa fin mais les créatures de la vallée, inquiètes, ne trouvaient pas le sommeil. Des milliers d'yeux scrutaient les ténèbres croissantes qui enveloppaient le couple.

Peu avant que les ombres étendent leur emprise partout, Slany pénétra avec sa proie dans une vaste grotte et disparut dans ses profondeurs...

Elle palpita chaudement. Elle percevait chaque émotion autour d'elle et frémissait à présent, troublée comme par une impossible définition...

Vivante. Elle était vivante et le fait ne valait pas la peine d'être analysé. Sa conscience était follement agitée. Tendance au déséquilibre. Danger pour l'évolution. Non. Elle y veillerait. La deuxième loi, base de la vie et du développement, devait prévaloir... Son instinct de conservation fut ébranlé. Il faut rétablir l'ordre , décida-t-elle.

Vie resta une nuit et un jour prisonnière de Slany. Des années plus tard, les oiseaux devaient raconter à leur progéniture comment la terre avait tremblé cette nuit-là comme si un géant, furieux, y avait trépigné.

Le soir suivant, le couple quitta la caverne. Slany avançait d'un pas élégant et résolu, portant Vie sur son dos. Vaillamment, la femme leva les yeux vers le visage bienveillant du brahm, qui n'avait pas quitté son perchoir.

-Nous avons violé la deuxième loi.

-Je le sais, ma belle.

-Et peu nous importe de l'avoir fait.

-Je le sais aussi.

-Rien ne peut nous arriver -poursuivit-elle avec insistance.

-Non. Rien qui ne soit établi ne peut vous arriver.

Vie préféra ignorer l'avertissement (ou la menace?).

-Que vas-tu faire à présent, Slany? -demanda le brahm.

-Continuer à l'aimer.

Le brahm les considéra avec tristesse.

-L'union ne va pas tarder à arriver -dit-il sentencieusement.

-Peu m'importe. Je suis prêt.

-De quoi parlez-vous? -coupa Vie.

Slany, les yeux baignés de larmes, se retourna pour la regarder.

-Que se passe-t-il? -demanda-t-elle, alarmée.

-Rien, mon amour. L'union va arriver, tôt ou tard.

-L'union?

-La fusion avec la nature.

-Que veux-tu dire?

-Pour toi, je dois faire face à l'accomplissement de la première loi, avant mon heure.

-La première loi?

- Je vis pour d'autres. Je meurs pour d'autres.

-Cela ne me dit rien -répondit-elle.

-Cela ne signifie rien pour toi. Tu ne dois pas faire face à son accomplissement.

-Est-ce si terrible que tu sois effrayé à ce point?

-Je ne suis pas effrayé, seulement triste. Quand elle aura été appliquée, je ne te verrai plus.

-Mais pourquoi?

-Ne me le demande pas. Il vaut mieux que tu l'ignores.

-Je ne veux rien ignorer.

-Vie a raison. Il n'y a plus aucune raison pour la laisser dans l'ignorance.

Tous deux tournèrent les yeux dans la direction où regardait le brahm. A quelque dix pas de distance, une petite sphère sombre se balançait.

-Non! -s'écria-t-elle, s'agrippant à la crinière de Slany.

-Tu ne peux pas l'empêcher, Vie.

-Mais c'est affreux.

-Affreux? -répondit-il, étonné-. Non, assurément. C'est un plaisir... Je vis grâce à d'autres êtres qui m'ont offert leur matière. Je meurs pour faire don de la mienne à d'autres.

-Cette loi est la plus cruelle de toutes -sanglota-t-elle.

-Les lois ne sont pas cruelles; elles sont nécessaires. Aucun être vivant ne s'intègre à la matière universelle pour son propre compte. Nous sommes immortels. Si l'union n'existait pas, ce monde n'existerait pas.

-Mais tu es bon et beau. Pourquoi dois-tu entrer dans...

-Vie indiqua vaguement la sphère- ...cette horrible chose?

-J'ai violé la deuxième loi -rappela Slany-. Je ne pourrai plus te voir.
-C'est inhumain -protesta-t-elle.
-Je ne sais pas ce que signifie "inhumain".
-Cruel.
-Absolument pas! -s'exclama-t-il-. Les cellules de ton corps refuseraient-elles à ton organisme l'énergie accumulée, si celui-ci venait à s'affaiblir??
-C'est différent. Je ne provoque de la sorte la mort d'aucun être. Et d'ailleurs personne ne s'affaiblit sur cette planète parce que tu existes.
-Tu te trompes. D'abord, des millions de cellules meurent chaque jour dans ton corps pour que d'autres le remettent à neuf. Ensuite, il y a quelque chose de très important qui s'affaiblit à cause de mon existence: l'évolution... Ne comprends-tu pas que nous constituons toujours une partie d'un plus grand tout?

Slany la caressa de sa corne.
-Ne sois pas affligée, Vie. L'union n'est triste que parce qu'un ensemble de cellules, disposées dans un ordre spécifique, disparaît, même si elles étaient disposées dans un ordre qui ne se répétera probablement jamais. Mais chaque molécule de mon corps s'intégrera à l'air que tu respires et ma crinière deviendra un filet d'eau que les petites licornes boiront demain... Tu dois à présent quitter mon dos. Je vais pénétrer dans ce tourbillon de matière-énergie.

Vie parcourut du regard la plaine ainsi que le ciel sombre, où une flamme minuscule, qu'elle pouvait à peine distinguer, grandissait par moments. Elle aspira le doux arôme de la vallée qui l'avait accueillie aussi tendrement que le giron d'une mère... Elle se souvint de sa planète natale et, en une seconde, de toute sa vie. Le regard de Slany, de l'amour enfin trouvé, la ramena à la réalité.
-Tu peux y pénétrer, Slany -lui dit-elle d'une voix chaleureuse et ferme-. Je n'envisage pas de te quitter.

Et elle serra ses jambes contre ses flancs.

Ils se regardèrent une dernière fois. Slany effleura alors de la pointe cristalline de sa corne le bord du tourbillon et, alors qu'ils disparaissaient tous deux dans le sombre vortex, un vaisseau se posait sur le sol de la planète qui s'agitait, vivante.

Félix LIZARRAGA, né à La Havane en 1958, a fait ses premières armes dans l'atelier littéraire "Oscar Hurtado" avec un conte intitulé "Primer contacto" (publié en 1982 dans la revue UNION) avant d'obtenir le prix "David ciencia-ficcion" en 1981 pour sa nouvelle Beatrice . Il a fait une licence en théâtrologie et dramaturgie à l'Institut Supérieur des Arts. Il apparaît comme un des grands espoirs de la SF cubaine.

PREMIER CONTACT.

Le paysage: un ciel bas, d'un gris violacé, des rochers, des arbres perclus et solitaires déployant l'éventail de leur feuillage sombre sur le désert. Il y avait une plaque circulaire de cuivre -ou était-ce de bronze? Il s'agissait en tout cas de métal rougeâtre- sur le sol rocheux. Ce qui était bizarre, c'est que l'on n'y distinguait pas la moindre tache de poussière. Comment pouvait-elle briller ainsi? Elle était légèrement surélevée, comme un piédestal, mais il n'y avait rien dessus. Il regarda plus attentivement: était-ce une illusion ou l'air à son pourtour était-il différent, comme plus transparent, ne contenant ni poussière ni autre impureté? Un piédestal. Il y déposa l'étrange pierre poreuse qu'il avait ramassée, semblable aux arbres à éventails corallins, qui parsemaient le paysage. La pierre semblait s'y trouver à sa place. Il se retourna pour prendre sa caméra: cela méritait une photo. Mais en faisant volte-face, il vit que le piédestal était vide.

Il en resta paralysé: la pierre n'avait pas roulé et il n'y avait rien ni personne qui aurait pu s'approcher pour la prendre à moins d'un kilomètre à la ronde. Elle avait tout bonnement disparu. S'était-elle désintégrée? Mais pourquoi? Sur la plaque, il ne subsistait pas la moindre trace pour témoigner de sa présence antérieure. Il songea à l'air, à la colonne d'air transparent au-dessus de la plaque. Ne s'agissait-il pas, là aussi, d'une de ses hallucinations? Il était encore en proie au doute quand la pierre réapparut.

Il battit des paupières. Une seconde plus tôt, il n'y avait rien sur le métal poli de la plaque. Et maintenant la pierre s'y trouvait à nouveau, comme si de rien n'était. Il attendit quelques instants puis allongea lentement le bras et la toucha: même pas de différence de température. Il la prit, la soupesa, comme pour se convaincre de sa réalité -il eut presque envie d'y planter ses dents-, et finit par la laisser sur la plaque. Une hallucination? Mais, soudain, elle disparut.

"La folie?", songea-t-il. Il palpa le piédestal mais en vain. A moins que... Il attendit. Il ne dut pas le faire plus d'une minute: la pierre, fière comme Artaban, était de retour. De retour, mais d'où?

Il n'y avait qu'une seule façon de vérifier ce qui venait de lui arriver. Il se redressa, inspecta son scaphandre et, sans y réfléchir à deux fois, monta sur le piédestal. En face de lui, un de ces arbres-éventails déployait son feuillage sombre.

L'arbre disparut.

La première chose qu'il perçut nettement ce fut la blancheur. C'était une blancheur surprenante, presque impossible, mais pas lumineuse. Il distingua ensuite les contours de la blancheur et vit la paroi, les parois, la pièce, si on pouvait l'appeler ainsi. Il disposait de moins d'une minute pour voir, aussi tenta-t-il d'absorber du regard tout ce qu'il put. La pièce -si c'en était une- était plus ou moins rhomboïdale ou trapézoïdale, très grande et vide, du moins d'objets discernables. Les parois semblaient tangibles et vaporeuses à la fois, immobiles et elles donnaient simultanément l'impression de tourner dans l'espace et de s'étendre; elles étaient opaques mais d'où, dès lors, provenait la lumière? Blanche, perlée, la lumière était comme une prolongation des parois; elle semblait les créer et, à la fois, lutter pour pénétrer leur opacité. Excessivement.

L'arbre. Il était de retour et le paysage lui sembla à présent doublement étrange. "Ce doit être parce que je m'y

étais habitué, et maintenant...", songea-t-il. Il descendit du piédestal et le considéra: reluisant, métallique, impassible. Il devait rédiger un rapport... Mais non, pas encore. La pierre avait disparu de là pour la seconde fois et était revenue. Ne pouvait-il en aller de même avec lui?

Il hésita cette fois avant de monter mais s'exécuta, et la blancheur l'enveloppa une nouvelle fois, comme une coquille d'oeuf. Il regarda autour de lui, reconnut les formes, et ce n'est qu'alors qu'il aventura un pas en dehors du piédestal. Le sol ne céda pas sous ses pieds et il en risqua un autre: il se trouvait désormais dans un lieu tout différent, sans autres possibilités de retour que cette plaque cuivrée dont l'éclat était ici comme voilé par la blancheur qui couvrait tout ou qui créait tout. Il progressa en direction de la paroi la plus proche et eut la désagréable sensation de progresser simultanément le long de la paroi, comme si cette dernière se déplaçait, voire reculait, au fur et à mesure qu'il avançait: il cheminait vers son centre et se rapprochait en fait du coin. "De quelle diablerie s'agit-il?", se dit-il et il regarda instinctivement derrière lui: non, le disque métallique occupait bien toujours sa place centrale. Aussi continua-t-il à progresser avec prudence, désormais résigné à le faire en direction du coin qui, peu à peu, cessait de l'être, comme si les deux parois s'entrouvraient pour former une sorte de corridor, dans lequel on ne voyait qu'à quelques pas -la blancheur rendait brumeuses les formes et les distances. Comme il se pouvait qu'il doive marcher relativement longtemps (pour aller où?), il décida de laisser en guise de fil d'Ariane un repère magnétique. Il vérifia que c'était possible et continua dès lors sa progression un peu plus confiant, tandis que les deux parois semblaient diverger toujours plus franchement, ausi loin que sa vue porta. Il songeait déjà à rebrousser chemin quand il aperçut, devant lui, rendu opaque, le reflet cuivré de la plaque et qu'il se retrouva bientôt dans l'espace rhomboïdal. "Mais j'ai pourtant progressé tout le temps en

ligne droite", se dit-il, déconcerté. Il fit le tour de la plaque, tentant de trouver une explication. "Quel étrange lieu", songea-t-il. Il remonta sur la plaque et attendit: il se produisit comme un battement ou un clignement de paupières mais la blancheur resta immuable. Il attendit davantage: un autre clignement et rien d'autre. Ce n'est qu'alors qu'il constata, grâce au pistage magnétique, qu'il avait atteint une autre pièce, en tous points semblable à la première.

Et après y avoir passé plus d'une heure, il avait acquis la conviction qu'en dirigeant ses pas dans n'importe quel sens, il déboucherait sur un corridor qui le mènerait à une autre pièce identique à celle qu'il venait de quitter. Ou serait-ce la même? C'était tout bonnement désespérant et il commençait à craindre de ne pas pouvoir regagner son point de départ. Il ne parvenait pas davantage à entrer en communication avec la Base. Par ailleurs, à quoi avait-il affaire? A une ville? A un vaisseau? A quoi cela rimait-il de répéter exactement ces pièces rhomboïdales (ou trapézoïdales, il ne savait pas), également vides et blanches, avec les mêmes disques-transport en leur centre, conduisant à d'autres et d'autres encore, toujours les mêmes. Et, détail non négligeable, où se situait tout ce labyrinthe de blancheur? Sous la surface? Dans quelque dimension inconnue de lui? Et, par tous les diables, parviendrait-il un jour à sortir de là?

Pour la énième fois, il s'arrêta devant une plaque cuivrée et, pour la énième fois, il se demanda s'il n'y avait pas déjà posé le pied. Pour la énième fois, il monta dessus et attendit la force invisible et intangible qui le mènerait Dieu sait où, en un énième lieu exactement semblable. Et la force se manifesta.

L'habitation était petite et plongée dans les ténèbres. Depuis son pot, sur l'appui de fenêtre polarisée, l'arbuste dégageait des senteurs odorantes. Il progressa dans la pénombre parmi les meubles, les toucha: ils étaient bien réels. Il jeta un coup d'oeil derrière lui et ne vit aucun

disque cuivré; mais, accrochée au mur, illuminée de l'intérieur, la Vénus de Botticelli faisait son geste pudique. Il se trouvait à l'endroit habituel. La porte s'ouvrit à ce moment et la lueur dorée l'aveugla, bien qu'il eût le temps de distinguer la silhouette.

-Tu n'as pas très bonne mine aujourd'hui, Andrés -dit Marcos.

Il referma la porte.

-Assieds-toi -proposa Marcos. Il obéit machinalement et il remarqua alors seulement qu'il n'était pas revêtu d'un scaphandre.

-Marcos?

-Que se passe-t-il? -Marcos était assis en face de lui, dans son fauteuil. Il pouvait déjà discerner ses traits, bien que ce fût encore confusément. Marcos avait revêtu son vieux peignoir, qu'il avait laissé ouvert au niveau de la poitrine sur laquelle brillait l'intercommunicateur, pendant à sa chaînette.

-Ai-je été malade?

-Tu te portes comme un charme -dit Marcos en souriant et Andrés se leva d'un bond:

-Dieu, ce n'est pas possible! Que se passe-t-il? -Il agrippa l'épaule de Marcos et le regarda de près, droit dans les yeux: Marcos soutint normalement son regard, sans manifester la moindre expression spéciale.

-Marcos, Marcos, que se passe-t-il? Suis-je devenu fou? De quoi s'agit-il, Marcos? Et l'expédition? Et...?

Marcos se leva à son tour.

-Attends, pas si vite. Assieds-toi, cela vaudrait mieux. Je vais tout t'expliquer ou, du moins, je vais essayer. Assieds-toi. Je ne suis pas moins surpris que toi.

-Mais...

-Si, si, tout ceci est réel. Tu n'es pas fou. L'expédition, et la planète, et les disques en métal rougreâtre et les labyrinthes blancs. Tout cela est réel. Et ceci également, du moins dans une certaine mesure.

-Mais, si tout est réel... qui es-tu, toi?

-Qui puis-je être? Ne me vois-tu pas?... Pardonne-moi. C'est que moi non plus je ne parviens pas à m'habituer.

Oui, c'était Marcos. C'était Marcos, comme c'était là sa chambre. Celle qui était la leur, quand ils étaient enfants, celle qu'il avait quittée quand il était parti. Et l'arbuste odorant de leur mère. C'était bien tout cela, sans contestation possible. Et pourtant.

-Tu es Marcos.

-Oui.

-Complètement?

-Je l'espère.

-Donc tu ne le sais pas.

-Qui a dit que je ne le sais pas? "Je l'espère" est une réponse conventionnelle.

-Et ceci est ma chambre.

-La nôtre.

-Et qu'y-a-t-il derrière cette porte?

-Je ne sais pas.

-Tu ne le sais pas alors que tu viens de là?

-Je ne viens pas de là.

Il continua à l'inspecter sous toutes les coutures. Marcos se tordit les doigts, mal à l'aise.

-Tu n'es pas Marcos.

-Mais si, je le suis, nom d'une pipe! -explosa-t-il en se remettant sur pied.

-Non, ce n'est pas toi. La meilleure preuve est que tu n'existes pas en dehors de cette pièce. Dis-moi, qui t'a créé?

Marcos se redressa, puissant, mettant les poings sur les hanches.

-Fort bien puisque tu t'obstines. Quelles preuves veux-tu que je suis moi? Veux-tu que je te dise de quoi nous parlions, la dernière fois, avant ton départ? Mieux encore, veux-tu que je te parle de Joanna? Ou préfères-tu que je te parle de la cicatrice sur ton front, à la racine des cheveux, remontant à ta chute du manguier?

Il allait la toucher quand Andrés lui intercepta la main

et l'écarta de lui.
-Ne me touche pas!

Le visage de Marcos se crispa; il pâlit. Il montra les dents comme un fauve et il allait bondir sur Andrés quand, contre toute attente, il fit volte-face, se rendit presque en ondulant à la fenêtre et lança au loin le pot de fleurs, qui se brisa avec un bruit sourd. Il laissa reposer ses coudes sur l'appui de fenêtre, désormais dégagé, et se pencha.

-Andrés -dit-il-, Andrés, crétin.

Andrés se taisait. L'autre restait également silencieux et s'efforçait de retrouver son rythme normal de respiration. Au bout d'une minute, Andrés demanda:

-Veux-tu une cigarette?

Marcos tourna très lentement la tête et le regarda: il était toujours assis, immobile, lui tournant presque le dos.

-Je n'aime pas tes cigarettes -dit-il mais il se dirigea vers lui. Andrés sortit le paquet de la poche sur sa poitrine, en retira une pour lui et le tendit à Marcos. La main de Marcos tremblait en saisissant la cigarette. La main d'Andrés qui tendait le paquet, également. Les cigarettes s'allumèrent comme des lucioles rosées au contact de leurs lèvres.

Ils fumèrent, remplissant l'atmosphère de la fumée stimulante, sentant la chaleur de son massage dans les poumons. Andrés reprit la parole:

-Ce doit être dur.

Marcos aspira une grande bouffée.

-Tu n'as pas idée -il exhala lentement la fumée, en formant des anneaux, selon son habitude.

-Qu'est-ce?

-Ta mémoire, semble-t-il. Il a eu le temps de la lire pendant que tu déambulais dans les labyrinthes blancs.

-Qui cela?

-Le... cerveau électronique ou ce qui ici en fait office. Je ne sais pas à quoi il peut ressembler mais j'imagine qu'il sera aux nôtres ce que le papillon est à une chenille.

-Et... eux?

-Ils ne sont pas là. Je ne sais pas pourquoi. Ils ont dû mourir ou ils sont tout bonnement partis. Ou peut-être sont-ce eux qui donnent les ordres, depuis quelque lieu. As-tu encore des cigarettes?

-Prends -il lui lança le paquet et attendit qu'il en ait allumé une-. Dès lors, pourquoi l'a-t-il fait?

-Pour nouer le contact?

-Pourquoi?

-Pour le contact, tout simplement. Il devait en savoir plus à ton sujet, vérifier si tu es réellement un être rationnel.

-Pourquoi?

-Tu bégaies? Cela en fait trois.

-Trois? -il la regarda.

-Trois "pourquoi".

-Ah.

Marcos rit.

-Tu es le dernier, mon vieux -affirma Andrés, gêné-. Sérieusement, pourquoi?

-Que sais-je, moi?... Un cobaye, peut-être. Une quête de voies de contact. C'est la première chose à faire, non?

Ils se turent. Andrés regardait fixement les fleurs de l'arbuste, à terre parmi les fragments du pot.

-Pourquoi toi? -demanda-t-il-. Cela aurait pu être maman, ou Joanna, quelqu'un ou quelque chose d'autre. Pourquoi toi?

Marcos haussa les épaules.

-Va savoir -dit-il.

Andrés attendit en silence quelques instants. Il se leva ensuite.

-Je dois m'en aller. Je veux dire, si je ne suis pas prisonnier.

Marcos secoua négativement la tête.

-Tu dois revenir ici -dit-il-. Toi ou quelqu'un d'autre.

-Pourquoi?

-Cela en fait cinq... Je ne sais pas. Je sais seulement que je dois te le dire.

-Sera-ce toi?

Marcos lui lança le paquet de cigarettes.

-Prends.

-Non, je te le laisse.

-Ce n'est pas nécessaire.

-Prends-le -insista Andrés-. Cela revient au même: il est presque vide.

--Ce n'est pas nécessaire -dit Marcos. Andrés resta à le dévisager et il eut un demi-sourire-: Par ailleurs, je n'aime pas tes cigarettes.

Andrés fit un vague signe d'adieu avec le paquet de cigarettes et se dirigea vers la porte. En l'atteignant, il s'arrêta et se retourna pour regarder Marcos. Ce dernier était toujours assis tranquillement dans son fauteuil et ne le regardait plus: il jouait avec la chaînette de son intercommunicateur. Ensuite, très lentement, il retourna le fauteuil.

Andrés se retourna vers la porte, tendit la main et la toucha: elle s'ouvrit en laissant pénétrer un flot de lumière dorée. Il avait devant lui, contrastant bien avec le ciel violacé, l'éventail poussiéreux de l'arbre, et vit qu'il se trouvait au beau milieu du piédestal de métal cuivreux. Il en descendit et, ce faisant, quelque chose lui tomba de la main. C'était le paquet de cigarettes, presque vide. Il cessa bientôt de le distinguer: les larmes l'aveuglaient, lui inondaient le visage et il ne pouvait les essuyer à cause de son scaphandre.

"-Une des préoccupations les plus anciennes est que la machine devienne plus intelligente que l'homme et finisse par le supplanter. Il y a quelque cinquante ans, au Massachusetts, on a procédé à l'installation cybernétique la plus complexe de toutes celles qui existaient. Elle travaillait à une vitesse phénoménale, avait une mémoire imbattable... Bref, cette machine a exactement fonctionné quatre minutes. On l'a ensuite déconnectée, on a obstrué avec du ciment tous les accès au local où elle se trouvait, on a coupé la source d'énergie, miné le périmètre et on l'a entouré du fil de fer barbelé le plus ordinaire et le plus rouillé. Que vous le croyez ou non, c'est comme cela que ça s'est passé.
-Pourquoi ont-ils pris autant de mesures de précaution? -demanda Banin.
-Eh bien parce que la machine a commencé à devenir autonome -rétorqua Gorbovski.
-Je ne comprends pas.
-Je ne comprends pas, moi non plus, mais je sais qu'ils ont à peine eu le temps de la déconnecter.
-Mais y a-t-il quelqu'un qui comprenne ce phénomène?
-J'en ai discuté avec un des créateurs de la machine, qui m'a pris par les épaules et m'a dit, en me regardant droit dans les yeux: "Leonid, ce fut horrible."
-Ca, c'est la meilleure! -dit Hans.
-Bah! -s'exclama Banin-, ce sont des sornettes. C'est le genre d'informations qui ne m'intéressent pas.
-Eh bien, moi si -répliqua Gorbovski-, parce que l'on pourrait la reconnecter. Il est vrai que le Conseil l'a interdit mais qu'est-ce qui

l'empêche?

Alpa murmura:

-Chaque époque a ses sorciers et ses fantômes..."

Arkadi et Boris STROUGATSKI, Cataclysme sur Iris

I) A PROPOS DU REFUGE

La maison donnait sur la mer. Les vagues produisaient des flocons d'écume en s'écrasant sur les marches rocheuses de l'escalier et, parfois, comme ce soir, montaient à l'assaut de la terrasse, qu'en se retirant, elles laissaient jonchée de grumeaux blancs, comme à base de lait. Et la mer, omniprésente, remplissait la demeure d'odeurs, de bruits et de reflets.

La maison brillait sur la falaise. Elle était plutôt ancienne: un confortable labyrinthe de petites pièces, possédant chacune sa fonction et sa physionomie propres et disposées en grappe au pourtour d'une salle de séjour, bourrée de cactus. Elle était isolée: il n'y avait pas le moindre voisin à cent kilomètres à la ronde.

Le commandant Julio Herrera aimait s'y retirer pendant les mois qu'il passait sur la Terre. Il s'y reposait des longues et dangereuses croisières cosmiques, au cours desquelles il devait répondre jusque de la vie de son propre équipage. Il s'adonnait à la plongée, à la lecture et cultivait ses cactus, dans une solitude presque parfaite, que n'interrompait qu'occasionnellement la visite d'un ami. La maison était son refuge.

Ce soir-là, la maison était plus accueillante encore parce que la tempête faisait rage à l'extérieur. Installé dans son salon, le commandant Herrera lisait un livre. Une tiède lumière rosâtre baignait les cactus. Il possédait des cactus anguleux, sévères et d'autres qui étaient ronds et tendres comme le visage d'un enfant; il possédait des cactus de la Terre et d'autres en provenance de Mars, de Vénus, de Xochipilli, la planète fleurie, et d'endroits encore plus

lointains, situés aux confins de l'Univers exploré; il possédait des cactus étranges et merveilleux, des cactus de toutes les couleurs et de toutes les formes, formant un incroyable arc-en-ciel de piquants. On percevait au loin le fracas des vagues et le murmure de mauvais augure du vent. A l'intérieur, abandonné à la quiétude des lieux, lumineux et rosâtres, l'homme lisait.

Ce n'est que lorsque les coups retentirent pour la deuxième fois qu'Herrera les distingua du vacarme extérieur et, à la troisième fois, qu'il se rendit compte que quelqu'un (ou quelque chose d'autre que la mer) heurtait la paroi qui donnait de la terrasse sur la petite salle de musique. Tout en s'adressant des reproches pour ne pas l'avoir remarqué plus tôt (c'était là quelque chose d'anormal pour un astronaute; il se demanda même s'il ne se faisait pas vieux...), il prit cette direction. Il y avait effectivement quelqu'un de l'autre côté du verre translucide: une vague silhouette humaine au beau milieu de l'obscurité menaçante.

-Entrez -dit-il. Le verre s'ouvrit en son centre, à un rythme suffisamment lent pour permettre au froid d'une rafale de le faire frissonner, et une jeune femme entra, accompagnée d'un morceau de tempête.. Elle dégoulinait de la tête aux pieds et faisait peine à voir, mais elle resplendissait littéralement de jeunesse. Herrera remarqua qu'elle ne grelottait ni ne se contractait -ce qui était étonnant parce qu'elle était aussi trempée que pouvait l'être une créature humaine- mais qu'elle se borna à secouer ses cheveux avec un air léonin, tout en redressant la tête.

-Mon hélicoptère a été endommagé à cause de la tempête.. J'ai aperçu la lumière de votre demeure et me suis décidée à me poser ici, pour voir si vous disposiez de quelque véhicule ou d'un moyen de réparer le mien -elle débita tout cela d'une traite, comme si elle l'avait répété.

-Pour le moment, prenez un bain tiède pendant que je vous préparerai un remontant. Nous verrons ensuite ce qu'il y a

lieu de faire.
-Ce n'est pas nécessaire. J'ai juste besoin de me sécher un peu..
-Vous feriez mieux de faire ce que je vous dis -il parla sur un ton doux et mesuré, impersonnel quoique plutôt courtois mais qui n'admettait pas de réplique, le ton qu'il prenait pour donner ses ordres à l'équipage. Elle dut s'en rendre compte parce qu'elle s'apprêta à rétorquer quelque chose mais y renonça.

Il lui apporta un pyjama propre dans la salle de bain et mit le linge mouillé à sécher, tout en actionnant au passage les mécanismes purificateurs pour qu'ils nettoient et sèchent son visage humide. Il alla ensuite préparer une infusion. Ses gestes étaient rapides, efficaces et pesés.Tandis qu'il attendait que l'eau fût portée à ébullition, son ouïe entraînée perçut la porte de la salle de bain s'ouvrir et les pas presque inaudibles de pieds nus. Il constata qu'elle approchait de la cuisine sans hésitation, comme si elle savait qu'il s'y trouvait. La porte grinça derrière lui.
-Asseyez-vous pendant que je prépare ceci -déclara-t-il sans se retourner. Il entendit le léger bruit d'une chaise mais aucune question. Cela lui plut. "Elle a vite appris -se dit-il-. Ce n'est pas plus mal."

Le thé fut rapidement prêt. Il le servit, fumant, dans une tasse en porcelaine noire et se retourna. Il ne dut qu'à sa longue pratique de l'impassibilité de ne pas broncher.

La jeune femme était assise, tournée vers lui mais légèrement en biais. Elle n'avait revêtu que la veste de pyjama et croisait négligemment ses longues jambes bronzées, qui étaient superbes.
-Le pantalon vous dérangeait? -lui demanda-t-il, mine de rien, sans la regarder et tout en lui tendant la tasse.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle sirota l'infusion puis finit par déclarer sérieusement:
-Je croyais que plus personne n'utilisait de tels pyjamas.
-Il appartient à un de mes amis qui me rend parfois visite.

Il en utilise les deux pièces.
-La maison, elle aussi, est démodée -poursuivit-elle comme si elle n'avait pas entendu-. Tellement de pièces d'habitations superflues... Néanmoins, elle me plaît.

Il la dévisagea. Elle avait des yeux profonds et attentifs, légèrement violets. Elle absorba une nouvelle gorgée et répéta son geste léonin: les cheveux, mouillés tout à l'heure, ondulaient maintenant comme un branchage sous le vent.
-Je vais aller voir si vos vêtements sont secs -dit-il. Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, il sentit le poids de son regard dans le dos. "C'est à peine si tu ne la mets pas dehors -se reprocha-t-il-. Cela ne se fait pas. Par ailleurs, c'est sa faute: cette façon de s'asseoir comme une..."

L'air chaud gonflait le tissu sombre presque comme une montgolfière. Ils n'étaient pas encore secs. Il regarda sa montre. Il était près de dix heures. La tempête touchait à sa fin. Il serait de bon ton de lui demander s'il elle devait aller loin.

Il regagna la cuisine: personne. Tout en maugréant, il dut se mettre à sa recherche dans le dédale des petites pièces et finit par la trouver dans la salle de séjour. Plongée dans ses pensées -elle ne sembla pas s'apercevoir de son arrivée-, elle contemplait les cactus, la tasse à la main. Pourtant, elle lui demanda aussitôt:
-Combien de temps vous a-t-il fallu pour réunir tout cela?
-Beaucoup.
-Combien?
-Près de vingt ans.

Elle désigna un cactus minuscule, hérissé de piquants dorés.
-C'est le "veneris", n'est-ce pas? Comment êtes-vous parvenu à l'acclimater à l'atmosphère terrestre?

Non sans surprise, il le lui expliqua. Elle demanda un complément d'informations. Ses questions prouvaient qu'elle n'était pas une simple profane et le commandant y répondit

presque avec reconnaissance, en remarquant qu'il avait fini par refouler la vague irritation qu'elle avait inconsciemment éveillée en lui, quasi dès son arrivée, par le simple fait qu'elle avait perturbé ses habitudes de solitaire. Le fait que l'hostilité se fut atténuée n'impliquait pas encore son acceptation.

-Et voici la "Terre fleurie" -dit-elle en s'arrêtant à hauteur d'une plante en forme de globe d'un bleu grisâtre, aux piquants à peine visibles et qui culminait dans une splendide fleur écarlate, aux pistils étoilés-, la variété que vous avez créée.

Cette fois, Herrera ne put pas dissimuler sa perplexité. Il resta à la regarder de façon inquisitrice, les sourcils froncés, et finit par demander:

-D'où me connaissez-vous?

Elle contempla sa tasse vide.

-C'est bon quoique un peu amer. C'est bon d'une façon bizarre, en dedans... -elle fit un geste de la main, comme si elle voulait attraper au vol le mot exact-. Qu'est-ce que c'est?

-Du thé au jasmin. C'est asiatique. Vous ne m'avez pas répondu.

-Les cactus m'intéressent. Tous ceux qui s'intéressent aux cactus connaissent le commandant Herrera.

-Mais vous saviez qui j'étais avant de voir ma "Terre fleurie".

-A l'époque de l'exposition, on a montré votre photo à la télévision, vous vous rappelez?

-Vous avez une bonne mémoire. C'était il y a deux ans.

Ils se turent. La lumière rosâtre rendait violet le bleu du cactus et rendait plus pâle le bel écarlate de la fleur. Elle bâilla soudain.

-J'ai sommeil. C'est étrange... Les vêtements sont-ils secs? Je pourrais peut-être emprunter votre graviteur.

-Il se fait tard -dit-il d'une voix sourde mais sans appel-. Il vaut mieux que vous dormiez ici. Je vous vous indiquer votre chambre.

Quand il eut retrouvé le silence de sa chambre, le commandant Herrera se rendit compte qu'il ne lui avait même pas demandé son nom. "Et, soit dit en passant -s'exclama-t-il en s'adressant au plafond-, comment cette diablesse de femme sait-elle qu'il y a ici un graviteur? Elle a dû l'apercevoir dans le garage. Admettons, mais quel flair!... On verra demain, il est temps de s'endormir."

Cependant, et sans qu'il sut pourquoi -ce qui n'améliorait pas son humeur-, pour la première fois depuis longtemps, il dut recourir à un somnifère, l'hypnol, pour trouver le sommeil.

II) A PROPOS DES BIONS

Il n'était pas encore six heures du matin -heure à laquelle il se levait d'habitude- qu'il se trouvait déjà sur la terrasse, se remplissant les poumons de l'air du nouveau jour. Il se sentait particulièrement dispos et alerte. C'était le même état d'esprit que dans le Cosmos, avant d'affronter une journée spécialement difficile, qui exigerait de lui toutes ses forces, et celles-ci se mettaient en branle et s'activaient en lui, se préparant au combat. Il ne parvenait toutefois pas à comprendre pourquoi il était comme cela aujourd'hui. Il songea même au problème des bions, dont avait parlé hier Lou, via l'holoviseur, et qui trottait dans la tête de tout le monde -surtout dans celle du pauvre Lou- mais que lui ne parvenait pas à comprendre. Et quand lui ne parvenait pas à comprendre quelque chose, cela le poursuivait comme une érinye jusqu'à ce qu'il trouve une explication. Lou avait conclu en disant qu'il lui faisait parvenir l'hologramme de la dernière séance du Conseil, où il avait lu son rapport... Mais ce n'était pas cela.

Bientôt il contemplait les premiers coins de ciel bleu du petit matin. Le soleil n'avait pas encore fait son

apparition et Vénus n'était qu'un oeil lumineux sur l'horizon.. On entendait crier quelques mouettes. Le commandant Herrera décida d'aller déjeuner et, en tournant sur ses talons, ses pieds accrochèrent quelque chose. C'était la veste du pyjama de Lou, que la jeune femme portait la veille au soir. C'était étrange. Etait-elle partie? Mais non, il voyait l'hélicoptère et il se rappelait nettement avoir vu, au passage, ses vêtements en train de sécher. Elle était donc en train de nager? Il scruta la mer mais cette dernière était un désert de cristal noir.

-Mademoiselle! -appela-t-il-. Mademoiselle! Hello!

Personne ne répondit. Herrera attendit quelques instants puis se précipita pour revêtir sa combinaison de plongée. Il l'endossa avec son habituelle précision de mouvements et revenait en toute hâte, ajustant la lampe sur son front, quand il vit le prodige.

Elle gravissait les marches, pas à pas, mais sans paraître fatiguée, absorbant le matin par tous les pores de sa peau. Elle rejeta la tête en arrière et tendit les bras pour extraire l'eau de sa chevelure. Et l'or matinal du soleil, se reflétant dans les myriades de gouttes qui perlaient sur sa chair, la baigna d'une auréole d'irisations, comme si tout son être se composait de cristal ou de l'eau même qui dégoulinait sur ses pieds. Elle apparut à Herrera si intolérablement belle qu'il fut presque obligé de fermer les yeux pour se protéger.

-...Je ne vous avais pas vu. Bonjour -s'entendit-il dire-. Vous allez à la pêche?

-Je me mettais à votre recherche -rétorqua-t-il-. Vous n'auriez pas dû... -sa voix était inhabituellement brutale, tout comme la façon de lui jeter la veste avant de s'engouffrer dans la maison. La jeune femme resta immobile, le suivant du regard. Elle s'emmitoufla ensuite dans la veste, comme saisie par le froid, et rentra à son tour.

Herrera se sentait absolument stupide. "A mon âge... me comporter de la sorte avec une jeune femme, presqu'une gamine, et sans la moindre raison! Mais qu'a-t-elle dans la

tête? Pourquoi agit-elle de cette façon...? Ce n'est pas convenable. Cela ne se fait pas, se répéta-t-il avec réprobation, tout en ne sachant pas exactement ce qui n'était pas convenable.

Quand, après quelques minutes, elle vint le rejoindre dans la cuisine, ayant revêtu son ensemble sobre et sombre et ramené ses cheveux dans la nuque, et qu'elle s'assit, les yeux baissés, elle paraissait à la fois austère et très jeune. Quand Herrera, impersonnellement poli, lui demanda si elle souhaitait déjeuner, elle ne répondit pas tout de suite.

-Je sais que je vous ai blessé à un moment donné -finit-elle par dire-. Ce n'était pas mon intention. Je suis désolée.

Son ton humble désarma Herrera.

-Vous vous trompez -répliqua-t-il-. C'est moi qui me suis montré grossier. Mais vous m'avez donné une de ces émotions...

Elle releva dans sa direction ses yeux violets.

-Vous avez cru que je m'étais noyée, n'est-ce pas? C'est que l'aube était si belle.

-Admettons. Mais vous auriez dû au moins... vous couvrir.

-Ah -s'exclama-t-elle, et elle parut à la fois mi-contente, mi-déçue-, c'était cela! Croyez bien que je le regrette. Je n'ai pas pensé que...

-Peu importe. Peu importe.

Elle préféra boire un peu de lait tiède.

-Vous ne m'avez pas dit votre nom -s'enhardit-il à demander.

-Béatrice.

-Comme l'aimée de Dante -dit Herrera et il songea que ce prénom lui allait à merveille. Il y avait en elle quelque chose de la Renaissance. Il contempla l'ovale délicat de son visage: Léonard de Vinci, Botticelli... Et, involontairement, il se remémora le splendide tableau: Vénus surgissant de l'écume, dans toute la gloire de sa chair dénudée. Il chassa cette vision de ses pensées.

-Quelle est votre spécialité?

-L'humanologie.

En remarquant son étonnement, elle sourit pour la première fois.
-C'est difficile à expliquer. Disons que c'est une profession à mi-chemin entre sociologue et psychologue, anthropologue et neurophysiologue... bref un mélange des quatre. Cela revient à étudier l'homme.
-Je ne comprends pas.
-Il s'agit d'étudier l'homme dans sa totalité, en tant que phénomène. Je ne pourrais pas mieux vous l'expliquer -conclut-elle d'un gracieux geste d'impuissance.
-C'est la première fois que j'entends parler de cette profession. Il semble que ce soit nouveau comme les bions.
-Oui, il y a de cela.

Elle laissa retomber son menton en prenant appui dans une main et le regarda en fermant les yeux à demi.
-Les bions vous intéressent-ils?
-A vrai dire, je ne sais pas grand-chose d'eux. Je reviens à peine du Cosmos. J'ai été éloigné de la Terre pendant deux ans.

Les yeux de Béatrice s'écarquillèrent.
-Vous êtes peut-être alors la seule personne de tout le Système solaire qui ne sache rien des bions.

On aurait dit qu'elle s'apprêtait à trépigner de joie, comme un enfant mis en présence d'un jouet insolite.
-Probablement, oui.
-Je peux vous apporter des informations -dit-elle avec simplicité-. Posez-moi toutes les questions que vous souhaitez.
-Je vous en serais reconnaissant.
-Bon. Vous souvenez-vous du projet Brahma?

La ride qui divisait verticalement et en ligne droite le front d'Herrera se creusa encore davantage.
-Si je me souviens bien, il s'agissait d'un projet conjoint, quoique chapeauté par l'Institut d'Embryomécanique (1), visant à créer un cerveau cybernétique capable de s'autoperfectionner, en d'autres mots, de créer son propre programme d'autodéveloppement. -Béatrice fit un signe

d'assentiment.- Son but était d'obtenir une machine dotée d'une capacité illimitée pour collecter, accumuler et traiter l'information. La machine idéale, en quelque sorte. Une absurdité... Mais cela remonte à dix ans, si pas plus.
-Cela équivaut au temps qu'ils ont mis à la construire -dit Béatrice, sur un ton qui semblait signifier: "Apparemment, ce n'était pas aussi absurde que cela"-. Ils l'ont appelée Brahma-I, comme la divinité hindoue qui, d'après la légende, s'est créée elle-même et a créé le monde.
-Et où a-t-on placé ce monstre? Parce que je suppose qu'il devait grandir de toutes parts, occupant toujours plus d'espace.
-On a pris ce facteur en compte et l'"oeuf" a été déposé dans la grande frange désertique qui existe encore au beau milieu du Sahara.
-Soit, mais les bions?
-Ils sont apparus ultérieurement. La vitesse d'autoprogrammation et d'assimilation (et, partant, de croissance) dont la machine disposait initialement, maximale à l'époque, fut bientôt doublée et même triplée par elle. En quelques jours, elle avait déjà assimilé et traité une quantité astronomique de connaissances relevant de toutes les disciplines du savoir et ses...besoins...
-Sa soif d'apprendre -précisa Herrera.
-Sa soif d'apprendre, admettons, commença à entrer en conflit avec la lenteur croissante (et inévitable) à laquelle lui était fournie l'information. De surcroît, cette dernière, en raison de sa capacité d'autodidacte et d'arriver à ses propres conclusions, finit par lui être insuffisante. Elle commença dès lors à rechercher la façon de se procurer l'information par ses propres moyens -le premier pas vers l'indépendance chez l'homme, songea Herrera-. Elle ne tarda pas à imaginer ce que l'on appela les MRI, en l'occurrence les "modules de recherche d'information". Les premiers MRI étaient adossés à la structure originale du Brahma, dont ils surgissaient tels des excroissances: systèmes optiques, systèmes auditifs,

etc., ont surgi en se basant d'abord sur les modèles les plus avancés et ont fini par même les perfectionner.
-C'est impressionnant -dit Herrera-. Mais, et les bions?
-Plus tard, elle a commencé à créer des MRI capables de se mouvoir, c'est-à-dire autonomes mais téléguidés; ultérieurement, elle a exigé d'eux qu'ils soient capables d'organiser leur recherche et de traiter par eux-mêmes les connaissances acquises -"quelle machine stupide -songea Herrera-: perdre son temps à inventer tout ce qui était déjà inventé!". Il reprit le cours du récit de Béatrice-: ...En empruntant cette voie, elle se mit à tester des robots humanoïdes et arriva, semble-t-il, à la conclusion que le MRI idéal était précisément l'être humain.
-C'est l'oeuf de Colomb -commenta Herrera.
-Brahma a alors entrepris la plus complexe de ses recherches. Elle y a consacré près d'un mois (délai énorme étant donné le rythme rapide auquel elle travaille), au bout duquel elle a concrétisé son objectif: la création du premier être humain artificiel.
-Un moment: vous en parlez comme si tout ce processus était mené à terme de façon autonome. La machine n'agissait-elle pas sous contrôle scientifique, c'est-à-dire humain?
-Oui, tant qu'ils ont contrôlé l'information fournie à Brahma-I. Mais dès que celle-ci s'est mise à agir pour son propre compte, elle a pratiquement assuré son propre contrôle. Seulement il se fait que les savants ne s'en sont rendu compte que lorsque les recherches de Brahma ont débouché sur leur conséquence logique. Et même quand ils ont trouvé en face d'eux le premier bion, ils ont continué à croire qu'il s'agissait d'un nouveau modèle d'androïde, jusqu'à ce qu'on leur montre leur erreur.
-Mais si les bions ne sont pas des androïdes, que sont-ils?...
Béatrice le regarda presque avec pitié.
-On les a appelés bions pour les différencier des androïdes, qui sont de simples robots. Les bions sont des êtres humains.

-C'est impossible -dit Herrera.
-C'est un fait -rétorqua Béatrice-. Brahma-I a investi dans sa création toutes ses connaissances et toutes ses potentialités. Les bions sont des êtres humains authentiques ou du moins ils constituent le terme de leur création.
-Comment pouvez-vous en être aussi sûre?
Elle eut un instant d'hésitation.
-Cela semble être la finalité de la machine. Autrement les androïdes ne feraient pas désormais partie du passé.
-Mais comment peut-on créer un être humain? Physiologiquement et psychiquement, l'homme est le produit d'une très longue et pénible évolution naturelle de plusieurs millions d'années, et d'une évolution sociale de quelques dizaines de milliers d'années. En admettant que l'on puisse créer un être vivant et que sa physiologie imite avec suffisamment d'exactitude la physiologie humaine, comment peut-on remplacer la vie psychique de l'homme, aussi incroyablement riche et complexe?
-Il ne s'agit pas de remplacer -rectifia la jeune femme-. Le système complexe de mécanismes physiologiques de l'homme a été égalé et même surpassé lors de la création des bions. Oui, oui, surpassé, n'en soyez pas étonné. Le bion est physiquement beaucoup plus fort et résistant que l'homme; son organisme s'adapte beaucoup plus facilement à n'importe quelles conditions climatiques, même les plus défavorables, et il possède des défenses immunologiques bien supérieures. Au niveau psychique, sa mémoire est bien plus développée, tout comme ses capacités télépathiques, qui lui servent à communiquer avec Brahma. Même ses proportions physiques ont été calculées afin de le rendre fonctionnel de façon optimale et ce conformément aux règles établies par les anciens Grecs pour leur statuaire.
-Même si l'on concède qu'ils possèdent tous ces avantages, il est impossible d'imiter la vie psychique de l'homme dans toute sa complexité. Ce que l'on peut obtenir est au mieux une imitation plus ou moins parfaite de son côté logique,

rationnel; mais qu'en est-il de l'aspect émotionnel de la psyché, des sentiments et des sensations de l'homme? Cela peut-il s'imiter au point de le "rendre fonctionnel de façon optimale"?

Et Herrera se surprit lui-même à défendre chaleureusement les émotions humaines: lui, un partisan inconditionel de l'égalité d'âme et du raisonnement!

-Je vous répète qu'il ne s'agit pas d'une imitation. Les deux facettes de la psyché possèdent une base physiologique commune et les bions en disposent.Et, tout bien pesé, il vaudrait mieux ne pas développer chez eux une telle "merveille", si l'on tient compte de ce que vos fameuses émotions humaines ont provoqué au Sahara. Vous ne le savez pas non plus? Les premiers bions étaient à peine créés qu'un savant de la base est apparemment devenu fou: il s'est mis à tirer au pistolet laser sur la machine. On n'a pu le maîtriser qu'à grand-peine. Mais il faut souligner qu'aucune des personnes présentes (je me réfère aux humains) n'a levé le petit doigt pour l'en empêcher. L'incident s'est répété et un bion est alors passé de vie à trépas... C'est à ce moment que les bions ont lancé leur ultimatum: ils ont obligé tout le personnel scientifique à quitter le Sahara et entouré toute la zone d'un champ de force, de sorte qu'il est impossible d'y pénétrer.

Béatrice marqua une pause.

-Cela s'est produit il y a près de deux mois et depuis on est sans nouvelles des bions, même si la rumeur publique rapporte que l'on en a vus à proximité de lieux habités, qui observaient les humains. On n'en sait pas plus.

"Et comment peut-on les reconnaître?", se demanda Herrera. "Ou s'agit-il simplement de psychose collective? Mais non, je crois (je suis sûr) que je pourrais en reconnaître un dès qu'il apparaîtrait devant moi."

-Que feriez-vous si vous en voyiez un?

-Moi? -il réfléchit quelques instants-. Je ne sais pas. En tout cas, je ne l'embrasserais pas.

Elle se carra davantage dans son fauteuil, jouant avec le

bord de sa robe. Elle finit par se lever.

-Eh bien -dit-elle-, je crois que je vais essayer de réparer mon hélicoptère.

-Je vais vous accompagner -proposa Herrera.

-Non, merci. Je peux me débrouiller toute seule.

-Je vous accompagne de toutes façons.

Elle haussa les épaules.

-Si vous voulez.

Pendant qu'il cheminait à ses côtés, il remarqua son changement d'attitude: elle se montrait distante, renfrognée, froide même, bref fort différente de celle qui parlait sereinement avec lui des bions, même si elle avait les joues en feu. Quelle mouche l'avait piquée? Ils gagnaient déjà la terrasse quand, dans leur dos, une sonnerie retentit dans toute la maison.

-C'est l'holoviseur. Veuillez m'excuser un instant.

Il regagna la petite salle de musique et appuya sur la touche de réception: il eut aussitôt devant lui le visage muet du professeur Louis Browne, de l'Institut d'Embryomécanique.

-Bonjour Lou, que t'arrive-t-il? Tu es pâle comme un mort.

-Ecoute, Julio... Il est fort probable qu'un bion se trouve dans la zone où tu résides. Pour le moment, deux unités de protection progressent dans cette direction. Sois très prudent et ne sors de chez toi sous aucun prétexte, tout en ne permettant à personne d'inconnu d'y entrer. Tu as bien compris?

-Je ne crois pas qu'il y ait le moindre danger, Lou.

-De toutes façons, tu ne cours aucun danger. Cela fait une semaine que l'on a constaté qu'il était sorti mais on n'avait pas pu déterminer la direction qu'il avait prise avant aujourd'hui. Souviens-toi: ne sors pas et ne laisse entrer personne. Sous aucun prétexte!

"Comme dans la fable du loup et des trois petits cochons", songea Herrera, irrité.

-Ecoute, Lou...

-Ne me fais pas perdre davantage de temps, s'il te plaît!

C'est afin d'éviter cela que je t'ai appelé personnellement. Souviens-toi... ne prends pas de risques. Les unités seront chez toi dans une demi-heure.
-Lou...

Il entendit qu'on raccrochait.

"Bon" -se dit Herrera-, "et en quoi consistent les unités de protection?"
-Vous avez peur? -lui demanda sur le seuil de porte la voix de Béatrice, qui avait pris appui sur le chambranle, sans qu'il sût à quel moment. Son inflexion ironique recelait un défi. En guise de réponse, il sourit.
-C'est la première fois que je vous vois sourir... -dit-elle à voix basse.
-Vous êtes également avare de sourires.

Elle sembla un peu surprise.
-En outre, vous vivez trop isolé -elle s'empara, au sommet d'un meuble du livre qu'il avait lu la veille-, vous lisez, cultivez des cactus, faites de la plongée...

Il s'installa au clavier du vieux synthétiseur. Il actionna une touche et la pièce retentit d'un son grave, léger.
-Je joue également d'instruments passés de mode.
-Cela vous suffit-il? Je veux dire, êtes-vous satisfait de vivre ainsi?

Il se mit à jouer quelque chose de doux et de lent. Les réverbérations des notes les enveloppaient délicatement, comme une brume bienfaisante.
-Vous oubliez que je commande de temps à autre des expéditions cosmiques.

Elle secoua lentement la tête, faisant vibrer ses cheveux. Elle retourna le livre qu'elle tenait à la main: ce dernier, par la force de l'habitude, s'ouvrit sur une page cent fois lue.
-Vous aimez tout ce qui est ancien.

Elle lut, d'une voix monotone, éteinte et rythmée comme le bruit d'une goutte qui tombe à intervalles réguliers:

"Comme tu cheminais silencieuse
à mes côtés, dans la vacuité de ton quartier.
La lune a émergé entre les arbres
et je n'ai vu que ton ombre désolée.

Est-il vrai, dis-moi, que je t'ai tenue
une fois sur mon coeur, bien à l'abri?
Ce qu'elle est froide l'implacable lune!
L'air seul répond."

Le synthétiseur se tut.
-Vous lisez bien les vers -finit-il par dire.
-Oui? -demanda-t-elle et elle rougit. Après avoir marqué une autre pause, elle renchérit-: ET votre ami?
-Lequel?
-Celui au pyjama. Il vient souvent?
-De temps en temps -il se remit à actionner légèrement les touches.
-Et les autres?
-Ils se sont lassés. Ils écrivent, appellent...
-Aucune femme?
-Ici, non.

Elle se tut à nouveau. Elle referma ensuite le livre d'un coup sec.
-Je dois m'en aller.
-Vous ne pouvez pas -dit-il, sans cesser de jouer-. Souvenez-vous: un bion rôde par ici.

Elle eut un rire bref et sec.
-C'est vrai. Dans le pire des cas, il me mord.
-Dans le pire des cas.
-Pourquoi ne se barricade-t-il pas dans la maison? Il peut s'y glisser subrepticement.

Herrera jouait avec les sons.
-Pourquoi? Qu'y a-t-il ici qui puisse l'intéresser?
-Des êtres humains.
-Et que peut-il vouloir des humains? N'est-il pas plus fort, plus habile et plus intelligent que les humains, voire plus

beau, d'après ce que vous dites? Que possédons-nous qu'il puisse envier?
-Je ne sais pas... Peut-être ne cherchent-ils qu'à les connaître. Peut-être ne sont-ils que des êtres humains, tout comme les autres et avec autant de droits.
-Croyez-vous?
-N'est-ce pas possible?
IL cessa de jouer et on perçut à l'extérieur un bruit faible et continu de moteurs, qui s'éteignit aussitôt.
-Les voilà -annonça-t-il.
-Qui cela?
-Ces... les unités de protection. Ils viennent rechercher notre bion. Ou, peut-être, notre bione.
Elle fronça ses fins sourcils.
-Que voulez-vous dire?
-Peut-on entrer? - demanda quelqu'un, sur le seuil de porte. Deux grands gaillards, revêtus d'impeccables uniformes gris-bleu, occupaient toute la largeur du seuil-. Nous faisons partie de la patrouille de protection.
-Entrez -dit Herrera-. Peut-être aurez-vous plus de chance aujourd'hui.

Note:
(1) "L'Embryomécanique est la science qui étudie la formation des processus de développement biologique et la théorie de la construction de mécanismes qui s'autodéveloppent." (Note d'A. et B. Strougatski pour leur conte "Le cône blanc de l'Alaïde".)

III) LE BAISER.

-Etes-vous le commandant Herrera? -demanda le plus petit d'un air sévère, d'autant plus sévère qu'il avait cru percevoir une intonation ironique dans la phrase d'Herrera-. Nous devons voir votre carte d'identité.
Herrera la retira de sa poche et la lui tendit. Le jeune homme l'inspecta avec une attention particulière, tandis que son compagnon dévorait Béatrice des yeux. Il la lui remit ensuite en ayant un petit signe de tête déférent ("le devoir c'est le devoir, mais comme vous voyez je peux également faire preuve de politesse", semblait-il signifier) et il s'adressa à Béatrice.
-Et vous? Vous résidez ici?
-Non -répondit-elle, impassible-. Je ne suis ici que de passage.
-Pouvez-vous me montrer votre carte d'identité?
-Je crains fort de ne pas l'avoir sur moi -déclara-t-elle.
Herrera sentit un frisson lui parcourir le dos.
-Dans ce cas, vous devrez nous accompagner -répondit le jeune homme, encore plus sévère. Son compagnon, en revanche, pâlit.
Elle passait ses poches en revue, tout à son aise.
-Où puis-je l'avoir mise? Ah, je me souviens! -s'exclama-t-elle doucement et elle la retira d'une petite poche de sa robe. L'homme de patrouille l'examina sans altération de son humeur sombre et la lui rendit.
-On ne nous avait pas signalé qu'il y avait ici une autre personne -fit-il remarquer.
-Je suis de passage, comme je vous l'ai dit.
Herrera poussa un soupir de soulagement.
-Pouvez-vous m'expliquer en quoi consiste exactement votre travail? -demanda-t-il-. Je reviens du Cosmos et tout ceci me prend au dépourvu.
-Les patrouilles de protection ont été créées dans le but de défendre la population de toute agression de la part des bions -expliqua l'homme de patrouille-. Avec votre

permission, nous devons nous retirer.
-Vous n'effectuez pas de fouille?
-Pourquoi? -intervint pour la première fois le plus grand des deux hommes-. Nous disposons d'équipements KIrlian.
L'autre le regarda sévèrement.
-C'est bon -dit-il-, allons-nous-en. A propos, à qui appartient l'hélicoptère qui est stationné à cent mètres d'ici?
-A moi -déclara Béatrice. Les hommes de la patrouille prirent congé pour la troisième fois et, dans leur confusion, en sortant, se bousculèrent.
-Eh bien, Béatrice -dit Herrera quand ils se retrouvèrent seuls-, vous êtes une femme bizarre. Avez-vous eu l'intention de nous faire croire, à moi et à ces garçons, que vous étiez un bion? En ce cas, je dirai que vous avez failli y parvenir.
La jeune homme eut un petit rire mais sans conviction.
-Je vous remercie, quoi qu'il en soit -elle se leva-. Bon, il est temps que je m'en aille.
-Attendez! -s'exclama Herrera, et il lui tendit la main. En s'en rendant compte, il la posa, confus, sur le clavier-. Je vais vous accompagner jusqu'à l'hélicoptère.
Elle refusa d'un signe de tête, mais sans fierté, presque humblement. Lui n'en dit pas davantage mais prit place à ses côtés et l'accompagna une nouvelle fois en silence, sans savoir quoi dire, ou cherchant peut-être les mots pour l'exprimer. Elle cheminait en regardant la pointe de ses pieds, chaussés de façon très élégante. Lui observait le ravissant chignon sur sa nuque, la courbe parfaite de sa joue et de ses sourcils, tout en se demandant: "Que suis-je en train de faire? Pourquoi est-ce que je la suis? Qu'est-ce que je veux lui dire?"
Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur de l'hélicoptère, elle s'arrêta et prit appui contre le véhicule, les bras croisés dans le dos.
-Nous devons nous quitter -dit-elle, en gardant toujours les yeux baissés.

-Ne faudrait-il pas examiner le moteur? -suggéra Herrera.
-Il s'agissait seulement de la batterie -elle lui tendit la main-. Eh bien, au revoir. J'ai été enchantée de faire votre connaissance.
-Attendez Béatrice -Herrera fut presque effrayé en entendant le ton étonnamment suppliant de sa propre voix-. Je dois vous dire quelque chose -et il s'arrêta, presque étranglé par le flot de paroles qui jaillissait de sa gorge-. Qu'est-ce que je veux vous dire? Vous demander pardon pour ma rudesse, pour la façon dure et peu humaine dont je vous ai traitée? Peut-être est-ce dû aux vingt années que j'ai passées à me durcir dans la solitude, devenant bourru et misanthrope, un peu à l'image de ce coin perdu où végète mon veuvage inutile. Mais comment vous le dire? Vous m'avez demandé si cela suffisait à mon bonheur. Jusque hier, jusqu'à ce matin, j'ai cru que oui, sans me rendre compte que le seul objectif que j'avais atteint, avait été de me vider, de me transformer en une apparence d'homme, en un humanoïde qui se croit humain parce qu'il possède deux pieds, qu'il parle et se peigne. Et je dois vous demander pardon comme je dois me demander pardon à moi-même... Mais comment vous le dire?
Elle semblait attendre ses paroles mais, contre toute attente, elle rejeta la tête en arrière, avec une telle expression d'espoir douloureux dans les yeux et les lèvres si tremblantes, que cela surpassait ses forces: il se pencha doucement sur elle et effleura avec avidité ces lèvres avec les siennes, se sentant frissonner comme un adolescent, des pieds à la tête, pendant quelques secondes qui semblèrent durer des siècles.
Elle entrouvrit les yeux et le regarda avec un mélange de peur et de tendresse.
-J'avais oublié cela -susurra-t-il d'une voix rauque et il l'attira vers lui. Elle laissa un instant la tête reposer sur son épaule et murmura:
-Je ne savais pas ce que c'était.
Cependant, comme si elle regrettait de s'être laissée

aller, elle redressa aussitôt la tête et tenta de se dégager. Il ne la lâcha pas.
-Je dois m'en aller... Il le faut...

Quittant ses bras, elle essaya de grimper dans l'hélicoptère mais il la tira en arrière en la saisissant par les bras. Toute tremblante, elle le regarda dans les yeux; il secoua alors négativement la tête, avec une irrévocable douceur. Elle sourit, les yeux débordant de larmes. Le soleil brillait sur eux et faisait scintiller les murs de la maison.

* * *

Les cactus attendirent longuement et inutilement leurs soins matinaux; le livre de poèmes gisait, délaissé, sur un fauteuil, à proximité du vieux synthétiseur. La mer seule remplissait, comme toujours, le silence de la maison, de bruits, d'arômes et de reflets.
-Béatrice -finit-il par murmurer dans l'obscurité.
-Quoi?
-Rien. Je prononce ton nom. Béatrice.
-Cela me fait plaisir... J'aime que tu prononces mon nom. J'aime te l'entendre dire. J'aime t'entendre parler, dire n'importe quoi. Allons, dis quelque chose.
-Béatrice.
-Encore.
-Béatrice, Béatrice.

Elle rit. D'abord, tout bas, dans un murmure à peine audible qui crût tendrement et finit dans des larmes de bonheur.
-Tu es étrange.
-Pourquoi?
-Tu ris et pleures simultanément. Cela ne t'arrive jamais séparément.
-Je ne sais pas réagir autrement. Excuse-moi.

Ce fut son tour de rire. De façon franche, sonore.
-Tu es en train de rire. Je ne t'avais jamais vu rire.

-Tu dis cela comme si tu me voyais tous les jours depuis vingt ans... C'est curieux.
-Quoi?
-Que nous ne sachions rien l'un de l'autre. Nos nom et profession. Comme une questionnaire.
-Je sais beaucoup de choses à ton sujet.
-Ah oui? Voyons, vide ton sac.
-Pardon? -demanda-t-elle en riant.
-Dis moi ce que tu sais.
-Ah... Eh bien, par exemple, je sais que cela fait longtemps que tu es seul. Depuis de nombreuses années.
-Oui, de nombreuses années.
-Pourquoi?
-En raison de la mort de Mirna.
-Ton épouse?
-Oui.
-Comment est-elle morte?... Pardonne-moi. Je pose des questions stupides.
-Elle m'accompagnait. Elle était la géologue du bord. Toujours, lors de chaque vol. J'appelais Mirna et elle apparaissait. Je pensais à Mirna, regardais derrière moi et elle s'y trouvait. Ou, même quand je ne la voyais pas, elle était toujours là, toute proche, à portée de voix. Un jour, elle a cessé d'être là. De la manière la plus stupide...
-Arrête. N'en dis pas plus.
-Cela a maintenant peu d'importance. Il faut pouvoir raconter ce genre de choses un jour ou l'autre.
-Etait-elle belle?
-Non. En fait elle n'avait de beau que les cheveux. Et sa voix. Elle avait une voix d'une douceur... mais je l'ai oubliée.
-Tu ne possédais pas d'enregistrements?
-Si, et aussi des hologrammes mais j'ai tout brûlé après l'accident. J'ai également quitté notre domicile. Je ne pouvais plus le supporter...

Il s'établit un long silence.
-Béatrice?

-Oui?
-Et toi? Comment as-tu vécu jusqu'à aujourd'hui?
-Je n'ai pas vécu jusqu'à aujourd'hui?
-Comment peux-tu être aussi belle? Je te regarde et j'ai presque peur de te toucher et que tu sois de marbre.
-Je ne suis pas de marbre. Tu vois? Tu vois? Je ne suis pas de marbre.
-Non, tu n'es pas de marbre.

Après avoir marqué une pause, il murmura:
-Moi non plus, je n'ai pas vécu jusqu'à aujourd'hui.
-Et avant?
-C'était avant. J'ai été mort pendant vingt ans. J'était tellement mort que je ne regrettais même plus la vie.
-Et maintenant... est-ce comme avant? N'était-ce pas mieux alors?
-A quoi riment ces questions? Meilleur, égal, pire... Personne ne sait ce genre de choses. Je sais seulement que j'étais mort et que je revis à présent.

...Le graviplane survolait la cime et on le discernait à peine parmi les nuages orangés. Herrera observait attentivement les images transmises: des rochers bruns, verdâtres et tristes, sans trace de végétation, et la fumée qui sortait à intervalles irréguliers de la crevasse et qui avait la même couleur orangée que les nuages, quoique plus foncée.
-Cadre pré-éruptif simple -disait la voix suave de Mirna-. Eruption dans les vingt-quatre heures. Nous faisons demi-tour.

Herrera éteignit les écrans. Au moment même, un bruit analogue à un coup de tonnerre se fit entendre. Cela ne dura qu'une seconde.
-Colibri, Colibri, ici Prométhée! -appela Herrera d'une voix aiguë-. Que se passe-t-il?
-Ici Colibri -finit par répondre la voix de Mirna. On l'entendait très faiblement, comme infiniment lointaine-. L'éruption... L'onde de choc a affecté le pilote

cybernétique... Nous avons perdu le contrôle...
-Utilisez les commandes d'urgence, Colibri.
-Ici Colibri... Les commandes d'urgence ne répondent plus... La montagne...
-Colibri! Colibri! -appela désespérément Herrera.

On ne répondait plus.
-Colibri! Colibri!... Mirna!

Il s'éveilla. Il était baigné de sueur, tremblait et éprouvait une étrange oppression au niveau de la poitrine mais, au soulagement de l'éveil, s'ajoutait cette fois une sorte d'apaisement. Au début de son veuvage, ce rêve le poursuivait de nuit en nuit et, nuit après nuit, il devait recourir à des pastilles d'hypnol. Ultérieurement, son apparition s'espaça peu à peu dans le temps, à intervalles de plus en plus longs; il finit par disparaître, tout comme l'avaient définitivement quitté la douleur et même la nostalgie de Mirna. Et voilà qu'après tant d'années il se remettait à vivre sous forme de cauchemar ces instants indélébiles. Il se demanda ce que cela pouvait signifier. Dans l'entrefaite, il s'était abandonné à une grande sérénité, tout en continuant à éprouver une grande oppression au niveau de la poitrine; il tenta de se la palper et ce n'est qu'alors qu'il se rendit compte qu'il s'agissait de la tête de Béatrice, endormie. Le sourire aux lèvres, il se laissa envahir par le calme. Et, cette fois, il ne fit pas de mauvais rêves.

Quand il s'éveilla à nouveau, Béatrice n'était plus à ses côtés. Il était trois heures. Revêtant son peignoir usé, il se mit à sa recherche dans la maison. Il entendit des voix dans la petite salle de musique et s'y rendit.

Il la trouva installée en face de l'holoviseur et n'ayant endossé que la veste du pyjama de Lou. L'image reproduisait la grande salle, à la coupole rosée comme l'intérieur d'un coquillage, du Conseil Central de l'Académie des Sciences du Système Solaire. Un homme d'apparence austère et aux cheveux

fort blancs avait la parole:
-...s'il est exact qu'il s'agit d'une mesure désespérée, je ne vois pas, et je crois, personne d'entre nous n'a jusqu'à présent vu d'autre issue possible à cette situation, désormais insupportable. C'est pourquoi je propose de soumettre au vote la proposition du professeur Browne.

"Que pouvait bien proposer Lou?" -songea Herrera- "Il ne m'a rien dit de cela."

-Je crois résumer le sentiment général -intervint la doctoresse Karen Heine, présidente du Conseil-, en affirmant qu'il s'agit d'une solution qui nous ferait porter une grande responsabilité. En fait, le seul reproche que l'on puisse raisonnablement adresser au complexe embryomécanique autoprogrammé Brahma-I c'est d'avoir échappé à notre contrôle et d'avoir commencé à agir pour son propre compte. Et j'admets la menace que peut constituer pour l'Humanité une machine aussi puissante agissant sans contrôle humain. Mais, jusqu'à présent, la machine n'est pas apparue sans contrôle mais bien comme se contrôlant elle-même, et le seul danger réside dans le fait que nous ne savons pas encore quelles lois la régissent. Le danger potentiel de cet autocontrôle est donc encore à démontrer et fait, en tout cas, toujours partie du domaine des probabilités.

-Devons-nous craindre que l'on nous attaque? -interrogea quelqu'un depuis les gradins.

-Je prie le docteur Robles de garder son sang-froid -répondit la doctoresse Heine sans perdre son flegme- ou il va devenir plus dangereux que Brahma-I -il y eut des rires et l'atmosphère se détendit, ne fût-ce que momentanément-. Et puisque vous parlez d'agression, je voudrais vous rappeler un élément que vous semblez avoir oublié: c'est nous qui avons attaqué la machine et les bions. Par conséquent, s'ils nous attaquaient, ils ne feraient que suivre notre exemple.

-Le programme de départ de Brahma-I -intervint quelqu'un d'autre- se basait sur les lois d'Asimov, qui protègent l'être humain. Néanmoins, elle peut ou pourra, lors de son

développement ultérieur, les éliminer, si elle les considèrent comme étant un frein.

Un homme de haute stature, de peau noire et au front bombé, demanda la parole.

-Je constate -dit-il- que vous parlez de la machine comme s'il s'agissait d'une entité que n'intéresse que son autodéveloppement, vu en soi et pour soi, sans autre finalité ni perspective et qui, pour s'assurer l'espace vital nécessaire, est capable de tout raser aveuglément. Comme si la "mentalité" (pour lui donner un nom) de la machine était inévitablement fasciste. Et cela, messieurs, est un archaïsme mental tout comme le mot "fasciste" est un archaïsme linguistique...

-Et vous, Al-Mostassem, vous parlez comme si les machines avaient une morale -rétorqua le docteur Robles.

-La machine peut-être pas, mais les bions?

Béatrice sursauta en remarquant la présence d'Herrera et éteignit l'holoviseur.

-Excuse-moi d'avoir regardé cela sans ton autorisation. Cela vient d'arriver par télécourrier et comme tu étais en train de dormir...

-Cela n'a pas d'importance.

-Ils n'ont encore pris aucune décision, n'est-ce pas?

-Aucune décision décisive, du moins -dit Herrera et il sourit de ce mauvais jeu de mots. Elle sourit à son tour, tendrement, mais il la sentait préoccupée. Il promena ses doigts dans l'épaisse chevelure de Béatrice.

-Que penses-tu de tout cela? -demanda-t-elle inopinément.

-De quoi?

-De la proposition de ton ami, le professeur Browne.

-Et que propose mon ami, le professeur Browne?

-La destruction immédiate de Brahma-I et des bions.

"Diable! Lou n'y va pas avec le dos de la cuiller", songea-t-il.

-Ah bon! Eh bien, qu'on les détruise et qu'on n'en parle plus.

Elle ne bougea pas un muscle mais Herrera la sentit

devenir de glace sous sa main, comme si ses craintes se confirmaient et que sa peau précieuse s'était transformée en marbre.
-Tu le dis... sérieusement? -finit-elle par murmurer.
-Bien sûr que non, petite sotte. C'est de l'humour noir -répliqua-t-il, tout en sentant la vie revenir, chaude, sous ses doigts. Béatrice frotta sa joue sur la main d'Herrera-. Pourquoi ne déjeunons-nous pas? J'ai une faim de loup.
-Et moi alors. Quelle heure est-il?
-Trois heures...
-Holà! Allons-y!
Ils déjeunèrent à quatre heures, de bon appétit, et le repas ne fut que rires. Au moment du dessert, elle revint à la charge.
-Tu n'as pas répondu à ma question.
-Laquelle?
-Au sujet de la proposition de ton ami.
-Pourquoi les bions t'intéressent-ils autant?
-Ils ne t'intéressent pas, toi?
-Bien sûr mais toi tu sembles avoir pris leur défense à coeur.
-Et pourquoi pas? N'as-tu pas entendu la panique, les débats, les patrouilles, la proposition de ton ami? C'est presque un délire de persécution.
-Et toi, que crois-tu? Tu penses comme Al-Mostassem?
-Je n'ai pas pu entendre toute son intervention. Cependant je suis plutôt de son avis que de celui de ton ami.
-Je ne sais quoi dire... Je ne parviens pas à comprendre ce qui se passe, de quoi on discute. Je sais, par expérience personnelle, l'horreur que peut engendrer, surtout dans le Cosmos, un cerveau cybernétique sans contrôle. Mais il s'agit ici d'autre chose: c'est l'Inconnu. Ne sois dès lors pas étonnée qu'ils soient effrayés. Quels fruits peut porter une machine livrée à son seul autocontrôle? Seront-ils bons ou nocifs pour l'homme?
-Les fruits sont déjà là -dit Béatrice-. Ce sont les bions.
-Cela ne change rien au problème. Quelles relations les

bions vont-ils avoir avec l'Humanité? Vont-ils nous trouver gênants? Ou, au contraire, voudront-ils s'allier à nous? Ou vont-ils, tout bonnement, réclamer le droit de mener leur propre vie? Jusqu'à présent, les bions se sont apparemment tus sur ce point. Mais que recouvre leur silence? That is the question.
-Et toi, que crois-tu?
Herrera haussa les épaules.
-Et toi?
-Moi?
-Oui, toi. Jusqu'à présent tu as posé beaucoup de questions maos tu n'as rien dit, ou presque rien.
-Je t'ai exposé mon point de vue.
-Non, ce n'est pas assez explicite. Tu n'as pas révélé le fond de tes pensées.
-Peut-être as-tu raison -elle fixa les yeux sur son verre et se mit à en caresser le bord du doigt-. Je crois que... tout le monde se préoccupe des bions... de Brahma-I... de leur attitude vis-à-vis de l'homme... et qu'en est-il de celle de l'homme à l'encontre des bions?
-Dans quel sens?
-Dans la mesure où l'homme est responsable de l'existence des bions.
-C'est plutôt Brahma-I, non?
-C'est l'homme qui a construit Brahma-I. C'est lui qui l'a enclenché. Puis, en constatant que les résultats étaient différents de ceux qu'il attendait, il prend peur, s'écrie qu'il n'y est pour rien et veut tout détruire. Comment est-ce possible?...
-Mais c'est parce que ces résultats sont indépendants de la volonté humaine. Ils sont même dotés d'une volonté propre. Et l'homme se demande: cette volonté est-elle bien disposée à mon égard ou est-elle hostile?
-Les bions ont-ils manifesté la moindre hostilité?
-Admettons. Jusqu'à présent, ils se sont bornés à expulser les humains du Sahara, à s'isoler et à y jouer aux bions. Mais si leurs intentions ne sont pas hostiles, pourquoi ne

les ont-ils pas exprimées clairement dès le début, au lieu de se comporter de la sorte?

Elle eut un geste d'impatience.

-Vous réagissez tous comme si les bions étaient nés avec des intentions bien définies, gravées dans leur cerveau et prêtes à être mises en pratique. Mais où auraient-ils pêché ces intentions? Dans le néant? Et si, tout bonnement, leur seul but était de trouver la bonne voie?

-Quelle bonne voie?

-C'est cela qui n'est pas encore clair. Du moins, pas tout à fait. Et l'homme est en grande partie responsable de cette situation, pour leur avoir tourné le dos. Car, après tout, les bions ne font-ils pas partie de l'Humanité? Et même, s'ils constituaient une autre humanité, pourquoi serait-elle nécesssairement hostile? Comme l'a si bien dit le docteur Al-Mostassem, son attitude est un archaïsme mental, indigne de l'homme.

-Bravo! Bravo! Brillante harangue! -railla Herrera en applaudissant de façon bruyante. Il savait qu'il la blessait et il s'en voulait d'agir de la sorte mais il ne pouvait s'en empêcher.

Sa réaction fut encore pire que ce qu'il craignait. Elle ne dit rien, se contentant de pâlir. Ensuite elle se leva et sortit en courant, heurtant dans sa fuite aveugle le chambranle de la porte. Herrera se mordit les lèvres et se lança à sa suite. Il fut arrêté par la porte fermée de la chambre.

-Béatrice, écoute-moi. Pardonne-moi, Béatrice.

Elle ne répondit pas.

-Je n'ai pas voulu cela. Je ne savais pas que tu le prendrais comme ça. Je suis bête, stupide. Pardonne-moi.

Il attendit: la pause se fit interminable.

-Béatrice, s'il te plaît, pardonne-moi. Pardonne-moi -il frappa à la porte-. Béatrice, ouvre-moi. S'il te plaît, Béatrice.

Le silence persistait de l'autre côté de la porte.

-Béatrice, ouvre. Ouvre-moi -il frappa plus fort-. Béatrice.

Pleure au moins, crie, dis quelque chose!

Il perçut un murmure.

-Julio...

-Béatrice... C'est la première fois que tu prononces mon prénom.

-Ne parle pas, Julio. Je dois te dire quelque chose.

-Dis-le.

-Je ne t'ai pas menti. Je t'ai dit la vérité, toujours, mais je ne t'ai pas tout dit... Je suis un bion, Julio.

-Pardon? Je ne te comprends pas.

-Je suis un bion.

Il se força à rire.

-Ouvre-moi et cesse de me faire des blagues.

-Je suis un bion, Julio.

Il y eut une minute de silence. La voix se fit ensuite à nouveau entendre, à travers la porte toujours fermée.

-Cela faisait trois jours que je t'observais. Ta solitude m'intriguait. Je voulais savoir pourquoi un homme se tient volontairement à l'écart des autres. C'est la curiosité qui m'a poussée ici l'autre soir. Tu sais le reste.

C'était lui qui se taisait à présent.

-Julio, tu m'entends? Je t'aime. Je t'aime. Je ne savais pas que c'était impossible. Mais ce n'est pas ta faute si c'est impossible. Ce n'est pas non plus la mienne. Qui en est responsable, alors? Le sais-tu, toi?... Julio.

Il restait silencieux.

-Peu importe -finit par murmurer la voix-. Cela n'a plus d'importance... Que cela ne soit pas possible n'a désormais plus d'importance... Plus... rien... n'a d'importance... Seu...le...ment que tu ré...pon...des...

Le silence retomba.

-Béatrice! -appela-t-il, inquiet-. Béatrice!

Un frisson terrible lui vrilla les os. Il alla chercher une chaise, la brandit et, assenant quelques coups précis, il força la porte.

-Béatrice?...

Ses doigts étreignaient encore le flacon d'hypnol, vide.

IV) LA COUPOLE ROSEE.

Le lendemain, le Conseil Central de l'Académie des Sciences tint sa dix-septième séance sur le problème des bions et de Brahma-I.

-Apparemment -finit par dire la doctoresse Heine-, nous continuons à faire du sur-place. Je me demande combien de temps cela va durer. Pendant que nous sommes ici à discuter, jour après jour, et à nous chamailler, l'Humanité attend que nous prenions une décision. Et pas n'importe quelle décision, la meilleure. Je le souligne parce qu'il m'apparaît qu'enfermés ici, engagés comme nous le sommes dans ce bras de fer, nous sommes en train de perdre nos responsabilités de vue et nous finirons par ne rien résoudre. Pardonnez-moi si je ne m'exprime pas de la façon la plus convenable mais je suis fatiguée. Fatiguée de ces débats sans pieds ni tête, des interminables discussions théoriques sur des questions de détail, qui n'ont rien à voir avec le fond de l'affaire, que seuls sont parvenus à mettre en évidence le docteur Al-Mostassem et le professeur Browne. En somme, le dilemme que nous devons trancher est le suivant: Brahma-I et les bions constituent-ils, oui ou non, une menace pour l'existence de la société humaine? Regardons les faits en face: que nous disent-ils à ce sujet? Jusqu'à présent, ils ne nous disent rien. Ils en disent plutôt davantage sur l'hostilité des humains que sur la leur à l'égard de ces derniers. Par conséquent, nous ne disposons d'aucun argument de poids pour pencher dans un sens ou l'autre. Dès lors, la seule conclusion raisonnable à laquelle nous pouvons arriver, c'est que nous sommes en train de discuter dans le vide. Et qui discute dans le vide, ne débouche que sur le vide. Voilà ce que j'avais à dire. Et pardonnez-moi mon franc-parler.

Browne demanda la parole.

-Je suis en désaccord avec la doctoresse Heine pour une raison bien simple. S'il est vrai qu'ils n'aient pas encore perpétré d'actions hostiles à l'encontre de la société humaine...il faut souligner que c'est pas encore. Mais -et il leva son index- le simple fait d'oeuvrer indépendamment de l'homme, sous son propre contrôle, transforme Brahma-I et ses produits humanoïdes en une menace pour l'existence humaine, pas seulement pour son existence mais, et surtout, pour son intégrité -et il accentua soigneusement ce mot-. L'homme a créé la machine pour qu'elle se mette à son service: la machine ne va-t-elle pas tenter de renverser les rôles? Je crois que l'alternative est claire: l'homme ou la machine.

Ce fut ensuite à Al-Mostassem de prendre la parole. Pendant quelques instants, il resta silencieux, debout devant l'auditoire, et garda, penchée, sa tête au grand front bombé.

-Je ne tenterai pas -répondit-il- de relancer une polémique qui a déjà donné tous ses fruits. Je crois que nous avons atteint un point mort. Je voudrais seulement faire une proposition concrète, qui me semble simple et applicable -un aide de camp s'approcha de la doctoresse Heine et lui murmura quelque chose à l'oreille. Elle pâlit-: pourquoi ne demanderait pas ici leur avis à ceux qui sont le centre de cette polémique?

-Vous proposez de demander son avis à Brahma-I? -interrogea ironiquement Robles.

-Je propose de demander leur avis aux bions. Cela me semble ce qu'il y a de plus raisonnable.

-Veuillez m'excuser de vous interrompre, docteur -dit la doctoresse Heine-. Mais il se fait que les événements évoluent dans le sens de votre proposition -elle parlait plus posément que d'habitude-. Un émissaire des bions vient d'arriver du Sahara... Le voilà.

Le Conseil se retourna comme un seul homme vers l'entrée où se trouvait un homme de haute taille et grisonnant, portant l'uniforme et les insignes de commandant du Corps

des Astronautes. Une jeune femme venait lentement derrière lui. Elle s'arrêta à sa hauteur et secoua sa chevelure d'un geste félin, tout en redressant la tête. Ils pénétrèrent de concert dans la salle rosée.

ALEJO CARPENTIER

Retour aux sources

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR RENÉ L. F. DURAND

I

— Dis, vieux, que veux-tu ?...

A plusieurs reprises la question tomba du haut des échafaudages. Mais le vieux ne répondait pas. Il allait d'un endroit à un autre, fouinant, tirant de sa gorge un long monologue aux phrases incompréhensibles. On avait déjà descendu les tuiles, recouvert les parterres morts d'une mosaïque de terre cuite. En haut, les pics descellaient les blocs de maçonnerie, les faisant rouler par des conduits de bois, en une avalanche de gravats et de plâtras. Et par les créneaux successifs qui peu à peu édentaient les murailles apparaissaient, dépouillés de leur secret, des plafonds ovales ou carrés, des corniches, des guirlandes, des denticules, des astragales et des papiers peints qui pendaient des trumeaux comme de vieilles peaux de serpents en mue. Assistant à la démolition, une Cérès au nez cassé et au péplum fané, la coiffure de moissons

veinée de noir, se dressait dans l'arrière-cour, sur sa fontaine aux mascarons effacés visités par le soleil en des heures ombreuses, les poissons gris du bassin bâillaient dans une eau tiède chargée de mousses, regardant d'un œil rond ces ouvriers, noirs sur la clarté du ciel, qui abaissaient la hauteur séculaire de la maison. Le vieux s'était assis, sa canne sous le menton, au pied de la statue. Il regardait monter et descendre des seaux dans lesquels voyageaient des ruines estimables. On entendait en sourdine les rumeurs de la rue tandis qu'en haut les poulies accordaient, sur des rythmes de fer contre pierre, leurs aigres gazouillis d'oiseaux dodus.

Cinq heures sonnèrent. Les corniches et les entablements se dépeuplèrent. Il ne resta que des escabeaux, pour préparer l'assaut du lendemain. L'air se rafraîchit, allégé de sueurs, de blasphèmes, de grincements de cordes ou d'essieux qui réclamaient l'huile des burettes, et de tapes de la main sur des torses visqueux. Pour la maison étêtée le crépuscule tombait plus tôt. Elle se revêtait de ténèbres au moment où sa balustrade supérieure à présent abattue offrait d'habitude aux façades le don d'un éclat de soleil. La Cérès pinçait les lèvres. Pour la première fois les pièces allaient dormir sans persiennes, ouvertes sur un paysage de décombres.

Contrariant leurs penchants, plusieurs chapiteaux gisaient dans l'herbe. Les feuilles d'acanthe découvraient leur nature végétale. Une plante grimpante aventura ses tentacules vers la volute ionique, attirée par un air de famille. Lorsque la nuit tomba, la maison était plus près de la terre.

Un encadrement de porte se dressait encore, en haut, avec des planches d'ombre suspendues à ses gonds désorientés.

II

Alors le vieux nègre, qui n'avait pas bougé, fit des gestes étranges, faisant tournoyer sa canne sur un cimetière de dalles.

Les carreaux de marbre, blancs et noirs, volèrent aux étages, revêtant le sol. Les pierres, en des bonds précis, allèrent obstruer les brèches des murailles. Des battants cloutés, en noyer, s'emboîtèrent dans leurs encadrements, tandis que les vis des charnières s'enfonçaient de nouveau dans leurs trous, en une rapide rotation. Sur les parterres morts, soulevées par la poussée des fleurs, les tuiles joignirent leurs fragments, élevant un sonore tourbillon de glaise, avant de tomber en pluie sur la charpente du toit. La maison grandit, reprit ses proportions habituelles, pudique et vêtue. La Cérès fut moins grise. Il y eut dans la fontaine des poissons plus nombreux. Et le murmure de l'eau attira des bégonias oubliés.

Le vieux introduisit une clé dans la serrure de la porte principale et se mit à ouvrir des fenêtres. Ses talons sonnaient creux. Quand il alluma les chandeliers, un jaune frémissement parcourut la peinture à l'huile des portraits de famille, et des gens vêtus de noir murmurèrent dans toutes les

galeries, au rythme de cuillers que l'on tournait dans des tasses de chocolat.

Don Martial, marquis de Chapellenies, gisait sur son lit de mort, la poitrine bardée de médailles, sous la protection de quatre cierges aux longues bavures de cire fondue.

III

Les cierges grandirent lentement, cessèrent peu à peu de couler. Lorsqu'ils eurent repris leur taille, la nonne apporta une lampe et les éteignit. Les mèches pâlirent, en projetant une escarbille. La maison se vida de visiteurs et les voitures partirent dans la nuit. Don Martial appuya les doigts sur un clavier invisible et ouvrit les yeux. Les poutres du toit, qui ne formaient qu'un fatras confus, reprenaient peu à peu leur place. Les flacons de médicaments, les glands de damas, le scapulaire du chevet, les daguerréotypes, les palmes de la grille sortirent de leurs brouillards. Lorsque le médecin hocha la tête en un geste professionnel de découragement, le malade se sentit mieux. Il dormit quelques heures et se réveilla sous le regard noir et renfrogné du Père Anastase. De franche, méticuleuse, bourrée de péchés, sa confession devint réticente, pénible, semée de dérobades. Quel droit avait, au fond, ce carme, de se mêler de sa vie ? Don Martial se trouva soudain jeté au milieu de la chambre. Soulagé d'un poids aux tempes, il se leva

avec une surprenante rapidité. La femme nue qui s'étirait sur le brocart du lit chercha jupons et corsages et disparut bientôt avec son parfum dans un froufrou soyeux. En bas, dans la voiture fermée, une enveloppe contenant des pièces d'or était posée sur les broquettes du siège.

Don Martial ne se sentait pas bien. En rectifiant le nœud de sa cravate devant la glace de la console il se trouva congestionné. Il descendit à son bureau où l'attendaient des hommes de loi, des avocats et des greffiers, pour débattre la mise en vente aux enchères publiques de la maison. Tout avait été vain. Ses biens tomberaient entre les mains du dernier enchérisseur au rythme du marteau tapant sur une table. Il salua et on le laissa seul. Il pensait aux mystères de la lettre écrite, à ces filets noirs qui se nouent et se dénouent sur de larges feuilles filigranées de balances, nouant et dénouant des engagements, des serments, des alliances, des témoignages, des déclarations, des noms, des titres, des dates, des terres, des arbres et des pierres ; fouillis de fils, tiré de l'encrier, où se prenaient les jambes de l'homme, lui interdisant des voies discréditées par la Loi ; lacet au cou, qui étouffait dès qu'étaient perçus les sons redoutables des paroles en liberté. Sa signature l'avait trahi, engluée dans les pièges et les labyrinthes des dossiers. Lié par elle, l'homme de chair devenait homme de papier.

L'aube pointait. La pendule de la salle à manger venait de sonner six heures de l'après-midi.

IV

Des mois de deuil s'écoulèrent, assombris par un remords de plus en plus vif. Au début, l'idée d'amener une femme dans cette chambre lui paraissait presque raisonnable. Mais, peu à peu, les exigences d'un corps neuf cédèrent la place à des scrupules croissants, et il en vint à se donner la discipline. Un soir, don Martial ensanglanta son corps avec une courroie, mais il éprouva ensuite un désir plus vif, bien que de courte durée. A cette époque la marquise revint, un après-midi, de sa promenade sur les berges de l'Almendarès. Les chevaux de la calèche n'avaient leurs crins humides que de leur propre sueur. Mais, tout le reste du jour, ils lancèrent des ruades contre les planches de l'écurie, irrités apparemment par l'immobilité de nuages bas.

Au crépuscule, une jarre pleine d'eau se brisa dans la salle de bains de la marquise. Puis les pluies de mai firent déborder le bassin. Et cette vieille négresse incriminée de marronnage, qui gardait des colombes sous son lit et errait dans le patio en murmurant : « Méfie-toi des rivières, petite ; méfie-toi du vert qui coule ! » Il n'y avait pas de jour où l'eau ne révélât sa présence. Mais cette présence finit par n'être plus qu'une tasse renversée sur une robe apportée de Paris, au retour du bal anniversaire donné par le capitaine général

de la Colonie. De nombreux parents réapparurent. Beaucoup d'amis revinrent. Les lustres du grand salon brillaient à présent d'un vif éclat. Les lézardes de la façade se refermaient peu à peu. Le piano redevint clavecin. Les palmiers perdaient des anneaux. Les lianes libéraient la première corniche. Les cernes de la Cérès s'éclaircirent et les chapiteaux semblèrent sculptés d'hier. Plus fougueux, Martial passait souvent des après-midi entiers à embrasser la marquise. Pattes-d'oie, froncements de sourcils et doubles mentons s'effaçaient et les chairs reprenaient leur fermeté. Un jour, une odeur de peinture fraîche emplit la maison.

V

Leur pudeur était sincère. Chaque nuit s'ouvraient un peu plus les panneaux des paravents, les jupes tombaient en des coins de moins en moins éclairés et c'étaient de nouvelles barrières de dentelles. A la fin, la marquise souffla les lampes. Il fut seul à parler dans l'obscurité.

Ils partirent pour le moulin à sucre dans un grand train de calèches — éblouissant de croupes alezanes, de mors d'argent et de cuirs vernis qui étincelaient au soleil. Mais, à l'ombre des fleurs de Pâques qui empourpraient les arcades intérieures de la demeure, ils remarquèrent qu'ils se connaissaient à peine. Martial autorisa des danses

et des tam-tams nègres pour se distraire un peu pendant ces journées qui sentaient l'eau de Cologne, les bains au benjoin, les chevelures épandues et les draps tirés des armoires qui, en s'ouvrant, laissaient tomber sur les dalles un bouquet de vétiver. La vapeur du vesou tournoyait dans la brise au son de l'angélus. Soufflant bas, les courants d'air annonçaient des pluies réticentes, dont les premières gouttes, larges et sonores, étaient bues par des tuiles si sèches qu'elles avaient un diapason de cuivre. Après une aube prolongée par une étreinte froide, soulagés de leurs désaccords et la blessure fermée, tous deux retournèrent à la ville. La marquise changea son costume de voyage pour une robe de mariée et, selon la coutume, les époux se rendirent à l'église pour recouvrer leur liberté. On rendit les cadeaux aux parents et amis, et, dans un tumulte de bronzes et une brillante exhibition de harnais, chacun reprit le chemin de sa demeure. Martial continua à rendre visite un certain temps à Maria de las Mercedes, jusqu'au jour où les anneaux furent portés à l'atelier de l'orfèvre pour les faire dégraver. Une nouvelle vie commençait pour Martial. Dans la maison aux hautes grilles, la Cérès fut remplacée par une Vénus italienne, et les mascarons de la fontaine avancèrent presque imperceptiblement leur relief en voyant encore allumées, alors que l'aube rosissait déjà le ciel, les lumières des chandeliers.

VI

Une nuit, ayant beaucoup bu et écœuré par l'odeur des cigares froids laissés par ses amis, Martial eut l'étrange sensation que les pendules de la maison sonnaient cinq heures, puis quatre heures et demie, puis quatre heures, puis trois heures et demie... C'était comme la perception lointaine d'autres possibilités. Comme quand on pense, dans l'énervement d'une veille, qu'on peut marcher sur le plafond avec le plancher pour plafond, et parmi des meubles fermement fixés entre les poutres du toit. Ce fut une impression fugitive, qui ne laissa pas la moindre trace dans son esprit, peu porté, maintenant, à la méditation.

Et il y eut une grande soirée, dans la salle de concert, le jour où il atteignit sa minorité. Il était gai de penser que sa signature avait cessé d'avoir une valeur légale et que les bureaux d'enregistrement et les greffes remplis de mites s'effaçaient de son horizon. Il arrivait au point où les tribunaux cessent d'être redoutables pour ceux qui ne sont qu'une proie médiocre aux yeux du Code. Après s'être grisés avec des vins généreux, les jeunes gens décrochèrent du mur une guitare incrustée de nacre, un psaltérion et un serpent. Quelqu'un remonta la pendule qui jouait le ranz des vaches et la ballade des lacs d'Ecosse. Un autre emboucha une corne de chasse qui dormait, enroulée dans son cuivre, sur les feutres incarnats de la

vitrine, à côté de la flûte traversière apportée d'Aranjuez. Martial, qui faisait une cour insolente à Mme de Campoflorido, se joignit au chahut, cherchant sur les basses fausses du piano la mélodie du Tripili-Trapala. Tout à coup tous montèrent au grenier, se rappelant que, sous des poutres qui retrouvaient peu à peu leur crépi, l'on conservait les habits et livrées de la Maison de Chapellenies. Sur des étagères givrées de camphre reposaient les vêtements de cour, une épée d'ambassadeur, plusieurs dolmans bombés, le manteau d'un prince de l'Eglise, et de longues casaques à boutons de damas, pleines d'auréoles d'humidité dans les plis. Les coins d'ombre s'éclairaient de reflets de rubans amarante, de crinolines jaunes, de tuniques défraîchies et de fleurs de velours. Un costume de cascadeur madrilène avec résille à pompons, confectionné à l'occasion d'une mascarade carnavalesque, souleva des applaudissements. Mme de Campoflorido arrondit ses épaules poudrées sous un châle ambré comme peau de créole, qui avait servi à certaine aïeule, un soir de grandes décisions familiales, à raviver les ardeurs assoupies d'un riche syndic de clarisses.

Une fois travestis, les jeunes gens revinrent à la salle de concert. Coiffé d'un tricorne de régidor, Martial frappa trois coups de canne sur le plancher, et l'on ouvrit la valse, que les mères trouvaient terriblement inconvenante pour des demoiselles, avec cette façon de se laisser enlacer la taille, les mains du cavalier sur les baleines du corset, que toutes avaient confectionné d'après le dernier patron du *Jardin des modes*. Les pas des

portes furent encombrés par des servantes, des palefreniers, des domestiques, qui venaient de leurs lointaines dépendances et des entresols suffocants, pour s'émerveiller devant une fête si tapageuse. Puis on joua à colin-maillard et à la cachette.

Martial, dissimulé avec Mme de Campoflorido derrière un paravent chinois, imprima un baiser sur sa nuque et reçut en réponse un mouchoir parfumé dont les dentelles de Bruxelles gardaient de douces tiédeurs de décolletés. Et lorsque les jeunes filles s'éloignèrent dans les lueurs du crépuscule, vers les tours de guet et les donjons qui se dessinaient en gris foncé sur la mer, les garçons allèrent au bal public où, de façon si affriolante, se tortillaient les mulâtresses parées de grands bracelets, sans perdre jamais — même au plus fort d'une guaracha endiablée — leurs escarpins à talons hauts. Et comme on était en époque de carnaval, les membres du Chapitre Arara Trois Yeux soulevaient un tonnerre de tam-tams derrière le mur mitoyen, dans un patio planté de grenadiers. Juchés sur des tables et des tabourets, Martial et ses amis louèrent la grâce d'une négresse aux cheveux grisonnants, qui redevenait belle, presque désirable, quand elle regardait par-dessus son épaule, en dansant avec une altière moue de défi.

VII

Les visites de don Abundio, notaire et exécuteur testamentaire de la famille, se faisaient plus fré-

quentes. Il s'asseyait gravement au chevet du lit de Martial, laissant tomber sur le pavé sa canne en bois d'acane afin de l'éveiller avant l'heure prévue. A peine ouverts, les yeux du malade rencontraient une redingote d'alpaga, couverte de pellicules, dont les manches lustrées donnaient asile à des titres et à des rentes. Il ne resta finalement qu'une pension raisonnable, calculée pour mettre un frein à toute folie. C'est alors que Martial voulut entrer au Royal Séminaire de Saint-Charles.

Après de médiocres examens, il fréquenta les cours, comprenant de moins en moins les explications des maîtres. Le monde des idées se dépeuplait. Ce qui avait été, au début, une assemblée universelle de péplums, de pourpoints, de golilles et de perruques, de controversistes et d'ergoteurs, prenait l'immobilité d'un musée de figures de cire. Martial se contentait maintenant d'un exposé scolastique des systèmes, acceptant comme valable ce qu'on disait dans n'importe quel texte. « Lion », « Autruche », « Baleine », « Jaguar », lisait-on au bas des gravures sur cuivre de l'histoire naturelle. De la même façon, « Aristote », « Saint Thomas », « Bacon », « Descartes » titraient des pages noires où étaient cataloguées de façon ennuyeuse les interprétations de l'univers, en marge d'un épais capitulaire. Peu à peu, Martial cessa de les étudier et se sentit libéré d'un grand poids. Son esprit devint gai, léger, n'admettant qu'un concept instinctif des choses. A quoi bon penser au prisme, quand la lumière claire de l'hivernage faisait ressortir davantage les détails des forteresses du port ? Une pomme qui tombe de l'arbre n'est une incitation

que pour les dents. Un pied dans une baignoire n'est rien autre qu'un pied dans une baignoire. Le jour où il abandonna le séminaire, il oublia les livres. Le gnomon recouvra sa nature de lutin ; le spectre fut synonyme de fantôme ; l'octandre était un animal cuirassé, avec des piquants dans le dos.

Plusieurs fois, en marchant vite, le cœur plein d'inquiétude, il était allé rendre visite aux femmes qui chuchotaient, derrière des portes bleues, au pied des murailles. Le souvenir de celle qui portait des escarpins brodés et des feuilles de basilic à l'oreille le poursuivait, pendant les après-midi chauds, comme un mal de dent. Mais, un jour, la colère et les menaces d'un confesseur le firent pleurer d'effroi. Il tomba pour la dernière fois dans les draps de l'enfer, renonçant à jamais à ses détours dans des rues peu fréquentées, à ses lâchetés de dernière heure qui le faisaient rentrer avec rage chez lui, après avoir tourné le dos à certain trottoir fissuré — signe, quand il marchait les yeux baissés, du demi-tour qu'il fallait faire pour franchir le seuil parfumé.

Il vivait à présent sa crise mystique, peuplée d'images pieuses, d'agneaux pascals, de colombes, de porcelaines, de Vierges en manteau bleu ciel, d'étoiles de papier doré, de rois mages, d'anges aux ailes de cygne, de l'âne, du bœuf, et d'un terrible saint Denis qui lui apparaissait en songe, avec un grand vide entre les épaules et la démarche hésitante de celui qui cherche un objet perdu. Martial heurtait le bois du lit et s'éveillait en sursaut, saisissant son chapelet aux grains silencieux. Dans leurs godets pleins d'huile, les mèches éclai-

raient tristement des statues qui reprenaient leur couleur primitive.

VIII

Les meubles grandissaient. Il devenait plus difficile d'appuyer les avant-bras sur le bord de la table de la salle à manger. Les armoires à corniches sculptées élargissaient leur frontispice. Allongeant le torse, les Maures de l'escalier approchaient leurs torches des balustres du palier. Les fauteuils étaient plus profonds et les berceuses avaient tendance à s'en aller en arrière. Il n'était plus nécessaire de plier les jambes quand on se couchait au fond de la baignoire à anneaux de marbre.

Un matin où il lisait un livre licencieux, Martial eut envie, tout à coup, de jouer avec les soldats de plomb qui dormaient dans leurs boîtes de bois. Il remit le volume dans sa cachette sous la cuvette du lavabo et ouvrit un tiroir scellé par les toiles d'araignées. La table de travail était trop exiguë pour faire place à une telle armée. Martial s'assit par terre. Il disposa les grenadiers par rangs de huit. Puis les officiers à cheval, entourant le porte-drapeau. Derrière, les artilleurs, avec leurs canons, écouvillons et boutefeux. Fermant la marche, des fifres et des timbaliers, avec une escorte de tambours. Les mortiers étaient munis d'un ressort qui permettait de lancer des boulets de verre à plus d'un mètre de distance.

— Poum !... poum !... poum !...

Des chevaux tombaient, des porte-drapeau tombaient, des tambours tombaient. Il fallut que le nègre Eligio l'appelât trois fois pour qu'il se décidât à se laver les mains et descendre à la salle à manger.

A partir de ce jour, Martial garda l'habitude de s'asseoir sur le dallage. Quand il vit l'avantage de cette position, il fut surpris de n'y avoir pas pensé plus tôt. Comme elles raffolent des coussins de velours, les grandes personnes transpirent trop. Certaines sentent le notaire — comme don Abundio — parce qu'elles ne connaissent pas, en s'allongeant à terre, la fraîcheur du marbre en toute saison. C'est seulement du sol que l'on peut embrasser complètement les angles et les perspectives d'une pièce. Le bois a ses beautés, il y a de mystérieux chemins d'insectes, des coins d'ombre, que l'on ignore à hauteur d'homme. Quand il pleuvait, Martial se cachait sous le clavecin. Chaque coup de tonnerre faisait vibrer la caisse de résonance, faisant chanter toutes les notes. La foudre tombait du ciel pour construire cette voûte de roulades — orgues, pinède au vent, mandoline de criquets.

IX

Ce matin-là on l'enferma dans sa chambre. Il entendit des murmures dans toute la maison et le déjeuner qu'on lui servit fut trop succulent pour

un jour de semaine. Il y avait six gâteaux de la confiserie de la Alameda — alors qu'on n'en pouvait manger que deux, le dimanche après la messe. Il s'amusa à regarder les illustrations d'un livre de voyage, jusqu'à ce qu'un bourdonnement croissant, pénétrant sous les portes, le fît jeter un coup d'œil à travers les persiennes. Des hommes vêtus de noir arrivaient portant un cercueil à poignées de bronze. Il eut envie de pleurer, mais à cet instant apparut le cocher Melchor faisant claquer ses bottes sonores et souriant de toutes ses dents. Ils se mirent à jouer aux échecs. Melchor était cavalier. Lui, roi. En prenant les dalles comme damier, il pouvait avancer de l'une à l'autre, tandis que Melchor devait en sauter une de face et deux de côté, ou vice versa. Le jeu se prolongea jusqu'après le crépuscule, au moment où passèrent les pompiers du Commerce.

Lorsqu'il se leva, il alla baiser la main de son père qui gisait sur son lit de malade. Le marquis se sentait mieux et il parla à son fils sur le ton solennel et exemplaire qui lui était coutumier. Les « oui, père » et les « non, père » s'inséraient entre les grains du chapelet de questions comme les réponses de l'acolyte à la messe. Martial respectait le marquis, mais pour des raisons que nul n'aurait pu supposer. Il le respectait parce qu'il était de haute taille et qu'il sortait les soirs de bal la poitrine rutilante de décorations ; parce qu'il enviait son sabre et ses galons d'officier des milices ; parce que, à Noël, il avait mangé à lui seul une dinde, farcie aux amandes et aux raisins secs, gagnant ainsi un pari ; parce que, une fois, dans l'intention

de la fouetter, sans nul doute, il avait pris dans ses bras l'une des mulâtresses qui balayaient la rotonde et l'avait emportée dans sa chambre. Caché derrière un rideau, Martial l'avait vue sortir peu après, en pleurs et dégrafée, et il s'était réjoui de la correction qu'elle avait reçue, car c'était elle qui vidait toujours les pots de confitures renvoyés au placard.

Le père était un être terrible et magnanime qu'il fallait aimer le plus après Dieu. Pour Martial il était plus que Dieu, parce que ses dons étaient quotidiens et tangibles. Mais il préférait le Dieu du ciel, car il était moins assommant.

X

Lorsque les meubles grandirent un peu plus et que Martial sut mieux que personne ce qu'il y avait sous les lits, armoires et secrétaires, il cacha à tous un grand secret : la vie n'avait aucun charme hors la présence du cocher Melchor. Ni Dieu, ni son père, ni l'évêque doré des processions de Fête-Dieu n'étaient aussi importants que Melchor.

Melchor venait de très loin. Il était petit-fils de princes vaincus. Il y avait dans son royaume des éléphants, des hippopotames, des tigres et des girafes. Là-bas les hommes ne travaillaient pas dans des pièces sombres, pleines de dossiers, comme don Abundio. Ils ne subsistaient que parce qu'ils

étaient plus rusés que les animaux. L'un d'eux avait tiré le grand crocodile du lac bleu, en l'embrochant avec une pique dissimulée dans les corps étroitement serrés de douze oies rôties. Melchor savait des chansons faciles à apprendre, parce que les paroles n'avaient pas de sens et revenaient souvent. Il volait des friandises dans les cuisines ; il s'enfuyait la nuit, par la porte des palefreniers, et une fois, il avait lapidé les gardes civils avant de disparaître dans les ténèbres de la rue de l'Amertume.

Les jours de pluie, ses bottes étaient mises à sécher près du fourneau de la cuisine. Martial aurait voulu avoir des pieds capables de les chausser. La droite s'appelait Calambin. La gauche, Calamban. Cet homme qui pour maîtriser les chevaux sauvages se contentait de leur fourrer deux doigts dans les naseaux ; ce maître d'élégance, cet aigle de l'étrier, qui exhibait de grands chapeaux hauts de forme, savait aussi apprécier la fraîcheur d'un dallage de marbre en été et cachait sous les meubles un fruit ou un gâteau raflés sur les plateaux destinés au Grand Salon. Martial et Melchor avaient en commun une secrète provision de dragées et d'amandes, qu'ils appelaient le *uri, uri, ura*, avec des éclats de rire entendus. Tous deux avaient exploré la maison du haut en bas et étaient les seuls à savoir qu'il existait sous les écuries un petit sous-sol plein de flacons hollandais et que, dans un grenier inutilisé, au-dessus des chambres de bonnes, douze papillons poussiéreux achevaient de perdre leurs ailes dans un coffret de verre brisé.

XI

Lorsque Martial eut pris l'habitude de briser des objets, il oublia Melchor pour se rapprocher des chiens. Il y en avait plusieurs chez lui. Le grand tigré ; le basset qui traînait son ventre par terre ; le lévrier trop vieux pour jouer ; le caniche que les autres pourchassaient à des époques déterminées et que les femmes de chambre devaient enfermer.

Martial préférait Canelo parce qu'il prenait des souliers dans les chambres et arrachait les rosiers du patio. Toujours noir de charbon ou couvert de terre rouge, il dévorait la nourriture des autres, hurlait sans raison et cachait des os volés au pied de la fontaine. De temps en temps il vidait un œuf qui venait d'être pondu, lançait la poule en l'air d'un brusque coup de museau. Tout le monde donnait des coups de pied au Canelo. Mais quand on l'emmenait, Martial en faisait une maladie. Et le chien revenait triomphant, en remuant la queue, après avoir été abandonné au-delà de la Maison de Bienfaisance ; il reprenait alors une place que, malgré leur adresse à la chasse ou leur zèle à monter la garde, les autres n'occuperaient jamais.

Canelo et Martial pissaient ensemble. Ils choisissaient parfois le tapis persan du salon, pour dessiner sur sa laine des nuages sombres dont les formes se dilataient lentement. Cela leur valait d'être punis à coups de sangle, qui d'ailleurs n'étaient

pas aussi douloureux que le croyaient les grandes personnes. Mais en revanche ils étaient un admirable prétexte à élever des concerts de hurlements et à provoquer la pitié des voisins. Lorsque la femme bigle de la maisonnette voisine qualifiait son père de brute, Martial regardait Canelo, les yeux rieurs. Ils pleuraient un peu plus, pour obtenir un biscuit, et tout était oublié. Tous deux mangeaient de la terre, se vautraient au soleil, buvaient dans la vasque aux poissons, cherchaient l'ombre embaumée au pied des basilics. Aux heures chaudes les parterres humides s'emplissaient de monde. Il y avait l'oie cendrée, au jabot renflé pendant entre ses pattes cagneuses ; le vieux coq au croupion pelé ; le petit lézard qui disait *uri, ura*, en sortant de son cou une cravate rose ; le triste serpent jubo, né dans une ville sans femelles ; la souris qui murait son trou avec un œuf de caret. Un jour, on montra le chien à Martial :

— Ouah, ouah, dit-il.

Il parlait sa propre langue. Il avait obtenu la suprême liberté. Il voulait atteindre à présent, de ses mains, des objets qui étaient hors de leur atteinte.

XII

Faim, soif, chaleur, douleur, froid. A peine Martial eut-il limité sa perception à ces réalités essentielles qu'il renonça à la lumière qui, à présent,

lui était accessoire. Il ignorait son nom. Le baptême effacé, avec son sel désagréable, il ne voulut plus ni l'odorat, ni l'ouïe, ni même la vue. Ses mains frôlaient des formes délectables. C'était un être totalement sensible et tactile. L'univers entrait en lui par tous les pores. Alors il ferma les yeux, qui n'apercevaient que des géants nébuleux, et pénétra dans un corps chaud et humide, plein de ténèbres, qui mourait. Le corps, en le sentant inséré dans sa propre substance, coula vers la vie.

Mais à présent les jours coururent plus vite, amenuisant leurs dernières heures. Les minutes avaient un son de glissement de cartes sous le pouce du joueur.

Les oiseaux revinrent à l'œuf en un tourbillon de plumes. Les poissons se figèrent en frai, déposant une neige d'écailles au fond du bassin. Les palmiers plièrent leurs feuilles, disparurent sous terre comme des éventails refermés. Les troncs absorbaient leurs feuilles et le sol tirait à lui tout ce qui lui avait appartenu. Le tonnerre retentissait dans les vérandas. Des poils poussaient sur le daim des gants. Les couvertures de laine se détissaient, arrondissant la toison de moutons éloignés. Les armoires, les secrétaires, les lits, les crucifix, les tables, les persiennes s'envolèrent dans la nuit, cherchant leurs anciennes racines au pied des forêts. Tout ce qui était cloué s'effondrait. Un brigantin, ancré on ne savait où, emporta en hâte vers l'Italie les marbres du dallage et de la fontaine. Les panoplies, les ferrures, les clés, les cas-

seroles de cuivre, les mors des chevaux fondaient, grossissant un fleuve de métal que des galeries sans toit canalisaient vers la terre. Tout se métamorphosait, retournait à son état premier. La terre redevint terre, laissant un désert à la place de la maison.

XIII

Lorsque les ouvriers vinrent avec le jour pour poursuivre la démolition, ils trouvèrent le travail achevé. Quelqu'un avait emporté la statue de Cérès, vendue la veille à un antiquaire. Après s'être plaints au syndicat, les hommes allèrent s'asseoir sur les bancs d'un parc municipal. L'un rappela alors l'histoire, fort estompée, d'une marquise de Chapellenies noyée un après-midi de mai au milieu des malangas de l'Almendarès. Mais nul ne prêtait attention au récit, parce que le soleil se déplaçait d'est en ouest et qu'il faut paresser pour prolonger les heures qui grandissent à droite des pendules, puisque ce sont elles qui mènent le plus sûrement à la mort.

Titre original :

Viaje a la semilla